Irénikon

TOME VI

1. 1929 Janvier-Février.

RIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQUE

A partir de l'année 1929, Irénikon-Revue et Irénikon-Collection sont fusionnés en un seul Irénikon bimestriel. La série annuelle de ses six numéros formera un volume d'environ 900 pages, au prix d'abonnement de

40 fr. pour la Belgique.
12 belgas pour l'Etranger.

Irénikon publiera aussi, à côté de la Revue, une série d'ouvrages plus considérables, qui constitueront, sous un format uniforme, une série de volumes d'un réel intérêt documentaire et scientifique. Chacun de ces ouvrages sera annoncé dans Irénikon au moment de la publication.

L'année 1929 d'Irénikon (Revue et Collection fusionnées) constitue le TOME VI de la série.

Les cinq premiers volumes se répartissent comme suit :

TOME I. — Irénikon-Revue, I. — 1926.
TOME II. — Irénikon-Collection, I. — 1927.
TOME III. — Irénikon-Revue, II. — 1927.
TOME IV. — Irénikon-Collection, II. — 1928.
TOME V. — Irénikon-Revue. III. — 1928.

La Collection complète des cinq volumes parus avant 1929 peut être obtenue au prix de 150 fr. pour la Belgique,
40 belgas pour l'Étranger.

Chaque volume à part : 30 fr.. pour la Belgique ;
8 belgas pour l'Étranger.

Chaque numéro séparément : 3 fr. pour la Belgique ;
1 belga pour l'Étranger.

Pour tout ce qui concerne la Rédaction, les envois de Livres et de Revues, s'adresser directement à :

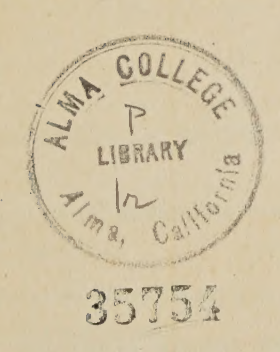
Irénikon, Prieuré d'Amay s/Meuse, Belgique.

Les abonnements peuvent être payés chez :

M. J. DUCULOT, Editeur, Gembloux (Belgique).
Compte-chèques : Bruxelles, 12351.
Paris, 800,12.

IRÉNIKON, Prieuré d'Amay-sur-Meuse (Belgique).
Compte-chèques : Bruxelles, 161,209.

Irénikon



TOME VI

Nº 1. 1929. Janvier-Février.

PRIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQUE

Imprimi potest.
Lovanii, 5 martii 1929.
† BERNARDUS, Abb. Coadj.

Imprimatur.
Namurci, 7 martii 1929.
J. LAMBOT, Can. cens. libr.

SOMMAIRE

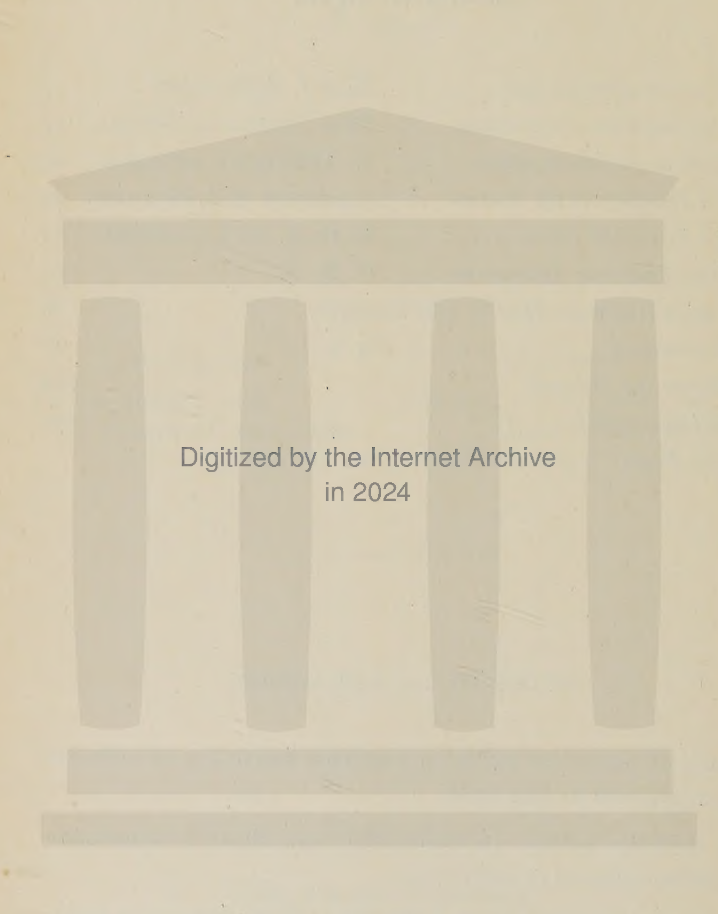
NOTES DE LA RÉDACTION

1. Faute de place, une partie du Sommaire annoncé a été renvoyée au prochain nº (fin avril).

2. La suite des Lettres du Mont-Athos sera illustrée de photographies originales et artistiques.

3. La 10ᵉ et dernière Brochure d'Irénikon-Collection est en préparation. L'édition en sera annoncée dans la Revue et elle sera envoyée à tous les abonnés de la Collection.

4. Les lecteurs qui n'auraient pas encore réglé leur abonnement sont priés de le faire sans retard.



Paroles Pontificales.

PAR MGR J. SCHYRGENS.

Les enseignements du Pontife Romain sont le phare qui illumine le vaste horizon de l'action catholique en général et tout spécialement la marche des hardis navigateurs qui explorent la région peu connue et fertile en écueils de l'Union des Eglises. Ces enseignements, par les directives spéciales qu'ils contiennent, fournissent même la boussole à consulter, aux heures d'incertitude, pour éviter toute déviation.

On ne sera pas surpris que les Moines de l'Union aient exprimé le désir de faire rappeler ici les interventions décisives du Saint Siège qui sont la justification éclatante de leur œuvre, et sont de nature à dissiper les obscurités amassées comme à plaisir autour de cette grave question. Pour être récentes, en effet, — l'encyclique « *Rerum Orientalium* » est datée du 8 septembre 1928, « *Mortalium Animos* » l'avait précédée de quelques mois, elle est du 6 janvier de la même année, — elles paraissent déjà s'estomper dans la brume pour certains esprits oublieux.

Il y a d'abord un fait patent qu'il faut placer au-dessus de toute contestation, c'est la volonté énergique et déterminante de Pie XI de rétablir l'unité de l'Eglise brisée par le schisme grec du VIII[e] siècle. Ce n'est pas un simple désir, une vague aspiration, un idéal lointain. Non, mille fois non, c'est une décision arrêtée, un dessein tenace, un vouloir souverain, un but immédiat à poursuivre par des moyens pratiques et proportionnés.

Héritier d'une pensée séculaire, le Pape la revendique comme l'honneur de la Papauté, qui jamais n'a fait son deuil de la séparation, n'en a jamais pris son parti. Comment en serait-il autrement ? Comment concevoir que la

blessure faite au cœur de l'Eglise aît pu se cicatriser, à la vue d'une immense partie du troupeau soustraite à l'autorité du Pontife Romain ? Non, le cœur de l'Eglise saigne et continuera à saigner aussi longtemps que règnera la fatale division. Il a évoqué les Conciles fameux de Bari, Lyon, Ferrare, Florence où « la vérité du dogme étayé des arguments d'une saine raison, mais aussi imprégné de la charité du Christ, parut ouvrir aux chrétiens d'Orient la voie de la réconciliation ». Il a montré ses prédécesseurs à l'œuvre, mobilisant, au cours des âges, une armée de missionnaires, Franciscains surtout et Dominicains en Palestine, en Arménie, dans d'autres contrées encore, pour récupérer sur l'Islamisme les provinces perdues pour la foi. Il a montré ses prédécesseurs encourageant la création et suivant avec intérêt les développements du célèbre collège oriental de Paris incorporé, dès le XIII[e] siècle, à l'université. Il exalte les grands pionniers de l'orientalisme chrétien, Humbert de Romans, Roger Bacon, Raymond Lulle, ce dernier surtout pour avoir inspiré au Concile de Vienne la création de nombreuses écoles où les occidentaux se familiariseraient avec le grec, l'hébreu, le chaldéen. Il célèbre justement l'initiative des Papes qui vinrent magnifiquement en aide aux Eglises orientales, à l'époque où les bouleversements politiques avaient entraîné la décadence et presque la ruine des études, en ouvrant à Rome des collèges en faveur des Grecs, des Ruthènes, des maisons pour les Maronites et les Arméniens. Il en appelle aux savantes publications conservées dans la bibliothèque de la Propagande, et aux précieux manuscrits de la bibliothèque du Vatican.

Cette vue rétrospective atteste chez les Papes une tradition, l'exécution persévérante d'un grand dessein. Les Papes furent toujours pénétrés de cette idée que la cause principale de la scission et des maux incalculables qu'elle a entraînés, des préventions et des haines qu'elle a fomen-

tées, c'est l'ignorance mutuelle de l'Occident et de l'Orient. L'Orient a méprisé l'Eglise romaine parce qu'il ne la connaissait pas. L'Occident n'a pas apprécié l'Orient à sa valeur et lui a tourné le dos. Voilà pourquoi, brûlant de l'ardent désir, mûs par l'indomptable volonté de les réunir l'un et l'autre dans le même bercail, les Papes ont cherché le rapprochement sur le terrain de la science. Ils ont hautement favorisé l'étude des langues orientales qu'ils considéraient comme des moyens indispensables de pénétration, des véhicules de l'idée de réunion des Eglises.

Ce qu'ils ont vu avec tant de clarté, ce qu'ils ont voulu avec tant d'énergie, durant un long passé, les Papes modernes, leurs successeurs, furent plus entraînés encore à le réaliser, à mesure que les idées d'expansion mondiale et de pacification universelle ont pris plus d'empire sur les esprits. Aussi, c'est avec une juste fierté que Pie XI se réclame de Grégoire XVI, très au courant des questions russes, de Pie IX, promoteur de l'étude des rites orientaux et des croyances primitives de la chrétienté d'Orient ; de Léon XIII, le grand ami des Coptes, des Slaves, de tous les Orientaux, créateur de collèges dans leurs pays respectifs ou à Rome, protecteur avéré des Assomptionnistes et de l'université de Beyrouth; de Pie X, créateur de l'Institut biblique pontifical ; de Benoît XV surtout, le fondateur de l'Institut oriental, centre des hautes études ayant l'Orient pour objet, où il appela des maîtres éminents, qu'il voulut accessible aux Orientaux, même séparés, mais aussi aux latins désireux de s'instruire de ces questions.

Pie XI est entré en plein dans cette voie. Perfectionnant l'œuvre de son prédécesseur, il installe l'Institut oriental dans les locaux de l'Institut biblique, il en assure la stabilité en confiant sa direction à la Compagnie de Jésus, il l'entoure de toute sa sollicitude parce qu'il est en droit d'en attendre les plus consolants résultats.

C'est la même confiance qu'il a témoignée aux enfants

de saint Benoît en les investissant d'une mission spéciale à l'égard de l'Eglise orthodoxe. En les chargeant d'exercer particulièrement leur action dans le domaine de la liturgie, à raison de leur compétence traditionnelle et à raison de l'importance que les Byzantins attachent aux rites, Pie XI obéit à la pensée qui animait ses prédécesseurs, et qui semble s'intensifier chaque jour : développer chez les Latins la science du grand passé et du présent intéressant des Eglises séparées, par cette science créer une atmosphère de sympathie, préluder dans la charité, par la communion des cœurs à la communion des esprits, faire tomber pièce par pièce le mur de séparation que des préventions séculaires et des conflits indéfiniment prolongés ont élevé entre Rome et Byzance, si bien qu'un jour, tous les obstacles ayant fondu sous le souffle de l'Esprit, il apparaisse clairement que la loi de la prière publique s'identifie avec la loi de la croyance, que l'union appelle l'unité, et que l'unité voulue par le Christ resplendisse à son centre qui est Pierre se survivant dans le Pontife romain.

Encore une fois,nous ne sommes pas ici en présence d'un chimérique idéal dont se berce l'imagination. C'est la méthode tracée d'autorité par le Saint Siège, c'est le plan de campagne nettement dessiné, et qui s'exécute sous les yeux du Pape en pleine conformité avec ses vues, en pleine soumission à ses directions impératives, en pleine lumière, et non pas à l'aveugle et à l'aventure.

La grande pensée de Rome réclame plus que nos sympathies, notre docilité et notre dévouement. En s'abandonnant à cette direction souveraine, en participant à cette croisade organisée par le Saint Père lui-même, on est assuré de faire l'œuvre de Dieu, on a la certitude du triomphe final. Ce triomphe, Pie XI ne le relègue pas dans le lointain des âges, il en salue l'approche avec une généreuse confiance. L'effort qu'il déploie et qu'il déploiera est considérable, il ne peut douter de son efficacité.

Grâce à des libéralités extraordinaires, le Pape a pu acquérir sur l'Esquilin le couvent de Saint-Antoine, créer une vaste bibliothèque qui est en passe de constituer la plus importante collection d'ouvrages orientaux qui existe au monde, renfermant tout ce qui concerne l'histoire, la liturgie, la dogmatique, l'archéologie de l'Orient. Il a pris l'initiative de la publication des « *Orientalia Christiana* » qui sera une mine d'or pour les chercheurs. En un mot, Pie XI veut montrer aux orientaux que Rome développe au sein de l'Eglise latine, dans les universités catholiques, dans les séminaires, et surtout dans les institutions de la Ville éternelle une connaissance approfondie et intégrale des Eglises orientales, qu'elle n'ignore rien de leurs langues, de leurs œuvres, de leur esprit, de leurs rites, de leur passé et de leur présent et que, connaissant tout, ayant tout inventorié, scruté, confronté, elle n'éprouve qu'un redoublement d'affection, un surcroît de charité pour les errants, pour les égarés du commun bercail. Rome, par l'organe de Pie XI, a juré de réconcilier avec l'Eglise catholique Grecs, Slaves, Roumains, Russes. « En méditant sur tout ce que nous avons entrepris et comptons entreprendre encore, avec la grâce de Dieu, pour la réalisation d'un dessein aussi heureux, Nous songeons involontairement à ce Père de famille que nous dépeint le Christ Jésus et qui priait ses invités de venir, car tout était déjà prêt : « *Ut venirent, quia jam parata sunt omnia* » Tout est prêt, toutes les objections sont résolues, tous les obstacles sont levés, la lumière est faite, vos Pères et vos Docteurs ont enseigné la foi romaine, la foi du Christ. Entrez donc dans la maison des noces pour y célébrer l'union immortelle des âmes. Asseyez-vous avec nous au banquet de la vérité comme au banquet de l'Eucharistie. Le Pontife romain, le Père de famille vous tend les bras, il veut vous étreindre tous sur son cœur. Il n'aura de cesse qu'il n'y soit parvenu.

A cet exposé qui analyse le « *Rerum Orientalium* » du 8 *septembre* 1928, il faut joindre, pour la pleine intelligence de la pensée pontificale, l'étude de l'encyclique « *Mortalium animos* », du 6 *janvier* précédent. Si nous renversons l'ordre chronologique, c'est précisément pour répondre sans qu'il y paraisse, aux pessimistes qui avaient voulu voir dans la condamnation d'une fausse conception de l'unité de l'Eglise, prononcée par le *Mortalium Animos*, une sorte de désaveu de la pensée pontificale, et y cherchaient la trace du découragement. Le *Rerum Orientalium* fut l'éclatante réfutation de cette interprétation absolument dénuée de fondement.

Pie XI a voulu donner un avertissement essentiel qui n'affaiblit en rien son énergique résolution de travailler à la réunion des Eglises, mais souligne impérieusement l'évidente nécessité de ne compromettre en rien dans la poursuite de l'unité la pureté de la foi.

Ce n'est point dans la confusion que les dissidents et les séparés doivent se réunir aux catholiques romains, mais dans la lumière de la vérité révélée. Et plus il faut, sous l'action de la charité, tendre au rapprochement, plus il importe d'observer la prudence doctrinale. L'occasion de spécifier clairement quelle est l'unité des esprits à laquelle doit conduire l'union des cœurs, fut donnée au Saint Père par le Congrès de Lausanne. Rome devait parler. L'aspiration vers l'unité religieuse qui travaille le monde s'était manifestée avec trop d'éclat, l'immense effort de tous les séparés de l'Occident et de l'Orient tendant à se joindre désespérément, en brisant tous les particularismes, avait quelque chose de trop impressionnant pour que la vieille Eglise ne s'en montrât pas émue. Ils étaient accourus de partout, de l'Amérique et du Japon, de la Chine et de l'Inde, de la Turquie, de la Grèce et des Balkans, comme de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France. Que voulaient-ils ? Opérer la concentra-

tion de l'humanité autour de l'Evangile dans le Christ.

Qu'ont-ils fait en réalité? Ils ont jeté les bases d'un *panchristianisme*, d'une fédération universelle embrassant les Eglises orthodoxes et les Confessions séparées. Bases fragiles ! L'unité de la foi dans la diversité des croyances ! Ils ont chanté l'unité par l'amour, mais au moment de sceller cet amour par l'intercommunion ils furent contraints de se refuser le baiser de paix. Ce fut même un moment d'indicible angoisse. L'intercommunion avait été réclamée comme le signe sensible de la communauté dans le christianisme. Mais au dernier moment, les Orientaux résistèrent. Comme si les grands morts du passé s'étaient soudain levés devant eux, a-t-on dit, pour leur rappeler une consigne sacrée, ils proclamèrent par l'organe de leur patriarche Alexandre : pas de *communio in sacris* avec ceux qui n'admettent pas les sept sacrements, l'épiscopat, la divinité de l'Eglise, le *Credo* de Nicée. Et les réformés virent se rouvrir l'infranchissable fossé qui les sépare de l'Orient chrétien. Devant cette tentative énorme par ses prétentions et par ses insuccès, Rome ne pouvait se taire. Elle devait dissiper ce mirage du panchristianisme, qui a séduit tant d'esprits, même parfois des catholiques. Refaire l'unité du monde à défaut d'entente dogmatique, par une intensité de vie religieuse, c'est *piétisme* ou *syncrétisme intensif*, vieille idée qui hanta même Leibniz au dix-septième siécle. Mélanchton avait rêvé aussi de nous réunir tous, protestants et catholiques, dans sa *Confession d'Augsbourg*. Les panchrétiens d'aujourd'hui veulent étendre le syncrétisme à l'univers et le substituer à la catholicité romaine qu'ils déclarent morte... La morte leur a répondu par la voix de Pie XI.

Voici ce qu'il leur a dit en substance : Après deux mille ans vous demandez où est l'Eglise fondée par le Christ. Vous savez qu'Il a fondé un royaume et non pas une anarchie, un bercail et non plusieurs, un troupeau et non

une cohue, une maison, enfin, la maison de la vérité, et non un bazar, le bazar des opinions. Vous la cherchez, cette demeure. Mais souvenez-vous que vos ancêtres de partout l'ont habitée.

Pensez-vous qu'après leur départ la maison, domicile de la vérité révélée, habitacle des sept sacrements, centre de l'unité, se soit écroulée ? Tournez-vous donc, vous la verrez resplendir sur la montagne. Vous croyez à l'Evangile : ouvrez-le, confrontez-les, comparez les textes et les faits ; vous palperez la correspondance adéquate de l'Eglise romaine avec le plan du Christ : société religieuse se perpétuant par l'unité d'un magistère suprême, d'un pastorat ou ministère universel, d'un gouvernement souverain.

Vous cherchez l'unité : la voilà rayonnant à travers toutes les vicissitudes du temps et de l'espace.

Vous cherchez la perpétuité : je suis la perpétuité indéfectiblement rattachée par une chaîne continue aux apôtres, et, par eux, au Christ.

Vous cherchez la sainteté des sacrements : je les ai gardés dans leur intégralité et leur perfection.

Croire au Christ et prétendre refaire son œuvre ; accepter son message et vouloir y distinguer les articles fonda-entaux des articles accessoires ; admettre ce mot d'ordre : « Allez, enseignez toutes les nations, apprenez-leur à garder mes commandements. Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles », et ne pas y voir l'Eglise instituée par le Christ pour le perpétuer : c'est rouler dans un abîme de contradictions. Refuser à l'Eglise d'user de ses divines prérogatives, de dégager du trésor de la Révélation des vérités qui s'y trouvaient encloses, fût-ce la Primauté, l'Infaillibilité, l'Immaculée Conception : c'est rompre en visière aux déclarations du Christ. Ou Il est le Verbe de vérité, et comment supposer qu'Il ne s'est pas tenu parole et a retiré l'assistance qu'Il avait promise à sa continuatrice, ou Il est le

fourbe usurpateur de la divinité, et comment alors se réclamer de lui ?

C'est ainsi que Pie XI, dans cette magistrale Encyclique, démolit la thèse insoutenable du panchristianisme.

Les panchrétiens cherchent à se dérober à toute discussion en arguant de la parole du Christ « *Qu'ils soient un* ». L'unité qu'ils préconisent est l'Eglise universelle fondée sur l'amour, une immense accolade embrassant toutes les bigarrures religieuses : anabaptistes, quakers, méthodistes, orthodoxes, les adhérents et les non adhérents à la divinité du Christ, les adorateurs et les blasphémateurs de la présence réelle, les fauteurs du libre examen et les partisans d'un magistère.

A ces rêveurs, Pie XI rappelle que la charité du Christ ne flotte pas en l'air, qu'elle s'enracine dans la foi, pure, sincère, intrégale, et que c'est elle qui forme le lien de l'unité universelle. Prétendre ne faire qu'un avec le Christ, et ne pas penser et sentir comme lui, quelle amère dérision ! Vouloir rebâtir son œuvre avec le ciment de l'amour sur le sable mouvant des opinions humaines, du libre examen : quelle étrange folie !

Et l'éternelle question rebondit toujours : l'unité est nécessaire, le déchirement est fatal, le Christ n'a pu vouloir la dislocation, l'émiettement. Mais alors, où est le principe de l'unification ? L'Eglise est un corps immense auquel doivent s'agréger toutes les nations : où est le cerveau qui coordonne, qui dirige, où est l'indispensable cerveau ? Comment sortir de la confusion ? Qui interprêtera les Ecritures avec autorité ? Qui sera l'organe sûr de la tradition ? Où est la colonne de la vérité ?

On a beau se dérober à cette pressante étreinte : un magistère s'impose, celui-là même que le Christ institua dans ses apôtres, le magistère infaillible de Pierre : Tu es Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise.

Il était temps de dissiper les brouillards par un jet de

lumière. Le Saint Père n'y a pas manqué. Par cette sereine affirmation de la divinité de la seule Eglise Romaine, nous avons mieux compris la primauté du vrai, nous avons compris qu'il ne pouvait être question de reléguer à l'arrière-plan nos divines croyances pour tenter une réunion dans la nuit.

Mais pour avoir mis en relief cette condition indispensable du retour des séparés au giron de l'Eglise, l'adhésion à toute la vérité révélée, le Saint Père n'en a pas moins ouvert à tous les dissidents son cœur et ses bras. Avec quelle mansuétude, avec quelle patience le Saint Père attend la rentrée des prodigues ! Quelle joie dans l'univers, s'il se levait ce jour de la réconciliation de tous les peuples séparés dans l'unité de la vieille Eglise. Toutes les cloches du monde, de Rome, de Byzance, de Cantorbéry, sonneraient à toute volée le *Te Deum* de l'humanité rassemblée dans la vraie maison du Christ, autour du Père commun des fidèles. Le Pape attend. Il nous demande de hâter ce jour par nos prières et nos œuvres.

Que parmi ces œuvres le Prieuré d'Amay occupe dans la pensée du Pape une place de choix, qu'il ait fondé sur cette institution inspirée par lui de grandes espérances, nul parmi nous ne peut l'ignorer.

Cette faveur pontificale, loin de se démentir, s'est manifestée avec une persistante bienveillance et d'irrécusables témoignages. Comment en serait-il autrement ? Le Prieuré d'Amay est tout-à-fait dans la ligne tracée par le Pape. Il entend préparer l'Union par la science associée à la charité. Il ne veut d'autre unité que l'unité voulue par le Christ, l'unité dont Pierre est le centre.

J. Schyrgens.

Autour d'un Programme.

Au XI[e] Congrès International des Vieux-Catholiques tenu en août 1928 à Utrecht (Pays-Bas), le Prof. Friedrich Heiler a présenté un rapport sur « *Les mouvements religieux dans le catholicisme romain actuel* » (1). Il passe en revue les mouvements liturgique, évangélique, ascético-mystique, théologique, unioniste, et quelques autres. « Tous ces mouvements, dit-il, sont également étonnants et réconfortants. Sur toute la ligne se manifeste une poussée vers une rénovation de l'Église. » (p. 62). Le mouvement le plus remarquable, à ses yeux, est celui qui est entrepris par les Moines bénédictins en faveur de l'Union des Églises(p. 60). Le Conférencier donne une esquisse de notre programme d'action et s'attache à dégager les pensées directrices qui, à son avis, président à notre activité. L'autorité du savant Professeur de Marbourg est si grande, et le sujet si grave, qu'il nous paraît opportun de vérifier ses affirmations, non pas que nous mettions en doute la valeur de son information, moins encore la droiture de ses intentions, mais, dans une matière aussi délicate, la précision la plus scrupuleuse est la condition même de la vérité ; il y va peut-être de simples nuances, mais de celles-ci peut dépendre la vérité d'un principe, la légitimité de son application. La grande et cordiale sympathie dont le Professeur Heiler témoigne à l'égard de notre Œuvre est une raison de plus pour éviter que, par son autorité, puisse s'accréditer un malentendu sur le but et les mobiles essentiels de cette Œuvre. Nous ne doutons pas qu'il nous sache gré de notre sincérité et d'un

(1) cf. Bericht ueber den XI. Internationalen Altkatholikenkongress in Utrecht vom 13. bis 16. August. 1928. Bearbeitet von Prof. Dr. C. G. van Riel in Amsterdam. Bern, Staempfli et Cie. p. 44-63.

supplément d'information que les Moines de l'Union sont seuls à même de lui donner.

Nous reproduirons successivement les cinq points que le professeur de Marbourg relève dans notre programme, et nous les ferons suivre de quelques simples remarques ou réflexions qui nous paraissent indispensables pour ramener toutes choses à leurs justes proportions.

* * *

1. « *L'action en faveur de l'Union est basée sur la conscience de la part de responsabilité que l'Église de Rome a eue dans les grands schismes et surtout dans celui d'Orient* » (p. 60.).

A maintes reprises les Papes eux-mêmes ont reconnu qu'il y a eu des fautes des deux côtés : fautes de tactique, manquements à la charité et, surtout, incompréhensions, stigmatisées encore dans l'exorde de la récente Encyclique « *Rerum Orientalium* ». Les Moines de l'Union ne sont donc nullement gênés de reconnaître ouvertement ces torts historiques, d'en signaler les conséquences funestes, et de suggérer des méthodes appropriées pour les corriger et pour éviter à l'avenir de nouvelles mésintelligences. Mais on se méprendrait singulièrement sur la pensée des Moines de l'Union, en leur faisant dire qu'ils attribuent à l'Église Romaine une faute doctrinale quelconque, c'est-à-dire une erreur dogmatique ou morale qui aurait causé et justifié un schisme. Ils rejettent, au contraire, très énergiquement l'affirmation de ceux qui, selon l'expression de l'Encyclique « *Mortalium animos* » : « prétendent que l'Église romaine s'est égarée et qu'elle a corrompu la religion primitive en y ajoutant un certain nombre de doctrines moins étrangères que contraires à l'Évangile, et en les imposant à la foi des fidèles. »

* * *

2. « *La catholicité de l'Eglise n'est parfaite que si les*

charismes, propres aux Églises orientales et évangéliques, sont valorisés, en même temps que ceux de l'Eglise romaine, dans l'Eglise universelle, une et catholique.» (p. 60).

Ici encore, les Papes ont célébré, à maintes reprises, la spiritualité orientale, si abondamment conservée dans les Églises dissidentes. Chaque race convertie au christianisme n'apporte-t-elle pas à la vie de l'Église une parure nouvelle? La même grâce fait jaillir des charismes divers dans des tempéraments divers ; sa richesse et sa fécondité varient à l'infini. L'Église triomphante ne sera que l'expression achevée, infiniment nuancée, de tous les charismes de sainteté, dans le corps mystique arrivé à son stade de maturité parfaite. Comment, ici-bas, tout apport de nouveaux membres à ce corps en voie de croissance continuelle, ne serait-il pas un enrichissement pour l'Église ?

Mais, encore une fois, on ferait injure au sens catholique des Moines de l'Union, en donnant à croire que, d'après eux, il manquerait un élément essentiel quelconque à l'Église catholique romaine, aussi longtemps qu'elle n'aura pas réintégré dans son sein toutes les Églises dissidentes. Il faut appliquer à cette acquisition charismatique éventuelle, par le retour des Églises séparées, ce que le Pape Pie XI dit dans l'encyclique « *Mortalium animos* » à propos de l'Unité de l'Église en général. Il condamne la conception de ceux qui prétendent que cette unité n'existe pas, ne peut exister, aussi longtemps que l'union n'est pas faite entre tous les chrétiens. En réalité, l'unité persiste, essentiellement indestructible, dans la véritable Église, malgré la séparation de certains membres qui, normalement, devraient s'y trouver unis : « Le Corps mystique du Christ, c'est-à-dire l'Église, est unique, homogène et parfaitement articulé, à l'instar d'un corps physique ; il est donc illogique et absurde de prétendre que le Corps mystique puisse être formé de membres épars, isolés les uns des autres ». (Encyclique *Mortalium animos*).

Il faut en dire autant de la vie charismatique de l'Église. Seule dépositaire authentique de la foi, des sacrements et de toutes les sources de vie chrétienne, l'Église unique du Christ ne peut être privée d'un apanage quelconque de cette vitalité divine ; mais elle peut trouver dans tel tempérament, dans telle race, dans telle Église momentanément séparée, un terrain et un milieu particulièrement favorables à l'éclosion plus fructueuse de certains charismes. Le retour de telle Eglise à l'unité constituerait ainsi un enrichissement, non essentiel, mais quantitatif et qualitatif, une réalisation plus copieuse des virtualités de l'Esprit dans l'Église.

* * *

3. « *Les moines de l'Union renoncent résolument à la méthode des conversions individuelles et ne travaillent que pour un rapprochement de grande envergure entre les Eglises, par une compréhension et un amour mutuel intimes* ».

Cette formule ne rend pas toute la pensée des Moines de l'Union. Pour y apporter les précisions et les restrictions voulues, il suffira de renvoyer le lecteur à l'article magistral de Dom Lambert Beauduin sur ce sujet. (*Irénikon*, V, 1928, nos 10-12, p. 481-492).

* * *

4. *Les moines de l'Union espèrent aussi que la plus grande pierre d'achoppement pour les chrétiens non-romains, c'est-à-dire les dogmes du Concile du Vatican, pourra être écartée par une déclaration authentique de ces dogmes, et que l'équilibre entre le pouvoir épiscopal et papal, qui a été troublé par la définition unilatérale du pouvoir universel du Pape, pourra être rétabli par une telle révision des dogmes du Vatican* ».

Le but des définitions dogmatiques est de mettre le contenu de la Révélation à la portée de l'intelligence des

fidèles d'une manière *authentique* et aussi *claire* que possible. L'*authenticité*, c'est-à-dire l'orthodoxie d'une formule dogmatique doit toujours être absolue ; elle n'admet pas de degrés : *stat in indivisibili*. Elle n'est, dès lors, pas susceptible de révision, c'est-à-dire de rétractation, de correction ou d'amputation.

La *clarté* d'une définition dogmatique, au contraire, peut n'être que relative. Rien n'empêche que le magistère de l'Église lui donne un lustre nouveau par une formule plus développée ou simplement plus distincte. C'est même une des attributions et des obligations les plus importantes du magistère : « Toutes les fois qu'il est nécessaire pour s'opposer plus efficacement aux erreurs et aux attaques des hérétiques ou pour développer avec plus de clarté ou de détails certains points de la doctrine sacrée, afin de les faire mieux pénétrer dans l'esprit des fidèles, le magistère de l'Église comporte la mission de procéder par décrets à des définitions opportunes et solennelles. Cet usage du magistère extraordinaire n'introduit aucune invention, ni n'ajoute rien de nouveau à la somme des vérités contenues, au moins implicitement, dans la Révélation que Dieu a confiée en dépôt à l'Eglise ; mais, ou bien il proclame ce qui jusque-là pourrait paraître obscur à quelques esprits, ou bien il crée l'obligation de la foi sur un point qui, antérieurement, pouvait être pour certains l'objet de quelque discussion. » (Encyclique *Mortalium animos*).

Loin donc d'être contraire à la règle immuable de la foi, une déclaration ultérieure d'un dogme est toujours possible, souvent désirable, parfois inévitable. A priori, rien ne s'opposerait donc à ce que les dogmes du Concile du Vatican — l'Infaillibilité et la Primauté du Pontife Romain — fussent authentiquement interprétés par le magistère de l'Église, si la nécessité s'en faisait sentir. Cette interprétation, parce qu'authentique, ne serait jamais une manière de vider les

dogmes de leur sens primitif, mais en préciserait simplement la portée, les contours.

Pour notre part, nous avouons ne pas voir la nécessité bien urgente de procéder à de multiples précisions quant aux dogmes de la Primauté et de l'Infaillibilité. Nous avons l'impression que bien des Frères séparés, quand ils réclament des explications officielles sur ces dogmes du Concile du Vatican, se tourmentent outre mesure à leur sujet, s'en faisant une idée disproportionnée. Le plus souvent il suffirait de lire attentivement le texte intégral de la constitution dogmatique « *Pastor aeternus* » pour que les appréhensions se dissipent. Pour ce qui est de l'Infaillibilité pontificale en particulier, il nous paraît difficile de rédiger un exposé plus limpide, plus précis, et en même temps plus modéré que le chapitre quatrième de la dite Constitution. Il en est de même des trois chapitres se rapportant à la Primauté de S. Pierre et du Souverain Pontife. Il est vrai que le Concile, ayant dû interrompre ses travaux, n'a pu définir la partie dogmatique se rapportant au pouvoir épiscopal, et cette absence de précision sur un sujet capital, qui devait être le complément logique de la définition sur la Primauté, peut dérouter certains esprits, leur laissant l'impression d'un équilibre rompu. Aussi peut-on dire sans témérité que c'est sur ce point qu'un éclaircissement officiel, c'est-à-dire une définition dogmatique complémentaire, serait le plus désirable ; il est même évident que, si le Concile du Vatican était repris — comme on le fait prévoir — ce serait un des sujets soumis à ses délibérations. On n'aurait pour cela qu'à reprendre les schémas déjà préparés pour le Concile de 1869-70.

Mais le fait que le Concile avait l'intention de traiter ce sujet avec la même ampleur et sérénité que celui de la Primauté devrait suffire, à lui seul, pour tranquilliser l'esprit de nos Frères séparés et pour les convaincre qu'il ne s'agissait nullement d'exalter le pouvoir du Souverain Pontife au

détriment des prérogatives divines et traditionnelles de l'épiscopat, mais, au contraire, d'établir sur des bases indiscutables, et de proclamer par des formules définitives, la coordination hiérarchique de ces pouvoirs, conformément à l'institution du Christ et à la Tradition séculaire de l'Église catholique.

Le fait est que la décision du Concile du Vatican, n'a rien changé, ni théoriquement, ni pratiquement, aux relations existantes entre les pouvoirs pontifical et épiscopal. Ce fait, d'une importance capitale, a été proclamé après le Concile par tous les Évêques de l'Allemagne et leur proclamation, publiquement ratifiée par le Pape Pie IX lui-même, fut reprise pour son compte personnel par le Cardinal Deschamps de Malines. (Cf. D. L. BEAUDUIN, *Irénikon*, V, 1928, nos 5-6, p. 231-238). En réalité, ceux qui veulent contester au Pape ses prérogatives primatiales, ne se trouvent guère en meilleure posture avant, qu'après les définitions conciliaires du Vatican.

* * *

5. « *Les moines de l'Union mettent en évidence que les termes « catholique » et « latin » ne sont pas équivalents, mais que dans l'Eglise catholique universelle il y a place pour le caractère propre de toutes les nations. Aussi travaillent-ils sciemment à délatiniser l'Eglise catholique* ».

Il est manifeste — et nul ne l'a jamais nié — que le terme d'Église catholique a un sens bien plus vaste que celui d'Église latine. Benoît XV disait, il y a quelques années : « L'Église n'est ni latine, ni grecque, ni slave, mais catholique ; tous ses enfants sont égaux devant elle ; tous, latins, grecs, slaves ou autres, occupent la même place devant le Saint-Siège ». (Motu Proprio *Dei Providentis*, du 1er mai 1917. Acta Apostolicae Sedis, IX, 1917, p. 530).

Les Moines de l'Union s'inspirent de cette déclaration solennelle, non pour délatiniser l'Église catholique, mais

pour laisser aux latins ce qui est latin, aux grecs ce qui est grec, aux slaves ce qui est slave, à tous ce qui leur est légitimement propre. Leur but n'est pas de défaire quoi que ce soit, ni de détruire, mais d'édifier : *in aedificationem, non in destructionem* (1). Il s'agit de faire donner le maximum de rendement à toutes les Églises et, pour cela, de leur assurer le maximum de vitalité, dans le cadre le plus conforme à leur caractère et à leurs traditions propres. C'est un principe de saine politique dans un État composé de plusieurs nationalités ; c'est aussi un principe de sagesse ecclésiastique traditionnelle, et les quelques accrocs que certains agents, plus zélés qu'avisés, peuvent lui avoir infligés sporadiquement, ne peuvent contrebalancer ce fait historique incontestable que, de toutes les sociétés, l'Église catholique est celle qui a le mieux compris la valeur des potentialités propres de chaque nation, et qui a le mieux pratiqué le respect dû aux traditions légitimes des Églises particulières.

Si, dans l'esprit de certains chrétiens, latins ou autres, ces notions se sont obscurcies, il importe, pour la charité et l'union de tous, de les leur rappeler opportunément, comme le faisait Benoît XV dans le texte cité, mais cette mise au point, cette rééducation de la mentalité chrétienne — latine, grecque ou slave — ne doit jamais prendre l'allure d'une récrimination spéciale à l'adresse de l'Église romaine, et il n'entre pas dans l'esprit des Moines de l'Union d'adopter une telle attitude. Le Professeur Heiler dit fort élogieusement que « leur programme d'action est si compréhensif et si nouveau que les Protestants ont cru parfois qu'il s'agissait simplement d'un astucieux coup d'échec, d'un guet-apens que les agents pontificaux dressaient aux chrétiens non-romains, pour mettre la main sur eux. Cette méfiance, ajoute-t-il, est totalement injustifiée; c'est le pur et saint

(1) I Cor. 10, 8.

amour de l'Unité des esprits et des cœurs chrétiens, qui inspire ces vrais fils de S. Benoît » (p. 61). L'Auteur nous pardonnera de préciser que, pour les Moines de l'Union, cet amour de l'unité des cœurs et des esprits chrétiens jaillit d'un amour filial et inébranlable pour l'Église romaine.

Dom FRANCO DE WYELS.

Lettres du Mont-Athos

I

Vendredi 7 Octobre 1927,

A BORD DU « BYZANTION ».

J'avais espéré débarquer à l'Athos ce matin, en la fête du Saint Rosaire, mais un fâcheux contre-temps est venu retarder l'arrivée de douze heures.

Je m'étais embarqué à Salonique hier soir à six heures, et, régulièrement, à six heures du matin le vapeur devait toucher Daphni, petit port qui donne accès à la « Sainte Montagne ».

En m'éveillant, lorsque je m'informais si nous allions arriver, le steward m'a répondu d'un air amusé que nous étions à l'ancre en vue de Salonique, dont plus tard, en effet, j'ai pu apercevoir les mâts des navires de la rade.

Le capitaine n'avait osé sortir du Golfe en pleine nuit sur son petit navire, destiné à desservir les côtes de la Thrace au train de sept milles à l'heure (quand le vent n'est pas contraire et la mer n'est pas houleuse). Or cette nuit je me rappelle avoir été fortement balancé, puis vers minuit il y a eu un grand bruit de chaînes, et à partir de ce moment j'ai eu l'impression d'être bercé sur les vagues. Au lever du jour, des torrents d'eau sont tombés, accompagnés de quelques éclairs et de coups de tonnerre très brefs.

A Salonique, j'ai visité l'église de Sainte-Sophie, cathédrale du métropolite grec-orthodoxe. On est saisi en entrant par la majesté de cette construction byzantine, mais en même temps, quand on est habitué à la profusion de lumière de nos cathédrales gothiques, on croirait être ici dans une cave. Lorsque les yeux se sont accoutumés à l'obscurité, on aperçoit d'abord les baies de la coupole et du transept, sans vitraux, mais noircies par la poussière ; puis

les regards se portent vers la mosaïque de l'abside représentant la Vierge, et vers celle de la coupole : la lumière arrivant par le tambour de la coupole fait étinceler le buste du Christ « Pantocrator » (Tout-Puissant) dominant l'assemblée des fidèles et rendant plus réelle la présence du Rédempteur au-dessus de la célébration des saints mystères.

II

Samedi, 8 *octobre.*

J'ai pu débarquer, hier soir à dix heures, à Daphni. Spectacle impressionnant : dans le ciel courent des nuages blancs par un brillant clair de lune ; la mer houleuse encore a des reflets d'argent ; devant moi la masse noire de l'Athos couvre la moitié du firmament ; au-dessus, dans les trouées des nuages, on aperçoit des constellations d'un remarquable éclat ; tandis que très loin à la ligne de l'horizon le ciel est encore sillonné d'éclairs.

Débarquement mouvementé : le vapeur s'arrête assez loin de la côte : une lumière approche, une barque surgit de l'obscurité ; elle est pleine de monde et se dirige avec précaution craignant d'être projetée par les vagues sur la passerelle. Alors apparaissent sur le pont, les uns après les autres, des hommes chargés de sacs et de couvertures roulées, et vêtus d'un grossier manteau de feutre qui leur donne l'aspect d'habitants des cavernes. Ils ont toute la peine du monde à se frayer un passage à travers les voyageurs avec leurs bagages, qui se pressent au sommet de la passerelle. Au milieu de cette cohue, un gendarme réclame les passeports, et veut les examiner dans l'obscurité.

Valises, paquets, sacs et gens dévalent cet escalier étroit et glissant, soulevé au sommet de la lame pour s'effondrer aussitôt après dans le creux de deux vagues, et s'empilent pêle-mêle dans la barque, que deux bateliers vigoureux ont de la peine à maintenir au flanc du navire.

Le dernier passager est une femme, au sujet de laquelle

tantôt une vive discussion s'élèvera ; mais elle ne pourra descendre à terre et sera ramenée au navire.

Au débarcadère, un petit groupe d'hommes attendent et dévisagent les nouveaux arrivés à mesure qu'ils montent sur la jetée et passent sous la lumière d'un gros falot : l'unique éclairage du port.

Les maisons sont rares, une seule porte est ouverte: j'entre dans un petit café bas et mal éclairé. C'est l'hôtellerie, il n'y en a qu'une, et il faut bien accepter la chambre, le lit, la chandelle offerte par le patron.

L'autre voyageur paraît aussi peu disposé que moi à se déshabiller et à se coucher, tellement la malpropreté du plancher, de la table, des couvertures, des draps est répugnante. M. Lacoste est correspondant de l'« Echo de Paris »; nous lions connaissance et ferons route ensemble les quatre jours suivants.

Vaincus par la fatigue, nous nous étendons, mais notre repos est agité ; j'ai la sensation persistante du balancement des vagues, et une autre plus désagréable du grouillement de visiteurs incommodes. Horreur !

III

Dimanche, 9 octobre.

Ce matin, nous étions dehors au lever du jour. La journée s'annonce sereine, la température est douce. Juchés chacun sur un mulet nous chevauchons entre les chênes-verts, les oliviers, les figuiers, les genévriers, montant, descendant, regrimpant, serpentant au gré des cent détours et caprices du sentier, appelé route ici, qui s'élève jusqu'aux bois de platanes et de châtaigniers, et nous conduira en quatre heures par dessus le crête à Karyès, centre de l'île et de la république monastique.

Deux autres mulets suivent: l'un porte des valises, l'autre des caisses de harengs ficelées sur son bât. Un muletier

chaussé de sandales faites de lanières de cuir tressées à la mode serbe marche à nos côtés, excitant les bêtes de la voix et du bâton.

Il sait quelques mots de français, mon compagnon quelques mots de grec. Nous sommes curieux d'apprendre qui a déclaré indésirable la voyageuse d'hier et qui l'a renvoyée à bord : était-ce le gendarme de service ? — Non, c'était un moine préposé à la surveillance du port.

Ensuite nous sommes désireux de retrouver au plus tôt Mgr d'H., qui voyage à l'Athos. Notre homme nous dit avoir fait route avec lui jusqu'à Karyès, mais on ne sait où il est descendu.

Nous longeons les jardins du monastère de Xyropotamou ; derrière le mur et devant l'entrée se dressent de hauts cyprès, dont la silhouette sombre contraste avec le blanc des bâtiments.

Dispersées dans la montagne apparaissent de petites habitations, des enclos, des terrasses cultivées ; au fond du vallon un filet d'eau et une prairie ; partout ailleurs des taillis, et pas la moindre trace de sentiers reliant ces fermes au chemin que nous suivons.

Une croix marque le faîte, la descente est très raide. A travers le feuillage voilà une agglomération de coupoles byzantines, dirait-on, tellement il y a d'églises éparpillées devant nous.

C'est Karyès. Le guide montre St-André, reconnaissable à ses nombreuses petites coupoles vertes et Koutloumousi, dont l'église est peinte en rouge sang de bœuf. Les autres chapelles sont adossées à autant de *konaks* (procures des vingt grands monastères) servant de résidence aux religieux choisis pour représenter chacun une communauté au Saint Synode de l'Athos : konak de Lavra, de Pantéléimon, etc.

Le muletier n'a pas le temps de détailler les habitations, car aux premières maisons il nous fait descendre de nos

montures, et ne conduit plus loin que les bagages. Force nous est d'étudier la topographie de cette capitale, à pied.

En deux minutes, nous voici au carrefour central de trois ruelles : les toits des maisons surplombant se rejoignent presque et laissent filtrer une mince traînée de rayons de soleil ; entre les deux trottoirs aucun véhicule ne pourra circuler. Notre stationnement, la présence de deux moines et l'arrivée des valises et des caisses suffit pour encombrer toute la circulation en cet endroit.

Le monde ne manque pas dans les magasins : les visiteurs sont des moines, comme la plupart des marchands ; mais point de marchandises sur les comptoirs : les clients ne viennent pas faire leurs emplettes, mais apprendre les nouvelles. L'arrivée du bateau, des premières marchandises, la nationalité des étrangers débarqués la veille, défrayent les conversations derrière les vitrines de petites dimensions et les étalages mal rangés.

Notre attention se porte sur l'assemblage pittoresque de ces masures basses à un étage, en bois, construites sans alignement et sans souci des formes.

Les deux autres rues sont à peine plus longues que celle que nous venons de parcourir. Il y a trois grandes épiceries, un restaurant, deux cuisines à bon marché, un magasin de confections, le tailleur, le cordonnier, le boulanger, le pharmacien, l'opticien, mais point de boucher... Un panier de poisson, les rares fois qu'il en arrive un, est vidé et vendu avant que le porteur ait fait deux cents mètres et sans qu'il ait élevé la voix pour crier sa marchandise.

Il fait silencieux partout, comme si c'était l'heure de la sieste, et cependant des caloyers (religieux) et des laïcs circulent continuellement de tous côtés.

Une tour d'église au fond d'une impasse ; un pont au-dessus d'un torrent ; une fontaine contre un mur ; un jardin de konak planté d'oliviers et de cyprès, nous voilà à l'autre extrémité de Karyès sous le porche de la résidence du

Carte de la Presqu'île d

N.

S.

Canal de Xerxès

Limite de l'Athos

Amouliane.

Chromitsa

Thébaïs.

Chilandariou.

Esphi

Zographou

Constamonit

Doc

Salonique

Constantinople.

Athos

Smyrne.

...nt-Athos (La Ste Montagne).

Légende.

- Monastères.
- Skites cénobitiques.
- Skites idiorythmiques. (Ermitages).

Vatopediou.
Bogoroditsou.
Pantocrator.
S. Elie.
Stavronikita.
S. André.
Karyès
Koutloumousiou
Iviron.
Skite d'Iviron.
Philothéou.
Karakallou.
...hontos.
...nou.
...tamon.
(Daphni).
Lakkou.
Lavra.
Prodromou
Kausokalibiou
Sommet de l'Athos. 1935
Simopetra
Grigoriou
Dionysiou.
Agiou Paulou
Néaskiti.
Ste Anne
Katounakia.
Karoulia.
S. Georges
Kerassia.

Gouverneur grec. Cette maison n'est pas plus moderne que les autres, mais elle porte une hampe de drapeau.

Simple visite de politesse de notre part, mais de la part du Gouverneur, M. F. Lelys, accueil cordial qui nous fera sentir plus vivement le soir et le lendemain combien la réception dans les monastères est parfois conventionnelle.

Il insiste pour que nous nous présentions l'après-dîner au S. Synode, qui seul accorde ou refuse, non pas le permis de séjour délivré par la gendarmerie, mais le permis d'hospitalisation, sans lequel toutes les portes de l'Athos resteraient closes, excepté peut-être celle de l'unique restaurant de Karyès, mais seulement alors jusqu'au départ du prochain bâteau.

Le Gouvernement grec lui-même ne possède pas un pouce de terrain sur la Sainte Montagne : son représentant jouit de la gracieuse hospitalité de la république monacale, et habite le konak occupé par lui et un religieux chargé de son service.

Au bout de la troisième rue nous découvrons le bureau de poste et plus loin, en dehors de l'agglomération, le monastère de Koutloumousiou : on nous renseigne que Mgr d'H. a logé là il y a quatre jours ; c'est l'unique renseignement que nous pouvons trouver et nous rentrons à Karyès par les prairies et les olivaies.

On est à six cents mètres au-dessus du niveau de la mer : entre la grande église de St-André qui la domine, et les petites rotondes de Koutloumousiou blotties à ses pieds, Karyès s'étage sur la pente de la colline. Les maisons de bois disparaissent dans le feuillage des jardins, d'où émergent les konaks en pierre, semblables aux villas et aux hôtels d'une ravissante villégiature, dans le site le plus silencieux du monde.

Vaines rêveries, et recherches superflues. En entrant dans la cambuse, qu'ils nomment ici un restaurant nous trouvons Mgr d'H. qui y avait été amené vers midi pour la

même raison que nous, raison qui empêche d'ailleurs les religieux de fréquenter l'établissement : c'est le seul endroit où l'on serve un peu de viande, un ragoût difficilement définissable et préparé dans deux casseroles différentes, ce qui permet aux clients de faire un choix entre le bouilli ou le rôti.

* * *

Ce n'est pas sans une certaine crainte révérencieuse que l'étranger entre en relation avec

Le Saint Synode de l'Athos.

La résidence où cet aréopage se réunit journellement vers les trois heures de l'après-midi n'a rien cependant d'imposant : on m'a laissé attendre sous la treille d'une vigne dans un petit jardin, à côté de l'antichambre.

Je n'aurais pas trouvé l'accès, mais comme j'errais autour du Protaton (église de Karyès) dans un dédale de petites cours et de passages obscurs, un *kawas* (serviteur) du synode, en costume albanais, m'a fait signe de monter un petit escalier de bois vermoulu.

Par le même chemin et par le même escalier sont arrivés les uns après les autres, à intervalle, de vénérables religieux vêtus de la rasa (manteau de chœur) et coiffés du scoufos (couvre-chef) ; ils disparaissaient dans l'antichambre sans faire attention aux visiteurs.

Pendant que les kawas s'empressaient entre la cuisine et la salle de réunion avec des plateaux d'argent chargés de petites tasses de café, est arrivé un grand vieillard à barbe blanche portant une croix sur la poitrine et une grande canne noire à la main ; de son couvre-chef pendait un large voile noir qui lui couvrait les épaules : le Protos (Président du Synode).

Dans un ouvrage artistique publié en français par un paysagiste italien, M. Perilla, il y a une remarquable photo

de ce personnage, prise au moment où il traverse la terrasse d'entrée.

Aujourd'hui il est reparti quelques instants après être arrivé et s'en est retourné précédé de son serviteur.

Alors on s'occupe de nous : le secrétaire vient nous demander en français notre passe-port et le permis de séjour, et s'informe si nous avons des lettres de recommandations.

Je n'avais avec moi qu'une lettre du métropolite orthodoxe de Salonique ; lettre que le supérieur des Lazaristes m'avait fait obtenir le jour même où je m'embarquais. M. Lacoste en avait plusieurs et de plus conséquentes. Le fait seul que nous les possédions m'a semblé changer l'attitude du religieux qui était devant nous. Si l'abord un peu brusque trahissait le mécontentement de voir arriver encore à l'arrière-saison des touristes désireux seulement de vivre aux crochets des communautés, il nous quitta sur une parole bienveillante, qui cadrait mieux avec son air distingué.

Quand, après une nouvelle attente, nous fûmes enfin introduits, il fallut passer d'abord devant les *caloyers* (moines) assis sur un long banc dans l'antichambre, pour arriver dans le divan où siégeaient le secrétaire, installé à un bureau près de la fenêtre, et trois autres moines occupant le canapé de l'autre côté de la salle. On nous fait asseoir en face de ceux-ci ; ces quatres religieux sont les quatre *épistates*, qui, avec le président, sont chargés par leurs collègues des vingt monastères de la besogne administrative. Chacun d'eux est détenteur d'un quart du sceau de l'Athos, servant à estampiller les pièces officielles : ces quatre morceaux sont sur la table, déjà vissés dans un même manche, auprès des lettres préparées à notre intention.

Là-dessus entre le kawas avec le plateau d'argent, du moka, de l'eau et de la confiture.

Tous ces indices sont très favorables. Le secrétaire interroge M. Lacoste. Le garçon me présente le plateau ; je prends un peu de confiture et reste perplexe : dans quel

ordre touche-t-on à ces mets ? Le kawas esquisse un sourire. A tout prendre il vaut mieux manger et puis boire ; j'aurais bien fait, si je n'avais oublié de mettre la cuillère dans le verre d'eau au lieu de porter celui-ci à mes lèvres. J'avais encore cette microscopique petite tasse avec sa soucoupe dans le creux de ma main gauche, quand le secrétaire s'adresse à moi et me demande quel est le but de mon séjour. Je répète ce qui était dans la lettre, que je suis un bénédictin et que mon monastère est de rite byzantin. Un des religieux à barbe blanche prête attention et se rapproche de la place où je me tiens debout. En grec il s'adresse à moitié à moi, à moitié au secrétaire qui traduit la conversation : « Est-ce qu'ils célèbrent la liturgie en grec, avec toutes les cérémonies, les gestes, les attitudes, les entrées et les sorties exigées par les rubriques ? » — « Oui, en suivant même mot pour mot les paroles de vos livres, sauf à nommer le Pape de Rome, là où ces livres font mention du Patriarche de Constantinople. » — Traduction. J'entends le vénérable dire à ses collègues : « Le Pape est Patriarche d'Occident », puis, se tournant de mon côté : « Ils célèbrent en grec et ne parlent pas cette langue », remarque-t-il avec à propos, car chez eux la langue liturgique est une langue vivante, et non morte comme c'est le cas chez nous. Les autres caloyers sont satisfaits de ces explications et comprennent que je sois venu à l'Athos étudier leur liturgie.

Les lettres munies du sceau nous sont remises sous enveloppe avec des marques d'amitié ; nous prenons congé, passons dans l'antichambre devant les représentants qui n'ont pas assisté à l'entrevue, traversons la terrasse où le garçon se détourne au moment où on fait mine de lui avancer un pourboire, et sans perdre de temps, nous prenons la direction de St-Elie sur les chemins détrempés par une abondante averse.

Il faut hâter le pas pour atteindre le MONASTÈRE ST-ELIE

avant six heures du soir, heure à laquelle la porte se ferme et où les étrangers ne sont plus admis.

Le chemin va en descendant ; le pied glisse sur les pierres mouillées ; il nous faudra près de deux heures pour couvrir la distance qui, à vol d'oiseau, ne peut être bien considérable, car la presqu'île de l'Athos est large de dix kilomètres à peine.

La route suit toutes les sinuosités des vallons à travers des taillis épais, sombres déjà dans les fonds que l'ombre a gagnés, étincelants sur les versants que le soleil couchant illumine encore, faisant briller mille gouttelettes restées suspendues aux feuilles dans le calme de cette chaude soirée.

Brusquement, à un dernier tournant, nous voyons à nos pieds d'importants corps de bâtiments surmontés de coupoles vertes : la communauté est russe.

Voici qu'arrivés sur le seuil, au moment d'aborder le moine-portier, je prends nettement conscience d'être ici, dans ce milieu orthodoxe, étranger à tout : à la langue, aux mœurs, à leur table, à leur piété ; et que, pendant un long temps, je serai à la merci de leur hospitalité.

Au quartier des hôtes, malgré l'heure tardive et les préparatifs d'une grande fête, l'accueil est aimable et empressé ; presqu'aussitôt après notre arrivée, le souper est servi dans une chambre spéciale, au moment où déjà le carillon appelle les religieux à l'office de nuit.

A notre tour, bientôt après, nous pénétrons dans l'église, croyant assister à la récitation des complies ou des prières du soir. Il s'agit de bien autre chose : des vêpres solennelles en présence de la communauté entière, des moines venus des fermes voisines et de délégués de monastères éloignés. Le sanctuaire est plein d'officiants, d'assistants et d'acolythes ; les chantres sont nombreux ; les voûtes amplifient les chorales à quatre voix ; des lampes multicolores vacillent à profusion devant les saints de l'iconostase ; les lectures succèdent aux chants, les processions alternent avec la

psalmodie ; les cérémonies se déroulent avec une admirable variété.

Trop tôt nous nous laissons entraîner par l'hôtelier dans la cour rectangulaire au milieu de laquelle s'élève l'église et où les sons deviennent lointains. Le silence de la nuit au dehors, l'obscurité qui enveloppe le reste du monastère accentuent l'importance de cette veillée autour de l'autel. Au moment où nous nous éloignons pour prendre un repos nécessaire, tous les religieux restent debout pour le service de Dieu et prolongeront leurs prières jusqu'au-delà de minuit.

IV.

Lundi, 10 *octobre*.

Le lendemain, avant le jour, nous voici de nouveau à l'église pour la liturgie. Les religieux entrent les uns après les autres sans s'attendre ou marcher en rangs. Dans la pénombre on voit s'avancer d'une démarche fatiguée jusque devant l'iconostase la silhouette de leur longue robe noire, puis le buste et le bonnet s'inclinent plusieurs fois, pendant que le bras et les larges manches font de rapides signes de croix. L'un ou l'autre s'approche des icônes et se retire alors dans une stalle à son choix, près ou loin de l'autel.

L'ecclésiarque finit de rallumer les lampes et les cierges ; dehors le rythme de la simandre s'accélère et reçoit un grand coup final, au signal duquel un prêtre en étole sort du sanctuaire et entonne les tierces ; un lecteur les continue à vive allure. A ce moment le Supérieur du monastère, revêtu d'un manteau d'apparat, s'avance devant la porte centrale du sanctuaire, tandis qu'une dizaine de prêtres le rejoignent et que le diacre récite les prières préparatoires à la messe. Ils vénèrent les images du Christ et de la Vierge et disparaissent par la porte royale, ouverte un instant devant l'archimandrite.

Le lecteur accélère encore la récitation des psaumes et des tropaires, jusqu'au moment où il est interrompu par le son d'une petite cloche à l'intérieur du sanctuaire. A ce signal les moines font un pas en dehors de leur stalle et s'inclinent profondément : les célébrants à l'autel de la prothèse, invisible aux yeux des assistants, nomment les personnes pour qui le saint sacrifice est offert, et chacun y associe silencieusement ses intentions. Puis la lecture reprend pendant que deux diacres en dalmatique circulent devant l'iconostase et tout le long de l'église pour encenser longuement les icônes pendues aux murs et les assistants debout dans leurs stalles.

Les premiers rayons du soleil jouent dans la coupole et font briller l'or qui encadre chacune des peintures de l'iconostase : à ce moment le diacre, se plaçant devant le sanctuaire, invite l'archimandrite, qu'on aperçoit à travers la porte royale debout devant l'autel, vêtu d'une grande chape et coiffé d'une tiare, à entonner les premiers mots.

Le dialogue s'engage, entre le diacre et les chœurs modulant leurs Kyrie eleïson, coupé par la voix du prêtre priant une collecte ou du lecteur récitant une antiphone.

Puis c'est le chant des béatitudes et la procession de l'évangéliaire, celui-ci acclamé par le trisagion lorsque le célébrant le dépose à nouveau sur l'autel. Ensuite un nouvel encensement par deux diacres durant la lecture modulée de l'épître. Suit alors le chant très grave de l'évangile ; l'assistance qui est restée couverte, mais sans voile, se découvre ; le célébrant dépose la tiare et s'avance entre les portes royales. Puis de nouveau le diacre reprend les litanies jusqu'à la procession des offrandes et le chant du khéroubikon... un credo... une solennelle bénédiction, et les portes resteront clauses jusqu'à la communion des fidèles.

La célébration des saints mystères se fait en secret, mais les chants sont multipliés et plus ornés.

Les cérémonies prendront-elles fin ? Debout depuis deux

heures, à peine reposés de l'interminable station de nuit, voici les religieux au moment de la communion qui se mettent deux à deux en une longue file au milieu de l'église et défilent devant les icônes, les vénérant les unes après les autres par des signes de croix répétés et des baisers pour chacun des personnages représentés.

Une dernière bénédiction, une dernière procession, un dernier évangile. Cette fois le Père hôtelier nous invite à le suivre et nous conduit au réfectoire.

Comme tout est pauvre ici ! Tellement pauvre en comparaison des richesses accumulées à la chapelle, qu'on vient à se demander si ce n'est pas affecté ! Ecuelles en terre cuite vernie, cuillères de bois, verres et cruches en étain, un plat pour quatre ; tout le repas devenu à moitié froid déjà est sur des tables de bois sans nappes, entourées de vulgaires bancs. Les voutes basses et les fenêtres placées haut donnent à cette salle l'aspect d'une cave.

Les hôtes heureusement ont une serviette enroulée autour d'un couvert en métal et une portion pour chacun.

Aussitôt la communauté réunie, tous en manteau de chœur, coiffés du bonnet et du voile, debout à leur place, voici qu'au chant des hymnes une procession d'acolythes, de diacres, de prêtres avec les deux grands cierges de la liturgie, les cassolettes, un pain blanc, fait son entrée, précédant l'higoumène en grand manteau de soie et le caducée à la main.

Après la prière récitée vers l'icône principale, le supérieur s'assied à son trône au bout de la grande table, entouré des prêtres, des hôtes, des diacres et, plus loin aux autres tables, des moines, des visiteurs et des ouvriers, sans ordre ni distinction.

Un lecteur lit le Patérique (vie des saints) à l'autre bout du réfectoire. Après la soupe un timbre résonne, les têtes se relèvent, le supérieur bénit le vin, les convives prennent le gobelet de la gauche, se signent de la droite et portent le

breuvage à leurs lèvres. Après cela ils expédient le poisson et les légumes en moins de temps qu'il nous en faut pour prendre notre petit déjeûner, et de nouveau les voilà debout pour des hymnes et des prières, chantant de tout leur cœur pendant la curieuse cérémonie du pain de la Vierge dont chacun prend une pincée. avec laquelle il se signe avant de la mettre en bouche.

Les religieux se dispersent : pouvons-nous disposer aussi et visiter les chapelles ? Oh non ! D'abord l'higoumène nous attend au grand salon pour prendre le café et s'enquérir de tout ce qui nous concerne. Ensuite c'est l'hôtelier qui nous sert des gâteaux et des fruits.

Onze heures ! Enfin nous prenons congé en remerciant nos hôtes de leur réception ; et en route pour PANTOCRATOR.

En une heure nous atteignons le bord de la mer, sur le versant de la presqu'île où nous débarquions avant-hier. Un rocher battu par les flots porte les murs, au sommet desquels sont bâties les cellules. L'ensemble des bâtiments forme un enceinte du milieu de laquelle émergent les cinq coupoles de l'église principale.

Entrant sous une voûte basse et un couloir destiné à défendre plus facilement l'accès, nous pénétrons dans la cour qui offre, comme partout ailleurs dans les monastères grecs, ce joli ensemble d'arcades, de balcons, de corniches, de fontaines, de ballustrades, de toits, de coupoles, et parfois un donjon carré. De vives couleurs, des badigeonnages sur les murs, des mousses sur les chevêts, des fresques au-dessus des fontaines, les orangers et les figuiers dans les cours, égayent l'aspect austère du couvent.

Mais pas âme qui vive : la loge du portier est vide et pas un cordon de sonnette. Nous ne pouvons cependant pas aller frapper la simandre qui pend à l'entrée de l'église et tirer tout le monde de la sieste, pour les informer que nous ne ferons qu'une courte visite à la chapelle et à la bibliothè-

tèque, pressés que nous sommes de pousser encore ce soir jusqu'à Iviron.

Enfin un gamin attiré par la curiosité vient du dehors et va chercher le portier. Il est long à venir, mais l'hôtelier qu'il va éveiller à son tour après avoir examiné nos lettres se presse encore moins pour ouvrir le divan. Puis c'est le café qui met un temps infini à venir ; puis l'hôtelier disparaît pour tout de bon sous prétexte d'aller chercher la clef de la chapelle chez le supérieur : il avait essayé de nous convaincre que nous ferions mieux de loger ici. Demain nous aurions tout le temps de visiter les locaux. Nous errons par la maison et apprenons que la chapelle ne s'ouvrira pas avant trois heures. Est-ce mauvaise volonté de l'hôtelier ou est-ce son point d'honneur qui est piqué au vif par notre refus de séjourner ? Bref, nous retournons chez le portier pour demander nos lettres, deux mulets et un guide. Nouveaux retards dûs à l'inertie du portier. Le muletier n'est pas là, les mulets sont en pâture à quelque distance, et mille tergiversations... Pour en finir je demande le chemin et pars seul à pied, le mulet suivra avec mon compagnon et nos petits bagages.

Ce stratagème réussit ; le mulet et son cavalier ne tardent pas à me rejoindre, fort à propos, car engagé dans les sentiers le long de la mer, devenus des ruisseaux depuis la pluie d'hier, je pataugeais et avais failli plusieurs fois m'égarer.

De très loin on aperçoit le petit monastère de Stavronikita et la tour qui le domine fièrement, campés sur un promontoire s'avançant dans la mer ; on croit l'atteindre déjà, mais soit que le mauvais chemin nous retarde, soit que la mule lambine, soit que nous nous illusionnions sur la distance, il est tard lorsque nous arrivons aux dépendances du couvent bâties hors de la porte d'entrée.

Le guide se dépêche de déposer nos sacs et s'en retourne avec sa bête ; cette fois nous arrivons après vêpres, les

religieux sont apparemment à leur repas du soir ; notre visite est sommaire : autant l'intérieur est étroit, autant est large l'espace devant l'entrée principale, et fraîche l'ombre sous le treillis qui le recouvre. Oh ! ces balcons suspendus au-dessus du gouffre ! Comme à la fin de la journée on doit jouir là de la vue de la mer et du bruit des vagues !

A côté de la grande citerne alimentée par un conduit venant de la hauteur, les mulets du monastère broutent au beau milieu de la route. Nous n'osons en demander un de peur de perdre du temps : la dernière étape sera faite à pied en portant nos bagages ; un bout de grève peu abordable et couverte de galets de marbres multicolores, passage périlleux là ou la vague découvre seulement un étroit passage en se retirant, un sentier en escalier, et nous retrouvons la route qui relie Pantocrator à Iviron en faisant un détour par la montagne.

Le monastère d'Iviron

Le monastère d'Iviron est l'un des plus grands, et fut jadis l'un des plus prospères de la sainte Montagne.

Sa fondation est attribuée à S. Athanase l'Athonite (†999) ; il était peuplé d'abord par des moines roumains, mais atteignit son apogée sous la direction de trois religieux originaires de la Géorgie. Ceux-ci attirèrent par le renom de leur sainteté, dans les siècles qui suivirent, un nombre si considérable de leurs compatriotes et assurèrent de la part des princes géorgiens des dotations si riches à leur monastère, qu'il garda le nom de ses bienfaiteurs et s'appela le monastère des Hibériens, c'est-à-dire des Géorgiens.

Un large vallon ouvert vers le nord-est va en se rétrécissant au point d'être bientôt le lit d'un torrent qui descend de Karyès. A son embouchure, les pentes portent des champs, des olivaies et quelques enclos de vignes ; dans le fond, des deux côtés du mince filet d'eau circulant à

travers un large lit de sable et de blocs de rochers, s'étale une vaste prairie atteignant le bord de la grève d'un côté et de l'autre les murs mêmes du couvent.

Depuis le temps de son apogée, le plan général de la construction n'a pas été sensiblement modifié. L'édifice occupe un vaste rectangle limité par des assises aussi élevées au-dessus du sol que les murs d'une forteresse, et assez larges pour porter deux rangées de cellules avec le corridor qui leur donne accès. Les deux étages de chambres ayant vue sur l'extérieur s'ouvrent sur des balcons en bois accrochés au mur.

L'escalade de ces loggias assez frustes d'aspect et la descente dans le vide de ce balcon suspendu au-dessus du vide, seraient également périlleux. Derrière les portes fermées la communauté n'avait à craindre ni un coup de main de pirates débarquant inopinément la nuit (les religieux parlent encore avec terreur de ces pillages bien qu'ils aient cessé depuis longtemps), ni la fuite clandestine d'un de leurs confrères.

Pour trouver l'entrée, il faut contourner le bâtiment. Là où le niveau du sol est plus élevé, on accède par une légère pente au péristyle monumental, on passe en-dessous de celui-ci, et on se trouve dans la cour ; l'église et le réfectoire s'ouvrent en face l'un de l'autre et sur l'espace qui les sépare s'élève l'édicule d'une fontaine sans eau aujourd'hui ; à gauche près de l'entrée de la cour une autre église, beaucoup plus petite, contient l'icône de la Vierge Portaïtissa.

Le portier qui nous conduit, en tenant nos lettres ouvertes à la main, ne prend pas la peine de répondre à nos questions. Il nous précède le long des ateliers et des hangars de plain-pied avec la cour ; il nous fait monter un escalier, puis un autre, et nous voilà au second étage, au quartier des étrangers, confiés aux bons soins de l'hôtelier, le P. Procopius.

Nous entrons à la cuisine, le temps de laisser lire nos

lettres. Elles font impression, car aussitôt après nous sommes introduits dans le salon : le seul appartement meublé de sièges à ressorts, recouverts de housses ; c'est beaucoup de cérémonies pour nous faire déguster (la cinquième fois aujourd'hui) une cuillère de confitures et une gorgée de café, servis sur le plateau avec les inévitables verres d'eau.

La chambre à coucher est plus grande encore que le salon, c'est un divan où l'on a mis deux lits et une chaise : le canapé est loin des lits et assez large pour permettre d'y coucher commodément ; c'est là que nous prendrons notre repos.

Le souper est servi dans un troisième local : salade, plat de légumes et de petites sardines.

Nous ne nous attardons pas sous la lumière fumeuse de la petite lampe à pétrole : il est tard déjà à six heures, au coucher du soleil, dans ces communautés où on se lève peu après minuit.

V.

Mardi, 11 *octobre.*

Y a-t-il peu d'habitants dans ces murs, ou les religieux restent-ils prier en cellule ? Il n'y a personne pour me guider à minuit, pas de lumière sur les escaliers ; à tâtons, j'atteins non sans peine le narthex de l'église : cette avant-salle est séparée de la nef par une tenture fermée en ce moment.

Obscurité profonde : de petites veilleuses de couleur sont pendues au mur, une veilleuse plus grande laisse tomber sa lumière de dessous son abat-jour sur un livre d'office ouvert et sur les traits d'un moine âgé qui lit des prières en grec, très vite. La lampe, le livre et le visage, se touchent presque au milieu de ces ténèbres, dont on ne peut apercevoir les limites : seule une odeur d'huile et d'anisette laisse supposer que l'appartement n'est pas grand ; puis le frottement d'une chaussure sur le sol, un accès de toux,

où un relent sonore révèle la présence dans des stalles très proches de quelques rares assistants.

Où en est-il dans son office ? Ni le flot ininterrompu des paroles, ni les signes de croix répétés à chaque instant ne décèlent un point de repère. Il n'y a qu'à attendre la fin des longues prières du nocturne et le début des matines, qui seront chantées dans l'église même.

En effet, la voix s'est tue, les veilleuses s'éteignent, le rideau s'ouvre et l'assistance se rend devant l'iconostase où brûlent des cierges, au milieu d'une profusion de veilleuses.

Chacun choisit une stalle, à sa guise, le long des murs, le plus loin possible du sanctuaire ; il s'y tiendra debout pendant deux heures, s'inclinant parfois sur les appuis pour se reposer : s'asseoir ne sied qu'aux religieux infirmes ou âgés, et pas une seule fois on ne s'agenouillera.

L'office se déroule devant l'iconostase, dans tout l'espace qui correspond chez nous au transept, mais qui dans ces églises byzantines, dépasse à peine la largeur du sanctuaire et se termine en absidioles donnant à ces édifices, avec l'abside principale et la nef très courte, la forme d'une croix grecque.

Un prêtre, un acolyte chargé du luminaire, un lecteur, deux chantres se faisant face au fond des absidioles, et le canonarque courant d'un chantre à l'autre pour prononcer les mots qui doivent être mélodiés, suffisent pour l'office,

Tous les autres religieux assistent de loin, plongés dans le silence et la méditation.

Cette manière expéditive et peu édifiante de chanter l'office est-elle propre aux monastères grecs, ou bien tient-elle au fait que ce monastère-ci vit sous le régime idiorythmique ?

VI.

Monastère Saint-André, Athos, 13 octobre 1927.

Depuis mon départ je suis sans nouvelles de la Belgique, et depuis une dizaine de jours je n'ai plus vu une entête de journal : croirait-on qu'il y a un endroit dans le monde où, par la force des choses et les communications mauvaises, il soit possible de vivre si loin des siens.

Comme je ne connais couramment ni le grec, ni le russe, je suis voué à la solitude et à la méditation ; elle ne me pèse nullement jusqu'ici et vous tous vous l'animez comme si j'étais auprès de vous.

Laissons là les considérations, et d'abord les choses pratiques : mes lettres vous seront parvenues avec du retard, car c'est à peine si un ou deux bateaux ont touché l'île depuis huit jours. Comme adresse il vaut mieux conserver : Chez M. X. Karyès, Athos, Grèce. Je ne réside pas chez ce Monsieur, qui tient ici la plus grande épicerie de l'endroit. Son père était, dit-on, un ancien muletier faisant jadis le transport entre Daphni et Karyès : enrichi brusquement, il est devenu le chef du plus important magasin, et est en outre banquier. C'est ainsi que la banque de Salonique m'a donné une lettre de crédit pour lui. Enfin il comprend et parle le français et sa serviabilité est extrême. Son magasin, grand comme la salle à manger chez nous, séparé de la rue par deux misérables parois vitrées, est si bas que je touche le plafond. Dans un des coins près de la fenêtre est la table et les casiers de M. X. Les quatre chaises sont toujours occupées par des visiteurs ou des clients, tous religieux évidemment ; ceux qui n'ont plus de siège se tiennent debout près de l'entrée. On laisse le patron griffonner sa comptabilité dans ses indéchiffrables caractères grecs ; entre deux mots ou deux chiffres on lui fait une question, on lui demande un renseignement: il répond quand il peut détourner un instant son attention

des nombreuses affaires qui passent par ses mains. Avec lui il ne faut jamais tenter de presser les choses : sans le vouloir peut-être il a pris l'habitude de faire tout comme les moines, qui loin de chercher à gagner du temps, semblent en avoir à perdre, tant ils sont enclins déjà à vivre dans l'éternité.

J'espère pouvoir être hospitalisé pendant quelque temps par l'archimandrite du Monastère (ici on dit skyte) de St-André, de construction moderne, où les russes accueillent avec plus de sympathie que les grecs, quoique plus pauvres ; leurs offices d'ailleurs se font avec plus de soin. Malheureusement une méfiance instinctive existe toujours vis-à-vis du prêtre catholique : elle est moindre ou moins apparente de la part des plus cultivés ; parmi les moujiks, quand ils n'espèrent pas soutirer quelque argent, c'est parfois une véritable hostilité. Ainsi, le moine interprête de ce monastère aurait voulu me faire mettre dehors pour une erreur qu'il aurait cru trouver sur ma lettre.

Je suis d'abord venu m'établir ici pour trois jours, en attendant que ma valise soit arrivée de Daphni et des lettres de Belgique. Je suis revenu ensuite demander l'hospitalité pour mes bagages pendant que j'irais en pèlerin de monastère en monastère. Chaque monastère, si vous êtes possesseur d'une lettre du S. Synode, est obligé en vertu des lois de l'hospitalité de vous héberger gratuitement pendant deux jours et de vous offrir ensuite une mule ou une barque pour atteindre le monastère suivant.

Le rite de la réception est partout le même : votre lettre d'admission vous est enlevée jusqu'à votre départ par le portier, qui vous conduit au salon des hôtes ; là le Père hôtelier s'enquiert tant bien que mal du pays d'origine, ou du dernier monastère visité ; il s'en va alors chercher la petite tasse de moka, le verre d'anisette et le grand verre d'eau. Après cela vous êtes conduit à la chambre à coucher et vous pouvez vous promener dans la maison, voir l'église

jusqu'à l'heure du repas : le repas principal est à 9 ou 10, celui du soir à 5 ou 6 heures ; il est plus ou moins copieux d'après les monastères (les visiteurs se transmettent tous les renseignements utiles à ce sujet), mais comprend invariablement une quantité de pain bis (noir chez les russes) équivalent à 250 gr. environ. Les moines mettent le reste de leur pain en poche pour le déjeuner du matin et peuvent toujours aller chercher de l'eau chaude à la cuisine pour préparer du thé en cellule : le Père hôtelier fait la même chose pour ses hôtes.

La viande est très rare, mais on mange parfois du poisson et souvent des tomates crues assaisonnées à l'huile d'olive. Un plat d'olives ou de raisins sont des mets recherchés, ces fruits n'étant pas conservés mais pressés pour avoir huile et vin.

Les hôteliers des monastères raffolent de recevoir un peu d'argent et préparent volontiers des mets en dehors de l'ordinaire. Il faut se faire bien voir par eux, car il y a des chambres de qualités très diverses, les literies des meilleures étant moins infestées de vermine.

VII.

14 *octobre.*

Le mot d'*Union*, je ne l'ai pas encore prononcé ici. Il n'y a personne ici, je crois, qui puisse se faire la moindre idée d'un rapprochement : la conception de tout l'Athos c'est de garder intacte l'orthodoxie et de supprimer pour cela le plus possible toute relation avec le monde extérieur.

Je crois que la plupart des higoumènes et des épitropes (1) ne souhaitent nullement des aumônes des catholiques

(1) Sur les vingt monastères, onze ont conservé la vie cénobitique stricte : ils sont sous l'autorité d'un *higoumène*. Les neuf autres sont *idiorythmiques* : chaque religieux vit à part et peut disposer de ses biens. Le Supérieur de ces béguinages d'hommes s'appelle *épitrope* (administrateur).

et ne désire nullement apprendre qu'en Belgique des communautés ont la charité de prier pour eux et seraient heureuses qu'en retour des prières soient faites pour elles.

Cependant cet échange de sympathie serait utile, car telle sera la mentalité de l'Athos vis-à-vis de nous, tels seront les sentiments de l'Orient : l'Orient entier est en relation avec l'Athos par des lettres et des pèlerinages, et l'Athos influence grandement tout le monde orthodoxe.

J'ai séjourné deux jours à Iviron. Je passerais des heures entières dans les églises et les bibliothèques, que je ne pourrais encore voir qu'une minime partie des trésors artistiques accumulés là. Des manuscrits, des miniatures à la bibliothèque, des fresques tout plein les voûtes, les coupoles et les murs ; des icônes sur l'iconostase et en dehors rangées par centaines au dessus des stalles, toutes plus belles les unes que les autres. J'ai visité la Kellia de Mylopotamou habitée par quelques moines pêcheurs, simples ouvriers : leur misérable cahute contient une chapelle avec des peintures de toute beauté. A Iviron les objets du culte exposés continuellement dans l'église sont un amoncellement d'or, d'argent, d'émaux, de travail de filigrane, de peinture, de sculpture, de cuivre repoussé. Il y a tellement de meubles, de lustres, de lampes, de pendentifs qu'on a l'impression de ne plus pouvoir circuler dans ces microscopiques et sombres églises byzantines toutes du même plan dans les monastères grecs. La valeur de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, des étoffes du trésor d'Iviron suffirait à bâtir trois abbayes en Belgique et leur valeur artistique n'est pas à estimer. Aussi cette église est soigneusement fermée pendant toute la journée : il faut pour la voir déranger un Père, ou avoir la bonne fortune que les vêpres se fassent précisément le jour de votre arrivée dans l'église principale et non dans une des chapelles dédiées à un saint. D'ailleurs celle-ci est souvent aussi richement ornée que l'église elle-même.

Dans la bibliothèque les miniatures ne sont qu'un accessoire de ces archives, composées principalement de livres de chant liturgiques, d'une fine écriture grecque avec des signes musicaux en rouge ; pas un des religieux du monastère n'est capable d'en faire une étude, et moi-même je suis le dernier des profanes en psaltique.

A part les savants qui viennent vérifier un document spécial, les visiteurs de l'Athos sont des touristes. Vous figurez-vous le mépris que doivent ressentir les moines de ces monastères, les grecs comme les russes, imprégnés d'une vénération profonde pour la liturgie et les objets du culte, à l'égard d'étrangers qui viennent avec une curiosité superficielle regarder, toucher, manipuler tout cela, et croient être généreux en laissant de l'argent à des gens qui font profession de le compter pour rien.

Certains visiteurs par leur attitude peu déférente pendant les offices ont mal édifié ces religieux. Et cependant le respect et l'attachement à la divine liturgie, voilà à quoi tout l'Athos tient de toute son âme: ils oublient de manger et de dormir pour assister à des offices et si quelques moines s'endorment parfois dans leur stalle (combien de gens ne s'endorment pas chez nous durant un sermon ennuyeux) beaucoup d'autres seront à none, vêpres, acathiste, les complies, les vigiles, les laudes, les primes, pour reprendre après trois heures de repos les tierces, les sextes, la liturgie, les prières après la messe et une cérémonie dont j'ignore le nom, qui est la solennisation d'une lecture d'un dernier évangile. Tout au plus se permettront-ils de faire de temps en temps un petit tour dehors pour se tenir éveillés. Mais tout cela se fait sans beaucoup de discipline, personne ne s'occupe de savoir qui arrive en retard ou sort trop tôt, et personne ne se formalise d'entendre un brin de causette à haute voix à l'église même dans les moments les plus solennels.

La fête d'aujourd'hui à St-André est une fête de second

ou de troisième ordre. Eh bien ! la liturgie par l'archimandrite, le rôle de l'archidiacre, les processions, le chant, les lumières, les ornements, sans parler des cloches, en font une solennité. L'entrée de l'higoumène en grand costume au réfectoire, l'absoute sur le gâteau des défunts, la distribution du pain de la Sainte Vierge à table, tous les accessoires qui font de la table du réfectoire le complément de la table de l'autel et d'un jour ouvrable un jour de fête : c'est un monde de choses, de mœurs, d'idées qui, quand il se révèle brusquement à vous, exerce une telle attirance, qu'on comprend qu'il n'est pas difficile pour un pèlerin orthodoxe de rester dans le monastère qu'il visitait et d'y devenir simple moine.

Je vous écris tout cela de premier jet et au moment où je suis encore en voyage de reconnaissance, comprenant à moitié seulement ce qui se passe autour de moi.

Je repars pour quelques jours visiter des monastères.

Vos lettres ne m'attendront pas, mais chaque matin et chaque soir je serai à Amay au milieu de vous, chantant l'office, prenant part à la consécration de ce pain, auquel ici je ne puis toucher et que je désire si ardemment depuis que j'en suis privé. C'est tout à fait, vous le voyez, la vie des anciens moines qui ne communiaient que rarement.

Puisse cette lettre vous arriver vite : je crains que vous ne soyez inquiet à mon sujet tandis que je jouis du plus agréable séjour que l'on puisse rêver.

(à suivre). DOM THÉODORE BELPAIRE.

La Religion et les Soviets. [1]

Il est extrêmement difficile, à l'heure actuelle, de donner un tableau quelque peu exact de la situation religieuse dans l'Union des Républiques Soviétiques. Le problème est bien trop compliqué, les divergences entre les régions sont bien trop nombreuses, et, surtout, les origines de cet état de trouble sont bien trop mal comprises pour que nous puissions résoudre l'énigme qui se présente à nous. Même si une réponse correcte était donnée, elle serait exprimée en termes tellement étrangers à notre mentalité que nous serions plus éloignés que jamais de la comprendre.

Il serait trop simple de dresser la liste de la noble phalange des martyrs morts pour la foi dans la dernière décade, et de condamner en bloc, après cela, tout le système qui prévaut en ce moment. Il serait tout aussi simple de noircir l'Eglise telle qu'elle existait sous les Tsars, et de prétendre que maintenant les conditions sont bien meilleures et que bientôt tout sera pour le mieux. Ceux qui vont à Moscou voient les églises ouvertes, et ils concluent que les histoires de persécution sont fausses. Ils voient que l'ordre règne, et qu'ils se sont trompés en s'imaginant un chaos. Mais beaucoup d'admirateurs y sont allés, comme Bertrand Russell, et, eux aussi, s'y sont convaincus qu'ils s'étaient trompés.

C'est pourquoi le présent article ne vise pas à donner un exposé détaillé de la situation, mais bien plutôt à indiquer certaines tendances et causes bien définies qui ont joué un grand rôle dans ces événements et qui sont encore actives. On s'efforcera de faire ressortir certaines alterna-

---

(1) Traduit avec la bienveillante autorisation des Editeurs de la Revue américaine (anglicane) : *American Church Monthly*, XXIV, 1928, november. (Selden Peabody Delany, D.D., Editor).

tives qui doivent être examinées en fonction de l'étrange état de choses qui prévaut aujourd'hui.

Tout examen des relations entre les Soviets et le Christianisme doit poser la question : Etant donné que le pouvoir qui gouverne le pays est athée, étant donnés les crimes dont il est accusé, que s'ensuit-il ? Le monde civilisé et le monde chrétien ont renoncé définitivement à libérer la Russie par la force des armes. Le gouvernement soviétique fut à même, dans les années d'après-guerre, de battre et de détruire la réaction Blanche. Les opinions peuvent différer quant aux causes de ce succès, mais il paraît le plus simple de l'expliquer par les lois de la science militaire. Les armées Blanches agissaient sur les frontières du pays contre un ennemi établi au centre. Elles étaient forcées de subir le contrôle minutieux d'étrangers, et de tenir compte d'une idéologie compliquée qui convenait aux puissances civilisées. Leurs besoins militaires et leur stratégie étaient sans cesse subordonnés aux conceptions occidentales de démocratie, de liberté et de politique. Les Soviets, au contraire, luttant contre les forces russes et alliées, parvinrent à réaliser une unité de commandement, une volonté impitoyable du but, et un sens de réalisme qu'aucun de leurs adversaires ne put manquer d'envier. D'après toutes les lois de la science militaire, ils ne pouvaient pas ne pas gagner dans de telles conditions.

Le fait doit être retenu lorsque nous nous occupons des conditions religieuses du pays. Ils ne manquent pas ceux qui, même encore aujourd'hui, condamnent comme un crime et une apostasie toute tendance de l'Eglise à traiter avec le gouvernement soviétique. Ils ont le droit d'avoir cette opinion, mais à une condition : que les Eglises de l'étranger cessent immédiatement de parler de la paix, et prêchent une sainte croisade au secours de l'Eglise de Russie. Il est manifestement absurde d'être confortablement installé chez soi, et d'exiger alors, d'une Eglise en butte à

la persécution, une attitude que, dans sa propre vie, on regarde comme fautive et réactionnaire et qu'on refuse d'appuyer.

Dès le début, le patriarche Tikhon plaça la lutte sur le terrain purement spirituel. S'il s'était échappé vers les armées Blanches, et si là il avait levé l'étendard de la croix, peut-être eût-il fait pencher la balance au détriment des forces communistes. Peut-être eût-il recommencé ce que fit au XVIIe siècle le patriarche Hermogène en sauvant Moscou de la conquête polonaise. Mais s'il eût réussi, quoi alors ? Lui eût-on permis, en cas de victoire, d'installer, en 1918, une nouvelle dynastie ou de restaurer l'ancienne ? Le monde occidental eût imposé à un pays désorganisé quelque chose comme le gouvernement provisoire qui avait déjà terminé sa brève existence. Il eût donné à la Russie la démocratie, telle qu'il la comprenait. En cas d'échec, par contre, l'Eglise eût été si mêlée à la contre-révolution et si justement discréditée que le christianisme fût devenu impossible en Russie.

Nous devons nous rappeler aussi que la civilisation russe était basée, non sur Rome, mais sur Constantinople. Il est impossible d'expliquer en une phrase la différence de culture, mais on peut remarquer ce qui suit. A la chute de l'empire d'Occident, la voie s'ouvrit à l'évêque de Rome, patriarche d'Occident, pour assumer la mission politique et culturelle du gouvernement. Il n'y avait, hors l'Église, aucun pouvoir qui pût éduquer et enseigner. Mais en Orient l'autorité impériale restait sauve et demeurait elle-même responsable du maintien de l'ordre et de la vie sociale. L'Eglise en Orient ne fut jamais à même d'échapper à la tutelle de l'empereur qui, de son côté, tendait à se réserver personnellement certaines fonctions religieuses.

Une conséquence de ceci fut que la pensée orientale ne connut jamais la lutte entre la royauté et la papauté, comme ce fut le cas en Occident ; qu'il n'y eut en Orient

rien de parallèle à la Réforme protestante ou au développement du nationalisme occidental. Il y eut toujours, dans les luttes de l'Orient, un aspect intellectuel et spirituel très différent, et cette différence apparaît plus clairement maintenant que nous nous efforçons de rapprocher et de comparer les deux systèmes. Ce n'est qu'après le règne de Pierre le Grand que nous trouvons une tentative bien définie d'appliquer à la vie russe les théories de l'Occident et cette tentative aboutit à l'effondrement de la masse composite de l'Etat.

Comme conséquence directe de tout cela, il n'y eut aucun organisme international capable de soutenir le patriarche Tikhon dès les premiers jours de la lutte, car la chrétienté d'Occident était trop indifférente ou indolente pour exiger, dès le début, le respect de l'Eglise. L'archevêque de Cantorbéry lança un appel en faveur du patriarche et des membres de l'Église, mais aucune force matérielle ne se trouvait disponible pour agir en leur faveur. Bien plus, de nombreux chefs d'Occident, tels Bishop Blake, de l'Eglise méthodiste des Etats-Unis, et quelques chefs des groupes Baptistes, virent dans la chute de l'Eglise orthodoxe une occasion qui pourrait ne plus jamais se représenter. Certains milieux de l'Eglise Catholique Romaine ne regrettaient pas de voir la Russie échouer dans la libération de Constantinople et dans le retour à un glorieux passé. En fait donc l'Eglise Russe fut laissée seule devant une tempête dont personne ne pouvait prévoir l'issue. Le patriarche, nouvellement élu,avec un nouveau Synode, et dans de nouvelles circonstances, était laissé seul pour lutter contre ce mouvement entièrement nouveau et hostile.

Les évêques russes qui préféraient unir la cause de l'Église à celle de l'ancien ordre ou à celle de la démocratie rejoignirent les armées Blanches et se rassemblèrent plus tard sous le métropolite Antoine à Karlovsti, en Yougoslavie. Nous n'avons pas à nous occuper ici des actes de ce

groupe. Il est possible qu'ils aient eu raison. Peut-être le métropolite Platon à New-York et l'évêque Euloge à Paris eurent-ils raison de désirer une Russie plus libérale. Ils ne modifièrent pas — et ne pouvaient modifier — la situation à Moscou sans amener d'autres complications, et sans donner l'impression que l'Église était contre-révolutionnaire. Dans les dix dernières années, nous devons marquer une distinction très nette entre les deux groupes. La littérature russe s'est développée dans l'émigration et en Russie. L'esprit religieux russe s'est développé dans l'émigration et en Russie. Les problèmes sociaux russes se sont développés dans l'émigration et en Russie. Les différences entre les deux groupes croissent de jour en jour, et jusqu'à présent aucune réconciliation effective n'est en vue.

En outre, l'Église, en Russie, était entourée de multiples ennemis. Il y avait les Vieux-Croyants de toutes catégories qui croyaient que l'Église officielle s'était aventurée trop loin au XVIIe siècle, en tolérant des usages occidentaux ; ils avaient, au nom du Moyen-Age russe, combattu la soumission de l'Église à l'État ; ils trouvaient leurs partisans parmi les paysans et dans les milieux intellectuels, et surtout dans quelques-unes des plus anciennes familles marchandes. Il y avait aussi les groupes de fanatiques et de mystiques — dont Raspoutine fut un exemple frappant — qui espéraient trouver en ces jours un Christ réincarné. Il y avait un grand mouvement baptiste dans certaines régions, et un nombre considérable de chrétiens libres qui essayaient d'organiser leur vie sur les principes de l'Évangile, sans s'occuper de l'État ou de l'Église.

L'Église orthodoxe se trouvait donc face à la nécessité de se reformer elle-même, de remettre en train une lourde organisation après deux siècles d'inertie, et en même temps de se défendre à la fois contre les attaques d'organismes religieux à caractères différents et, contre un communisme agressivement athée qui dans son intensité et sa vigueur

portait toutes les marques propres d'une religion. Depuis la mort de Lénine, il est même devenu possible de parler d'un culte ou d'une religion de Lénine, quelque étrange que puisse nous paraître une telle conception ; mais nous ne devons jamais oublier le rôle de Mahomet dans le monde arabe, et nous devons éviter de croire que nous avons résolu une problème quelconque par l'emploi d'épithètes ou d'invectives.

II

Le nouveau gouvernement n'attendit guère pour déclarer la religion hors la loi. Il y a peu de profit et peu d'édification à décrire les horreurs de la persécution qui suivit, les méthodes de torture et de punition auxquelles on fit appel. Qu'il suffise de rappeler que beaucoup de membres de la hiérarchie russe moururent martyrs et qu'il ne se trouva pas un homme, de l'importance du cardinal archevêque de Paris, lors de la Révolution française, pour déposer les insignes de sa charge et pour déclarer que le pouvoir qu'il exerçait avait été injustement enlevé au peuple. Le christianisme en Russie ne songea pas non plus à se maintenir en reniant son propre passé, et aujourd'hui n'existe pas en Russie l'abîme qui jadis séparait la hiérarchie française d'avant et d'après la Révolution. C'est là un fait dont l'Église russe peut être fière.

En théorie il est très facile de séparer la religion et le gouvernement. En pratique la question est plus complexe, comme quelques écrivains l'ont récemment démontré à propos du *disestablishment* en Angleterre. En Amérique nous avons ce que nous appelons la séparation de l'Église et de l'État, mais nous acceptons comme base de vie ce qui passe dans l'opinion populaire pour être la morale chrétienne. Ce système implique des théories de divorce illimité aussi bien que la monogamie, une interprétation conventionnelle et unilatérale du Sermon sur la Montagne, en même temps

que d'autres contradictions, mais il accepte, avec un agnosticisme indifférent, la valeur de l'élément spirituel. Nous vivons encore des restes d'une philosophie chrétienne et il y a bien des questions compliquées que nous évitons de résoudre.

Le gouvernement soviétique nia en principe, purement et simplement, la religion et tous ses accessoires. Il refusa tous droits aux membres du clergé et les traita comme des parias. La doctrine chrétienne du mariage n'avait pas plus de sens pour lui que l'opinion de S. Paul sur le retour du Christ. Partant de la supposition que Karl Marx et Lénine avaient compilé un mysticisme nouveau et meilleur, ils jetèrent sans merci au creuset toutes les théories de la vie et de la nature spirituelle de l'homme, et entreprirent avec une froide logique de construire un nouveau système.

Cela même força l'Église à répondre à une question très désagréable: Qu'est-ce qui est vraiment chrétien, parmi tout ce qui passe pour morale chrétienne ? Combien est basé sur le paganisme primitif ? Jusqu'où l'Église peut-elle aller en s'adaptant à un nouveau système de vie ? Pour autant que le nouveau système déclarait que la religion est l'opium du peuple et méprisait les facteurs spirituels, aucun compromis n'était possible, et l'Église orthodoxe ne fut jamais ébranlée dans ses positions. Mais beaucoup de points n'étaient pas aussi clairs et la confusion devait régner.

Nous pouvons alors découvrir trois points de vue : la conception athée du gouvernement, l'attitude de la classe paysanne, attachée aux formes rituelles de l'ancien ordre de choses, même lorsqu'elle dénonçait les abus du clergé, et, enfin, l'attitude de ceux qui cherchaient à combiner l'ancien ordre et le nouveau. Plusieurs de ces derniers s'étaient faits à l'idée que le nouveau système était durable, quoiqu'il pût être modifié. D'autres croyaient qu'il était de leur devoir de courber simplement la tête jusqu'à ce que

la tempête fût passée et que l'ancienne civilisation apparût une fois de plus avec la chute des Soviets.

Nous devons ajouter également que, à l'encontre des églises d'Occident, l'Eglise Orthodoxe sait ce que veut dire la soumission à un gouvernement non-chrétien. Il y a à peine quelques années que les évêques des Balkans étaient encore choisis par leurs maîtres musulmans ; et une élection libre du patriarche de Constantinople n'est pas encore possible aujourd'hui. La Russie se rappelle aussi les jours de l'Empire Mongol, où beaucoup de chefs, civils et religieux, se virent forcés de s'incliner devant les « khans » non-chrétiens . Quelques-uns, tel S. Alexandre Nevski, se soumirent pour sauver leur peuple ; d'autres, comme Michel de Tchernigov, refusèrent et subirent le châtiment de leur insoumission. Il y avait donc de bons précédents pour les deux attitudes que l'Eglise pouvait adopter, et l'on peut démontrer que résistance active ou passive étaient toutes deux comprises dans les limites de la psychologie orthodoxe.

Au commencement, les chefs soviétiques ne se rendirent pas compte de l'emprise que l'Église avait sur le peuple, et ils n'aperçurent pas l'ampleur du changement nécessaire pour déraciner les lois et la philosophie qu'ils combattaient. Ils supposaient que la simple fermeture des églises et l'exécution de quelques membres du clergé suffiraient pour prévenir toute manifestation ultérieure de l'esprit religieux, et ils essayèrent de réveiller la classe paysanne, par une campagne de mépris public pour la religion. Ils la réveillèrent en effet, mais il s'en suivit une renaissance persistante d'intérêt pour l'Église, spécialement chez beaucoup d'intellectuels qui l'avaient autrefois méprisée. Bref, la persécution échoua définitivement dès ses premières phases.

Instruits par l'expérience de l'inefficacité des méthodes cruelles de persécution, les chefs soviétiques cherchèrent ailleurs. Ils avaient essayé l'édition de périodiques gros-

siers et blasphématoires pour appuyer l'athéisme. Ils s'étaient efforcés de discréditer l'Église parmi les illettrés en ouvrant les cercueils des saints et en montrant qu'en beaucoup de cas les corps étaient tombés en décomposition. (La croyance populaire russe admettait que les corps des saints se conservaient intacts, et, au XVIIe siècle, les évêques avaient fait appel à cette croyance dans leur lutte contre les Vieux-croyants). Rien n'y fit, et l'intérêt porté aux choses religieuses resta tout aussi vif.

Ils se tournèrent alors vers les procédés de désagrégation. Chacun admet la nécessité pour l'Église orthodoxe d'une réforme intérieure. Presque aucun écrivain orthodoxe n'a manqué d'émettre son opinion à ce sujet. Si l'Église d'Angleterre a intérêt à améliorer un « Prayer-Book » qui n'est en usage que depuis deux cent cinquante ans, combien plus le rituel des Églises orientales, qui prit forme il y a seize cents ans, doit-il nécessiter une révision pour l'adapter aux besoins actuels d'un travail efficace ? Regardons le problème bien en face. Ce n'est pas une question de réformes dogmatiques. Il s'agit de raccourcir les offices, d'admettre des usages plus modernes, de modifier la manière de choisir les évêques, etc. Aucun point important de la foi n'est en jeu. Et tout le problème consiste à traiter ces questions sans tomber dans le latinisme ou le protestantisme. C'est un problème sérieux, mais non pas insoluble, pourvu que l'Église puisse le considérer dans le calme et la tranquillité.

III

Le rétablissement du patriarcat en 1917, après qu'il eût été aboli pendant près de deux siècles, encouragea l'espoir que quelques-uns des changements nécessaires pourraient être introduits, et que l'Église pourrait s'adapter au nouvel ordre de choses. Certes, l'orage du bolchevisme rendit primordial le problème de l'existence, mais il ne put sup-

primer l'autre. Quelques zélés partisans des réformes cherchèrent à profiter du trouble. En ceci, certains chefs furent sincères ; d'autres furent simplement opportunistes ; d'autres enfin — et en cela ils ne différaient pas des réformateurs religieux en Angleterre au XVI[e] siécle — étaient des aventuriers incroyants, cherchant à acquérir pour eux-mêmes des récompenses matérielles et les biens temporels de l'Église. Tous avaient leur chance de succès en ces jours de persécution.

Les autorités soviétiques comprirent combien la religion pouvait souffrir de ces disputes. Elles se mirent bientôt à les encourager, et le groupe de ceux qui reconnurent le gouvernement soviétique forma ce qui fut appelé l'Église vivante. Celle-ci trouvait un appui dans les milieux officiels, et reçut bien vite l'autorisation de reprendre la plupart des grandes églises urbaines. Son Credo apparaît souvent dans l'histoire religieuse : attaques contre la hiérarchie, les saints, les usages généraux — simple variété russe des extrémistes du seizième siècle, mais partant d'un credo orthodoxe au lieu d'un credo latin. Notons que cette église ne rejetait pas l'épiscopat, bien qu'elle eût supprimé d'emblée toutes les règles concernant le choix des évêques.

Ce premier pas fut suivi d'une désagrégation croissante dans les rangs de l'Église vivante aussi bien que dans ceux de l'Église orthodoxe : chaque nouveau réformateur s'efforçait d'imprimer sa marque propre à la réforme, et chaque nouvelle réforme trouvait un accueil sympathique de la part des autorités soviétiques. Celles-ci pouvaient se croire parfaitement sûres que la destruction complète de l'Église orthodoxe n'était qu'une question de temps, et que tous ces cultes, qui se disputaient, s'évanouiraient d'eux-mêmes.

Jusqu'alors l'Église n'avait montré aucune résistance effective. Le patriarche Tikhon était en prison ou sous surveillance étroite dans sa demeure. Les évêques et les

prêtres étaient exilés ou exécutés avec une troublante régularité. Tout semblait devoir aboutir à la destruction complète de l'Église. Des accusations de contre-révolution pouvaient toujours être trouvées contre les membres de n'importe quel groupement religieux, depuis que l'enseignement de la religion aux enfants était un acte de contre-révolution ; et beaucoup d'actes normaux de la vie religieuse étaient passibles de la même interprétation.

En même temps se manifestait dans divers milieux une extension, dangereuse pour l'Église orthodoxe, du Catholicisme romain et du Protestantisme. Désireux de maintenir leurs sentiments religieux, mais cherchant à trouver un port relativement sûr, certains commençaient à faire défection et à chercher hors de l'Église un soutien plus ou moins ferme.

Nous ne connaissons pas encore la vérité au sujet de l'évolution générale du cours des événements, et nous pouvons dire avec respect que l'action de la Divine Providence est bien la réponse la plus satisfaisante que nous puissions donner. Les moyens employés semblent si indignes du but, et le cours entier des événements est tellement illogique, que toute assertion doit friser le ridicule.

L'Église était presque tombée dans une ère de congrégationalisme. Beaucoup de prêtres adoptèrent les réformes parce qu'ils le devaient bien. Leurs moyens d'existence dépendaient de leurs paroissiens et de leur propre travail. Quelques monastères s'efforcèrent de se transformer en communautés de travail. Certains réussirent, et durent seulement renoncer au droit de recevoir des donations des fidèles. D'autres se virent mis en échec par le gouvernement, qui les obligea à enrôler d'autres travailleurs n'ayant aucun intérêt religieux.

Les paysans, tenacement dévoués à l'ancien ordre de choses, refusèrent d'accepter les nouveaux rites. Et, tout comme leurs pères au XVII[e] siècle avaient, par leur atti-

tude négative, forcé les prêtres à utiliser les anciens livres ; ainsi ils refusèrent maintenant d'accepter les sacrements, s'ils n'étaient pas administrés selon les anciens rites. Mais il manquait au mouvement un chef reconnu ; et il n'avait ni discipline, ni cohésion, ni programme, ni but bien précis. Et cependant il réalisa son but, quoiqu'il parût ne pas en avoir. Beaucoup de prêtres hésitants recommencèrent à employer les anciennes formes pour reconstituer leur paroisse et, souvent aussi, pour augmenter leurs revenus. Mais une Église réformée avec des rites qui ne l'étaient pas était une contradiction dans les termes. Aussi, presque automatiquement, commença-t-elle à dériver vers l'ancienne Église. Les plus sincères et les plus intelligents parmi ceux qui avaient été entraînés dans les nouveaux mouvements en vinrent à voir leur faute ; la même évolution désordonnée qui les avait éloignés les ramena, car nous ne devons pas oublier que l'immense majorité du clergé des nouveaux mouvements avait reçu les ordres sacrés dans l'ancienne Église.

IV

A ce moment, le monde entier fut stupéfait d'entendre que le Patriarche s'était soumis au gouvernement. Lorsque la première nouvelle en parvint en 1923, on supposa couramment que c'était là encore une pièce de propagande soviétique, et l'Eglise russse de l'émigration la dénia. Quelques-uns de ceux qui y croyaient, supposèrent que le patriarche avait été forcé, et ne s'y était résigné que pour sauver sa vie. Il n'est pas douteux que cette soumission du Patriarche au gouvernement athée fut une rude épreuve pour le vieillard. Elle indiquait jusqu'à un certain point, que l'Église avait perdu l'espoir de voir rétablir en Russie un gouvernement chrétien. C'était la même chose que la soumission au joug mongol ou turc de la part d'autres chrétiens.

Néanmoins le résultat fut étonnant. Le Patriarche se

trouva plus isolé de l'émigration, mais il détruisit du coup toute l'Église de l'opposition. Il n'avait pas quitté d'un pas le chemin qu'il s'était tracé. Sa soumission ne signifiait pas que l'Église se fût ralliée à la doctrine de l'athéisme, mais que la chrétienté non-russe avait abandonné ses frères. La paix était le grand but de l'humanité, et que furent le patriarche et l'Église martyre de Russie aux yeux d'une Église prospère, avide de paix mondiale ? Rien. En 1923 le Patriarche vit clairement que pas une seule branche de l'Église chrétienne n'encouragerait le moindre coup de canon en faveur de ce que toutes préféraient appeler la civilisation chrétienne. Ainsi abandonné de tous, il fit le seul pas qui lui était possible. Il demanda à l'Église d'accepter la persécution comme base normale de son existence.

Presque immédiatement l'Eglise vivante s'effondra. Prêtres, évêques, paroisses se soumirent les uns après les autres. Des hommes qui, à peine quelques mois auparavant, exigeaient l'exécution du patriarche, s'agenouillaient pour demander sa bénédiction. Seuls les chefs de l'Eglise vivante et des autres mouvements, eux qui savaient bien qu'il ne leur resterait plus qu'à rendre intégralement les titres et les biens confisqués, tinrent bon et continuèrent la lutte. Avant sa soumission, le Patriarche n'avait qu'une église à Moscou. Après, on lui rendit la plupart des églises importantes. Les chefs de l'Eglise vivante rééditèrent vainement leurs accusations de contre-révolution. Le patriarche Tikhon mourut au printemps de 1925 en vrai confesseur, si pas en martyr de la Foi.

Il s'ensuivit une nouvelle série de luttes. Le patriarche avait par testament désigné comme *locum tenens* patriarcal le métropolite Pierre, de Krutits ; et il avait nommé aussi le métropolite Serge pour remplacer le premier en cas de besoin. Beaucoup d'évêques qui s'étaient soumis au patriarche Tikhon refusèrent d'accepter cet arrangement et se constituèrent en Synode, fidèle au patriarche, mais

non à ses successeurs. Une nouvelle période d'agitation en résulta, mais d'un caractére différent. C'était une dispute entre deux partis dans l'Église orthodoxe. Aucun ne se vantait d'être contre-révolutionnaire, et tous deux faisaient profession de fidélité à l'ancienne Église. Cette période finit par la reconnaissance du métropolite Serge en 1928 et la préparation d'un concordat avec le gouvernement soviétique.

Aujourd'hui, il semble bien que les troubles que l'Église a connus sont définitivement vaincus. Le temps semble passé où schismes, réformes et partis étaient capables de détruire l'Église et d'annihiler son œuvre. Mais d'autre part, cela ne veut pas dire du tout que la persécution soit finie. Cela ne signifie pas que les arrestations, les emprisonnements, les exécutions des chefs de l'Église pour des motifs faux ou injustes aient nécessairement cessé. En fait, l'inverse est probablement vrai. Des meilleurs russes, beaucoup sont encore en prison. Le clergé souffre toujours de toutes les restrictions qui lui ont été imposées. Les lois qui défendent de donner l'instruction religieuse aux enfants sont encore en vigueur. Une vigoureuse campagne — soutenue par le gouvernement — contre la religion et contre l'Église orthodoxe, continue toujours. L'organisation générale de l'Eglise est encore inefficace. Les évêques qui forment le Synode sont encore passibles d'arrestation. Ils ne peuvent encore se mouvoir ni agir selon leur libre volonté.

L'Église n'a plus autant de membres qu'autrefois. Le christianisme, d'après l'expression de feu Fr. Figgis, en est arrivé à signifier plus qu'un mariage cérémonieux ou des funérailles splendides. Les gens qui ne veulent pas de la religion ne doivent plus chercher d'excuses pour ne pas en avoir ; l'incroyance est aussi *fashionable* que l'était une foi indifférente.

En un mot, les dix dernières années ont bien montré que l'Église est retournée à l'ère des Catacombes. Elle a été dépouillée de tous ces accessoires qu'elle acquit au temps

de Constantin le Grand. Elle a été transformée en une institution religieuse avec son propre système d'organisation. Les empereurs romains ne surent pas empêcher les chrétiens de s'organiser sous l'une ou l'autre forme. Il se trouvait toujours dans la loi une échappatoire grâce à laquelle les chrétiens pouvaient mener leur existence souterraine et semi-légale. C'est tout aussi vrai aujourd'hui qu'alors. L'Église a trouvé le moyen d'avoir des biens ; observant la lettre de la loi, elle a trouvé de nouveaux moyens pour contrôler et discipliner ses membres ; elle a trouvé une adaptation nouvelle au problème de l'existence. L'arme principale du gouvernement est, aujourd'hui comme alors, la violence physique contre les chefs de l'Église, contre ceux de ses membres dont il peut se saisir, et, comme alors, de pareilles méthodes portent en elles-mêmes le germe de leur ruine.

Il fut un temps où il semblait qu'une partie de l'Eglise pût faire sécession, pût se morceler. Il fut un temps où le christianisme paraissait définitivement condamné. Empêcher cela, telle fut l'œuvre du patriarche Tikhon qui, avec succès, conduisit l'Église du pouvoir à la persécution, en refusant de prendre part aux luttes politiques. L'Église orthodoxe est toujours l'Église chrétienne de Russie et son adaptation se poursuivra sans discontinuer, voilà ce qu'on peut affirmer aujourd'hui avec certitude.

« En souhaitant de voir se poursuivre la lutte matérielle, nous oublions que ce n'est pas la forme « en soi » du système gouvernemental soviétique qui est terrible, mais l'esprit dévastateur et antichrétien du matérialisme. Les formes du système soviétique changent graduellement ; elles changeront sans aucun doute encore ; et ce système peut évidemment disparaître subitement et être remplacé par un autre. L'Église ne peut être mêlée à la réorganisation du commerce international, au retour du droit de propriété privée, et d'autres questions du même ordre, car son but

principal et ses soins tendent à sauvegarder l'âme nationale. Il est important et nécessaire pour elle d'unir la Russie spirituellement et de la libérer spirituellement dans le Christ, mais non d'établir une république démocratique, ni une monarchie constitutionnelle ou absolue. »

Voilà qui résume la situation : La chrétienté et la civilisation occidentales ont définitivement refusé de procurer à l'Église russe et à la Russie un régime basé sur l'idéal chrétien. L'Eglise Russe au prix de sacrifices effrayants, s'est reconstituée sur une base spirituelle pour se préoccuper des besoins religieux du peuple russe. Elle ne peut s'occuper de l'aspect politique et extérieur de la vie de celui-ci ; avec cette restriction et avec la conscience qu'elle est passible de persécution illimitée de la part de l'athéisme et de l'irréligion, et peut-être aussi de nouvelles religions, nous pouvons avoir confiance que l'Église, dans son organisation, a doublé le cap dangereux et que l'existence future du christianisme en Russie est assurée.

CLARENCE AUGUSTUS MANNING.

Le Cardinal Pitra.

Parmi les hommes qui ont bien mérité de l'œuvre de l'Union des Eglises, le Cardinal Pitra, moine bénédictin de l'abbaye de Solesmes, occupe une place de choix. Par l'intérêt que d'instinct catholique, ce grand prince de l'Église porta aux affaires d'Orient, par la studieuse ténacité qu'il mit à rechercher les points de contact avec nos frères orthodoxes, enfin grâce à cet esprit « irénique » de vérité qui écarte toute préoccupation d'apologétique exclusivement combative, le Cardinal Pitra fut dans toute la force du terme un ouvrier modèle de l'Union des Eglises. Le but principal de ce grand moine fut de servir, servir le Christ dans son Eglise. Le Cardinal remplit durant toute sa vie, avec un zèle admirable, les missions qui lui furent confiées. Pour les réaliser il a su gagner tous les cœurs et se faire ouvrir toutes les portes. On peut dire que le Cardinal Pitra a su admirablement travailler pour la Vérité, par la pratique de la Charité.

L'âme du Cardinal Pitra était très vaste, elle était réellement catholique : dans un même amour elle embrassait l'Orient et l'Occident ; et c'est pourquoi, devant le simple moine bénédictin, les bibliothèques et les archives cédèrent leurs plus précieux secrets. Le fameux palais de Lambeth s'ouvrit grâce à une permission qui, depuis trois siècles, n'avait été accordée à aucun voyageur étranger. Sous ces immenses et froides voûtes, on pouvait voir se succéder année par année, siècle par siècle, les actes des archevêques anglicans de Cantorbéry, dont l'histoire renferme en abrégé toute celle de l'Angleterre.

Dom Pitra n'a pas été moins bien accueilli en Russie : la sérénité profondément chrétienne de son caractère, sa réputation de savant et son habit de bénédictin le firent recevoir avec grande cordialité. A Saint-Pétersbourg, la

bibliothèque impériale, l'Ermitage, la bibliothèque de l'Etat-Major, l'Académie des Sciences, les Universités et les couvents lui confièrent des documents précieux. A Moscou, Dom Pitra pénètre dans les caves et les souterrains du palais des anciens patriarches et y déterre cinq à six cents manuscrits anciens. « J'ai pu, dit-il, pousser jusqu'aux archives de l'Empire Russe, lire et copier à mon aise sept à huit cents lettres des Patriarches de Contantinople, d'Antioche, de Jérusalem, d'Alexandrie ; correspondance des tsars avec tous les hiérarques et archimandrites d'Orient... Grâce à Dieu j'ai tout vu, tout lu, tout copié autant que faire se pouvait, pendant plus de cent trente jours de travail, sans compter les nuits. »

Pareil labeur, accompli dans le but de préparer le chemin à l'Union des Eglises mérite bien que l'on en étudie au moins les grandes lignes. Le Cardinal Pitra était un travailleur infatigable mais il était avant tout moine ; comme tel il ne négligea jamais un seul point de la plus stricte observance ; une vie consumée en travaux importants et en voyages incessants ne lui a jamais fourni le prétexte de s'en prévaloir pour diminuer son ascèse monastique : la sainte mémoire du grand moine peut donc, à plus d'un titre, servir d'exemple aux ouvriers de l'Union et à tous ceux qui se destinent à l'étude des choses de l'Orient.

Faisons précéder l'histoire des études orientales du Cardinal Pitra de quelques notes biographiques.

Jean-Baptiste François Pitra naquit le 12 août 1812, dans un petit village, près de Chalon-sur-Saône. Sa famille était de ces intrépides travailleurs qui, comme « soyeux » de Lyon, se sont fait une réputation mondiale. Au collège le jeune Pitra montra des capacités hors ligne : une mémoire très vive servait ses goûts prononcés pour l'étude. Avec cela un caractère aimable et doux qui firent de lui le camarade préféré de sa classe. Un de ses condisciples nous

a laissé le récit suivant sur le jeune Pitra : « Son corps fut un esclave, qui dut se mettre docilement au service d'une volonté inflexible, et se prêter à toutes les exigences : jeûnes forcés, travail prolongé bien avant dans la nuit, froids rigoureux qu'il fallut supporter sans se plaindre. »

A Rome, Dom Pitra effraiera les Romains les plus robustes en faisant, en guise de promenade, le pèlerinage des sept basiliques par une matinée de juillet, sous un soleil de feu. En Russie, il déconcertera les plus vieux Russes en bivouaquant, comme il dit, nuit et jour de bibliothèque en bibliotnèque, de traîneau en traîneau, et cela par des froids de 20 à 25 degrés.

Après le séminaire et un court mais brillant passage comme professeur au collège épiscopal d'Autun, l'abbé Pitra demande à Dom Guéranger, abbé de Solesmes, « la miséricorde de Dieu et la fraternité bénédictine ». L'Ordre devait recevoir en ce postulant un de ses plus remarquables fils. Un des biographes dit à ce sujet : « Au milieu des travaux qui semblent se disputer tous ses instants, d'autres préoccupations commencent à se faire jour dans son âme A cette nature si élevée, si avide d'une perfection plus grande, l'étude ne suffisait plus ; il lui fallut un autre élément : il entendait cette voix qui déjà tout enfant l'avait fait tressaillir : « Je le conduirai dans la solitude et je parlerai à son cœur ».

Lorsque, le premier janvier 1842, un petit essaim monastique partait de Solesmes pour ressusciter l'ancien prieuré bénédictin de *St-Germain-des-Prés*, Dom Pitra se préparait à prononcer ses premiers vœux de religion. Bientôt après, le jeune profès, dans lequel le Père Abbé de Solesmes avait reconnu des qualités éminentes, fut nommé Prieur du nouveau monastère.

On sait le rôle de premier plan que jouait à cette époque à Paris une dame russe : dans les salons de *Madame Swetchine* tout le mouvement de renaissance et d'action catho-

lique était concentré. Dans le groupe du Père Lacordaire, de Montalembert, du comte de Falloux, et des frères Veuillot l'intérêt pour l'Eglise Orientale était très vif. Il était tout naturel que chez Madame Swetchine on parlât souvent du grand problème de l'Union des Eglises. Un Jésuite français, le prince Ivan Gagarine, fonda les « *Etudes* », revue qui devait « rapprocher les catholiques et les orthodoxes en les faisant se mieux connaître ». La fréquentation de ces milieux d'une si large catholicité et d'une si profonde et si réelle piété, devait influencer la préparation de Dom Pitra à l'œuvre que la Providence lui réservait. A cette époque, il faut rattacher la collaboration que le Père Pitra assura à la grande œuvre de l'abbé Migne, l'édition de la *Patrologie grecque et latine*. Dom Pitra en rédigea le plan et en dirigea l'exécution jusqu'aux œuvres d'Innocent III, pour la patrologie latine, jusqu'à Photius pour la patrologie grecque. Ce fut alors aussi qu'il commença une série d'articles pour une nouvelle revue, qui venait de se fonder à Paris, l'*Auxiliaire Catholique*. Il partait de ce principe que, depuis les origines du christianisme, chaque contrée a eu sa physionomie spéciale ; et il se proposait d'étudier les Pères de l'Église par groupes, par nations, de les classer géographiquement, si l'on peut s'exprimer ainsi.

En 1858, dom Pitra fut mandé à Rome. Il y était connu par sa publication de 1852 à 1858, des quatre volumes du « *Spicilegium Solesmense complectens Sanctorum Patrum Scriptorumque ecclesiasticorum anecdota hactenus opera, selecta ex Graecis orientalibusque et latinis codicibus.* » Cette collection, ainsi qu'une étude sur les canons et les collections canoniques de l'Église grecque avaient fait à Dom Pitra une réputation bien méritée d'orientaliste, et le firent considérer à Rome comme l'un des hommes les mieux préparés par leurs études à travailler à l'Union des Églises. Ce projet d'Union, caressé par Pie IX dès les premières années de son pontificat, avait pris dans les derniers temps

une plus grande consistance. Le Pape parla au moine bénédictin de sa sollicitude pour l'Église de la grande Russie et de son désir d'y envoyer une mission. « Nous ne pouvons perdre de vue, dit le Pape, que nous sommes à la veille de grands événements... le seul affranchissement des serfs est un très grand événement, même pour la religion. Cela entraîne en Russie toutes sortes de mouvements où il semble que Dieu veuille faire sa part... Je ferai appel aux hommes de bonne volonté et je vous crois du nombre. »

Le cardinal Barnabo, chargé par le Pape de mener cette entreprise, aurait voulu attacher Dom Pitra, en qualité de théologien-canoniste, à la mission que l'on préparait ; mais ce poste ne souriait pas à l'idéal monastique du Père Pitra. Dans une seconde audience au Vatican, il exposa au Saint Père ses objections et lui proposa une autre combinaison : « Il existe à Saint-Pétersbourg, dit-il, un assez grand nombre de manuscrits précieux, provenant de la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés de Paris. Il serait tout naturel qu'un bénédictin français fît un voyage en Russie pour revoir ces manuscrits ; nul ne s'en étonnerait... » La confiance empressée que l'on avait eue pour Dom Pitra, lors de son voyage à Londres, lui faisait espérer de recevoir un accueil également favorable en Russie. « Peut-être obtiendrai-je, disait-il, l'autorisation de voir les manuscrits que possèdent les Synodes de Saint-Pétersbourg et de Moscou ; on assure qu'ils sont importants pour l'histoire et l'éclaircissement du droit byzantin. »

Ces projets furent bénis par le Pape et Dom Pitra consacra dès lors le meilleur de ses forces à l'étude des questions orientales.

Dom Pitra partit en 1859 pour la Russie ; après avoir traversé l'Allemagne, il s'embarqua à Stettin et arriva en rade de Cronstadt, vers le milieu de l'été. De loin il aperçut alors les formidables murs et les batteries qui défendent la capitale des tsars ; peu à peu émergent du sein des eaux

les monuments, les palais aux larges façades, et les innombrables coupoles de Saint-Pétersbourg. Ce fut le 12 juillet que Dom Pitra débarqua sous le simple habit de moine bénédictin, qu'il conserva pendant tout le temps de son séjour en Russie. Dom Pitra fut logé chez les Dominicains ; la modeste cellule que l'on mit à sa disposition ne lui offrait, nous dit-il, d'autre luxe que celui d'un manuscrit grec ; celui-ci était déjà entamé par l'humidité et il était illisible pour tout autre qu'un paléologue de sa force ; il provenait du Mont-Athos et contenait la délicieuse légende d'un miracle opéré par la Sainte Vierge, N. D. des Ibères.

Aussitôt arrivé à Saint-Pétersbourg, Dom Pitra se mit en relation avec le monde scientifique. Comme dans sa mission d'Angleterre, il pénétra dans les sanctuaires fermés jusque là aux étrangers. « Il semble qu'il possédait le mot magique qui fait ouvrir toutes les portes, lever toutes les consignes. Etait-ce habileté de sa part, constance qu'aucun refus ne décourage, aménité de caractère qui finit par triompher de tous les obstacles, ou bien faut-il n'y voir qu'un effet des puissantes recommandations diplomatiques qu'il avait obtenues ? » Toujours est-il que Dom Pitra put longuement étudier tout ce qu'il s'était proposé d'examiner à Saint-Pétersbourg. Mais la ville qui attirait surtout Dom Pitra était Moscou, la ville sainte, centre de l'orthodoxie. Aussi y fit-il un long séjour, qui eut les plus heureux résultats. Il passa de longues heures au musée Patriarcal dans les salles réservées du Kremlin, dans les deux bibliothèques synodales. Enfin une heureuse fortune lui ouvrit l'accès des archives du ministère des Affaires Etrangères, centralisées à Moscou. « Personne, dit-il, n'a exploité jusqu'ici un fonds de huit à neuf cents chartes grecques qui se sont accumulées surtout au XVIIe siècle ; il y a plus de soixante lettres de Cyrille Lucar ; le Mont-Sinaï remplit tout un carton. J'ai même eu à ma disposition un dossier

des relations avec le Saint-Siège et pu copier les belles lettres d'Innocent XI... »

Avant de quitter la Russie Dom Pitra visita la fameuse Laure « Troïtzko-Sergievskaja », près de Moscou. Il fut reçu très cordialement par l'archimandrite, et il put assister aux exercices religieux des cinq cents moines orthodoxes. C'est sur cette vision de piété monastique que Dom Pitra quitta la Sainte Russie, en 1860. Dans ses écrits il célèbre plus d'une fois les admirables vertus patriarcales du peuple russe et ses autres qualités, sa dévotion à la Vierge et aux saintes icônes, les magnifiques traditions de sa Liturgie, et il aimait à nourrir avec quelques amis les espérances d'une Union avec l'Eglise catholique, « dont les Russes conservent tant de souvenirs et de traditions. »

Au retour, Dom Pitra passa par l'abbaye d'*Emmaüs* de Prague. Ce monastère bénédictin avait été fondé, jadis, par un empereur autrichien en vue du travail pour l'Union des Eglises. Sur le désir que lui exprima le nonce, Dom Pitra étudia ici la question des moines Basiliens. Dom Cabrol, dans sa biographie du Cardinal Pitra, — à laquelle nous devons le meilleur de cette notice, — dit à ce propos : « En pays grec, l'existence d'un monastère conservant les rites antiques de la liturgie, serait une démonstration vivante et pratique de cette vérité que l'Eglise romaine ne prétend pas détruire les coutumes et les traditions légitimes de cette vénérable liturgie, pour laquelle les chrétiens grecs professent un si profond et légitime attachement. »

Après avoir fait une étude approfondie du monachisme dans ces pays, Dom Pitra fut chargé de la visite officielle des monastères basiliens de *Galicie*. Il revint de ce voyage profondément persuadé de la nécessité de réformer cet institut, mais non moins convaincu que le monachisme serait un lien puissant et solide dans le travail de l'Union, et un élément stable pour le maintien de l'unité entre l'Orient et l'Occident.

Aprés quelques mois passés à Ligugé, Dom Pitra fut rappelé à Rome. On avait appelé en même temps que lui des théologiens allemands savants, très au courant de toutes les questions orientales : Fessler, Hanneberg, Zingerlé. Le dessein de Saint-Père était de créer à la Propagande une section pour les affaires slaves, grecques et orientales. Ce fut une époque de travail fécond récompensé et rehaussé, en 1863, par la pourpre cardinalice.

L'oeuvre scientifique de Dom Pitra est immense. Elle a sa valeur propre et, en outre, elle a mis en évidence les possibilités de rapprochement entre les orthodoxes et l'Église romaine, les moyens à utiliser pour préparer le travail en vue d'une réconciliation.

Dom Pitra s'est consacré surtout aux recherches dans les domaines canonique, historique et liturgique. Nous avons déjà signalé le « *Spicilegium Solesmense* ». Le quatrième volume, en particulier, sous le titre de « *Monumenta Ecclesiae Constantinopolitanae* », contient plusieurs documents inédits jusqu'alors et recueillis par Dom Pitra. Quelques-uns ont pour auteur saint Nicéphore ; on y trouve aussi divers « Typica » qui règlent les jeûnes et les cérémonies liturgiques, entr'autres des exemplaires intéressants du Mont-Athos, des moines Studites de Constantinople, des Sabaïtes de Jérusalem ; enfin de nombreux textes des Pères grecs.

En 1864 parut le premier volume du *Droit ecclésiastique des Grecs*, complété par un second tome, quatre ans plus tard. Textes, introductions, notes et commentaires érudits contituent une véritable histoire du droit canonique de l'Eglise byzantine et de ses sources. En 1867 il publia son «*Hymnographie de l'Église grecque*». Il y exposait l'histoire de sa découverte, amorcée par la lecture du manuscrit qu'il avait trouvé chez les dominicains de Saint-Pétersbourg, et il fixait les lois générales de la poésie liturgique grecque, fondée sur le nombre des syllabes et la place de

l'accent, et non sur la combinaison des longues et des brèves.

Le *Spicilegium Solesmense* fut suivi, de 1876 à 1888, des «*Analecta sacra spicilegio solesmensi parata*» en cinq volumes. Dom Pitra y donne une nouvelle collection d'inédits. Le premier volume est un recueil de poèmes religieux byzantins. C'est le résultat de patientes recherches et d'une brillante découverte : vingt-cinq poétes religieux byzantins sont exhumés de l'oubli, et parmi eux Romanos, le prince des mélodes. Un volume des Analecta est consacré à la « *Clef de Méliton* », Dom Pitra croyait avoir découvert cette clef de tout un mouvement de symbolisme oriental, mais son erreur fut reconnue depuis. L'ouvrage publie aussi des inédits de Sainte Hildegarde.

Ce fut encore le Cardinal Pitra qui, en qualité de bibliothécaire de la sainte Eglise Romaine, se trouva à la tête de la commission chargée de la rédaction du *Catalogue des manuscrits* conservés à la bibliothèque vaticane (M. de Rossi était secrétaire de cette commission). Dès 1885 parut le premier volume contenant les manuscrits grecs du fonds palatin.

A l'occasion du jubilé sacerdotal de Léon XIII, 1888, l'infatigable Cardinal Pitra préfaça, d'une étude latine belle et savante, les œuvres jusqu'alors inconnues d'un auteur byzantin du XIe siècle, Théodore Prodrome. A cette occasion il publiait de nouveaux extraits de son cher mélode, Romanos. Le cinquième volume des *Analecta sacra* parut peu de mois après, contenant entre autres des fragments de saint Athanase, saint Basile et divers écrivains grecs.

Membre de la section du rite oriental dans la Congrégation de la Propagande, le Cardinal avait dirigé la revision des *livres liturgiques grecs*. En 1886, douze volumes des *Ménées* (Propre des Saints) avaient été corrigés et édités par ses soins, et, à la veille de sa mort, il rédigeait les épreuves du

vingt-deuxième et dernier livre liturgique de l'Eglise orientale.

Car la mort approchait maintenant à grands pas. Malgré les symptômes indéniables, il voulut mourir les armes à la main, et put terminer à peu près l'édition de *Démétrius Chomatianus*, canoniste grec dont les œuvres, ainsi préparées pour la publication, furent imprimées par les soins de Mgr Battandier, en 1891, comme VII[e] volume (le VI[e] n'a pas paru) des *Analecta sacra*.

Terminons cette rapide esquisse de l'œuvre d'un grand Cardinal bénédictin, et d'un intrépide ouvrier de l'Union des Eglises, par les paroles que Dom Pitra a receuillies de la bouche même de S. S. Léon XIII : « Je songe souvent au grand ordre des Bénédictins. Après tant de services, il peut encore en rendre de très grands. C'est l'ordre qui partout a le plus de prestige. Je l'ai remarqué partout jusqu'en Orient. La grande église des catholiques à Constantinople est toujours celle de Saint-Benoît. Des moines noirs de l'ancien ordre et des moines savants feraient tomber toutes les barrières ; tout semble s'ébranler pour préparer ce mouvement.» Le Pape parlait aussi de son désir de fonder un grand monastère pour préparer des ouvriers à cette œuvre. «Voici que je reçois une lettre d'un vieil évêque, qui nous est inconnu. Il demande qu'on lui envoie des moines noirs et déclare qu'il n'y a rien à faire dans tout l'Orient, tant qu'on n'y enverra pas les moines de saint Benoît ». On sait que cette intention fut un des motifs qui déterminèrent le Pape à fonder le Collège théologique de Saint-Anselme, à Rome.

Le jour de la fête de sainte Scholastique, le 10 février 1889, anniversaire de sa profession religieuse et aussi de son élévation au Cardinalat, Dom Pitra rendit sa belle âme à son Créateur.

Puisse le souvenir de ce moine consciencieux guider les recherches patientes des amis de l'Orient chrétien. Son

amour pour la vérité, ainsi que la pratique de la charité envers nos frères orthodoxes, font de lui un exemple vivant et font bien augurer de l'avenir de l'Union.

Dom Georges-André de Lilienfeld

Une heureuse découverte.

Je fus reçu, il y a dix-sept ans, dans l'Église catholique, après avoir été longuement et soigneusement préparé par un religieux très vénéré, décédé à l'heure actuelle. De cette préparation je retins l'impression qu'Église catholique était synonyme d'Église latine — ou plutôt, je n'appris pas le contraire. On me parla, avec force explications apologétiques, de la messe romaine, de la communion sous une seule espèce, du célibat des prêtres. Il ne me fut jamais donné à entendre que d'autres usages existaient, ou même pouvaient être permis. Et j'acceptai les usages latins comme tout aussi nécessaires au salut que la croyance en l'infaillibilité pontificale. J'étais parfaitement heureux. Tout était clair. D'un côté, l'Église du Christ, Catholique et romaine... et latine ; de l'autre, le Protestantisme et la négation sous toutes ses formes. J'entendis vaguement parler de temps à autre d'« Orthodoxes », de « Grecs », de « Russes » ; cela ne me rappelait rien, si ce n'est des représentations de prêtres portant la barbe et coiffés de chapeaux extravagants. Je lus aussi, à l'occasion, des livres et des revues catholiques ; et, plus d'une fois, dans des publications qui se proposaient entre autres l'instruction de la masse, j'appris qu'on ne pouvait entrer dans une église catholique, en n'importe quelle partie du monde, sans y retrouver la Messe telle qu'elle nous est familière. J'y trouvai aussi des remarques telles qu'on en pût conclure très légitimement qu'aucune Eglise quelque peu respectable ne tolèrerait le mariage des prêtres.

Vint la guerre, et me voilà, en 1917, en Egypte. J'y rencontrai l'Église Orientale orthodoxe « en personne ». J'appris que ses prêtres étaient vraiment tels, qu'ils disaient la « Messe », et même que, si je venais à me trouver en danger de mort sans qu'un prêtre catholique pût être appelé, je pourrais en toute confiance recevoir leurs sacrements. C'était réconfortant et... étonnant. Je m'enquis plus loin. Il apparut que les rites et les coutumes de cette Eglise étaient aussi anciens et aussi authentiques que ceux de la mienne ; que cette Église avait été autrefois une partie de l'Eglise Catholique ; et, de plus, qu'il y avait

encore d'autres Eglises plus petites, arménienne, syrienne, copte, dont la situation ne différait pas beaucoup de celle de l'Église orthodoxe.

Je ne dirai pas que je crus l'unité de l'Eglise compromise par ces découvertes. Mais, à ce moment, il me semblait étrange, choquant même, que le corps de l'Eglise eût été ainsi mutilé par la défection du tiers de ses membres, avec leurs rites et leurs coutumes également catholiques, et que l'Eglise pût avoir l'air, aux yeux du monde, d'être le champion d'une uniformité que beaucoup trouvaient déraisonnable et antipathique, et d'une rigide adhérence à une discipline dont, en fait, elle n'exigeait pas l'observance « semper et ubique ». Je devais mieux comprendre bientôt.

Les hostilités cessèrent. En automne 1918 je me trouvai à Jérusalem. Il m'arriva un jour d'entrer dans l'Église Sainte-Véronique. Elle était d'un genre qui m'était devenu familier : iconostase, analogia, etc. Un prêtre, avec barbe, rason et kalémavkion, m'apprit que c'était une église grecque-catholique. « Orthodoxe », insinuai-je poliment. Il insista : « Grecque catholique... rite byzantin... melkite. » J'étais stupéfait, et je lui en fis l'aveu. Il m'invita à prendre le thé avec lui et m'expliqua un tas de choses en français, un français excellent, je suppose, mêlé d'un anglais qui était certainement exécrable. Je me rendis de là chez un prêtre indubitablement romain, sur l'anglais duquel je ne pouvais me méprendre. Il me confirma tout ce que j'avais entendu. Le dimanche suivant je tournai délibérément le dos aux Franciscains : j'assistai à la liturgie de S. Jean Chrysostome et je reçus le corps et la sang du Christ sous les deux espèces. Pour la première fois, j'eus une certaine compréhension de ce que signifiait réellement l'Unité, et je saisis que la catholicité, en fait aussi bien qu'en théorie, embrassait tout, sauf l'erreur.

Peu après j'étais au Caire et, entendant des bruits étranges qui venaient d'une église, j'y entrai. Apparemment, c'était une église catholique : stations du chemin de Croix, vases de fleurs, vêtements romains (la chasuble !). Mais que vois-je ? de l'encens à une messe basse ? des chants enharmoniques ? et quelque chose, l'Évangile sans doute, la face au peuple et assurément pas en

latin ? Mon éducation était en progrès : j'avais rencontré les Maronites.

A la Pentecôte, je me trouvais de nouveau à Jérusalem ; pénétrant dans l'église bénédictine de la Dormition de la Vierge, j'y repérai un prêtre, en vêtements qui me parurent être grecs, mais célébrant une autre liturgie. « Syrien », me dit-on cette fois. Je demandai, une fois pour toutes, à combien de surprises de ce genre je pourrais encore m'attendre. Et l'on me répondit que le samedi suivant il y aurait une liturgie éthiopienne ; que, si je voulais retourner au Caire, je pourrais y « entendre la Messe » avec les Coptes catholiques, et que, si j'avais le malheur d'être envoyé en Mésopotamie au service de Sa Majesté, je pourrais m'y consoler en honorant Dieu avec les Chaldéens.

Je dois m'excuser de parler tant de moi-même. Mais le fait est qu'il y a des milliers de catholiques plus instruits que moi, et des milliers qui le sont moins, dont aucun n'aura peut-être jamais l'occasion, comme je l'ai eue, d'acquérir une notion à peu près exacte de ce que le catholicisme signifie en réalité. Je ne demande pas que chacun fasse un voyage d'un an dans le Proche-Orient ; je demande seulement qu'on soit instruit plus exactement de ce qui concerne l'Église.

Et qu'on ne vienne pas me dire que ce n'est qu'une question de détails extérieurs. L'ignorance de ces différences de liturgie et de discipline, du fait, par exemple, que, sans le schisme, un quart des catholiques du monde entendraient la Messe dans des « langues bizarres », seraient desservis par des prêtres mariés et recevraient la sainte Communion sous les deux espèces, cette ignorance est précisément une des causes de l'étroitesse d'esprit dont souffrent chroniquement les catholiques dans des pays à prédominance protestante. Un peu d'instruction élémentaire en ces matières ferait beaucoup pour dissiper des illusions telles que « la Foi c'est l'Europe et l'Europe c'est la Foi » ; que l'Église catholique est exclusivement latine ; que la Foi du Christ implique une civilisation européenne, avec son industrialisme, ses longs pantalons, son pseudo-gothique, etc ; que l'immersion n'est pratiquée que par les anabaptistes ; et, last not least, que les orthodoxes et autres dissidents orientaux ne sont qu'une sorte de pro-

testants ignorants, avec une préférence pour le culte des images et pour les ornements somptueux.

J'ai lu quelque part que, lorsque les premiers émigrants Ruthènes s'installèrent aux Etats-Unis : « Catholiques américains et autres ne surent pas reconnaître en eux des frères catholiques, et les évitèrent dédaigneusement... Leurs anciens rites et usages gréco-slavons leur attirèrent la méfiance, et même l'aversion. » Évidemment cela n'était pas dû à la mauvaise volonté mais à l'ignorance. Un groupe de Ruthènes ou de Roumains, arrivant avec leur prêtre, sa femme et sa famille, dans un district manufacturier d'Europe, recevrait-il toujours un accueil plus compréhensif ? Je crains que non.

L'attitude des catholiques, telle qu'elle se manifeste dans la presse, est souvent celle d'un chien de garde vigilant qui croit découvrir un vagabond dans le jardin. Nous croyons parfois plus important de savoir quand et comment contredire un non-catholique, que de savoir quand nous pouvons nous entendre cordialement avec lui ; nous nous montrons plus inquiets de réfuter une stupide calomnie qui se réfute d'elle-même, que de comprendre exactement en quoi les autres — que quelques controversistes aiment à appeler « nos ennemis » — se méprennent, ou ce qu'ils rejettent dans notre religion. La présence funeste de ces illusions annule souvent les efforts que nous pouvons faire pour comprendre le problème du retour de nos frères séparés. Car nous ne comprenons guère ce qu'est l'Église ; l'idée que nous en avons est mal équilibrée. Nous défendons une forteresse en ignorant une partie de sa topographie, alors que nous aurions à étendre un Royaume dans lequel il n'y a pas qu'une seule province.

D. D. A.

Les Ordinations dans le rite byzantin, selon les livres liturgiques paléoslaves.

Introduction.

Selon l'usage du *rite latin*, le sacrement de l'Ordre comprend une cérémonie préliminaire, la tonsure, opérant la séparation du monde et l'agrégation à la cléricature ; puis quatre degrés inférieurs, les ordres mineurs : portier, lecteur, exorciste et acolythe ; enfin trois degrés supérieurs, les ordres majeurs : sous-diaconat, diaconat, prêtrise. L'épiscopat est considéré comme l'ultime perfection du sacerdoce, qui serait ainsi lui-même composé de deux degrés.

Selon l'usage du *rite byzantin*, on distingue seulement deux degrés préparatoires au sacrement de l'ordre : le céroféraire-lecteur (chantre), et le sous-diacre ; puis trois degrés dans le sacrement lui-même : le diaconat, la prêtrise et l'épiscopat. La dignité du céroféraire-lecteur correspond à la tonsure latine et aux quatre ordres mineurs (sans cependant faire allusion au pouvoir d'exorciser) ; le sous-diaconat est plutot un « ordre mineur » qu'un « ordre majeur », mais cette terminologie n'existe pas dans le rite byzantin.

Dans chacune de ces cérémonies, le moment essentiel est constitué par l'*imposition des mains* de l'évêque. Mais, tandis que les deux premières ne sont que des rites qui confèrent le droit d'accomplir certaines fonctions ecclésiastiques, et donnent en même temps la grâce nécessaire pour s'en acquitter dignement, les trois autres sont des rites sacramentaux qui confèrent la grâce spéciale du sacerdoce, par rapport au corps réel et au corps mystique du Christ. Deux mots distincts font ressortir cette différence de valeur sacramentelle. Le céroféraire-lecteur et le sous-diacre reçoivent la Χειροτεσία (en russe : roukovozlojénié), tandis que le diacre, le prêtre et l'évêque reçoivent la Χειροτονία (en russe : roukopolojénié).

Le céroféraire-lecteur et le sous-diacre sont ordonnés en dehors

de la liturgie. La première cérémonie peut même être accomplie sans aucune connexion avec la liturgie, et, en cas de nécessité, l'évêque peut déléguer à cette fin un archimandrite ou un archiprêtre. Habituellement c'est l'évêque qui ordonne le lecteur, après s'être habillé pour la célébration de la liturgie, mais avant la récitation de l'office qui précède celle-ci. L'ordination des sous-diacres a lieu, elle aussi, avant la liturgie, mais après la récitation de l'office. Ces deux fonctions s'accomplissent donc au trône de l'évêque, au milieu de l'église.

Les autres ordinations ont lieu dans le sanctuaire, à différents moments de la liturgie : après e canon, pour le diaconat ; avant l'évangile, pour la prêtrise ; avant l'épître, pour l'épiscopat. Le prêtre et l'évêque devant prendre part à la consécration des Saintes Espèces (concélébration), leur ordination ne peut avoir lieu que pendant une des deux liturgies « complètes » (c'est-à-dire : avec consécration) : celle de S. Jean Chrysostome, ou celle de S. Basile. Le diacre, lui, peut tout aussi bien être ordonné pendant la liturgie des Présanctifiés, mais en ce cas l'ordination a lieu après la grande entrée (puisqu'il n'y a pas de Canon à cette liturgie). On n'ordonne qu'un seul diacre, un seul prêtre, un seul évêque à la fois.

Le rite byzantin connaît en outre deux dignités honorifiques, l'archidiaconat et l'archiprêtrise, qui sont conférés par l'évêque pendant la liturgie, avant la petite entrée, alors qu'il se trouve encore à son trône au milieu de l'église.

A proprement parler, un moine diacre est nommé hiérodiacre un moine-archidiacre est nommé protodiacre; un moine-prêtre est nommé hiéromoine ; un moine archiprêtre est nommé higoumène (prieur), ou encore archimandrite (abbé), s'il s'agit d'un monastère plus important.

Les cérémonies usitées pour la bénédiction d'un higoumène ou d'un archimandrite sont plus longues que celles de la bénédiction d'un archiprêtre. On y rencontre des instructions monastiques d'un grand intérêt et d'une grande beauté.

Nous donnerons ici la traduction de tous ces textes du Tchinovnik (Pontifical).

I.

ORDINATION DU CÉROFÉRAIRE-LECTEUR.

1. — Celui qui doit être ordonné céroféraire est conduit par deux sous-diacres au milieu de l'église jusqu'auprès de l'évêque. Là il fait trois inclinations vers l'autel, puis il s'incline trois fois vers l'évêque, s'avance jusqu'auprès de celui-ci, et incline la tête.

2. — L'évêque le bénit trois fois, puis, lui imposant les mains, dit la prière suivante :

Seigneur, qui illuminez toute la création par l'éclat de vos merveilles, qui prévoyez les intentions de chacun avant même qu'elles existent, et qui fortifiez ceux qui désirent vous servir, ornez donc de vos vêtements sans tache et sans souillure votre serviteur N..., qui a pris la résolution de précéder vos saints mystères en qualité de céroféraire, afin qu'illuminé lui-même et allant à votre rencontre dans le siècle futur, il reçoive l'immortelle couronne de vie, et se réjouisse avec vos élus dans la béatitude éternelle.

Car votre nom est sanctifié, et votre règne est glorifié, ô Père, et Fils, et Saint Esprit, maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Amen.

3. — Puis on récite les tropaires suivants, si la cérémonie a lieu avant la célébration de la liturgie :

Saints Apôtres, priez le Dieu plein de miséricorde de donner à nos âmes la rémission des péchés.

La grâce qui a brillé sur vos lèvres comme la splendeur du feu a illuminé l'univers ; elle n'a pas acquis au monde des trésors, mais elle a montré la grandeur de l'humilité. O Père Jean Chrysostome, instruisez-nous par vos paroles, et priez le Christ, le Verbe de Dieu, de sauver nos âmes.

Votre message s'est répandu par toute la terre, car elle a accepté votre parole, par laquelle vous avez enseigné divinement ; vous avez expliqué l'essence des choses, vous avez orné les cœurs des hommes d'un sacerdoce royal. O Père vénérable, priez le Christ Dieu de sauver nos âmes.

Le chalumeau pastoral de votre doctrine divine a vaincu les trompettes des rhéteurs ; car de même que vous avez scruté les

profondeurs de l'Esprit, vous vous êtes également acquis l'excellence de la prédication. O notre Père Grégoire, priez donc le Christ Dieu de sauver nos âmes.

Seigneur, par les prières de tous les Saints et de la Mère de Dieu, donnez-nous votre paix, car Vous êtes seul miséricordieux.

(Si la cérémonie a lieu indépendamment de la liturgie, ces tropaires sont précédés des prières qui servent d'introduction à chaque office).

4. — Ensuite l'évêque coupe quelques mèches des cheveux du candidat, aux extrémités et au centre d'une croix imaginaire en disant : « Au nom du Père ». L'archidiacre ou le chantre répond : « Amen ». L'évêque : « Et du Fils ». L'archidiacre : « Amen ». L'évêque : « et du Saint Esprit ». L'archidiacre : « Amen ».

5. — Puis l'évêque revêt le tonsuré du petit phélonion (petite chasuble, ne couvrant que les épaules), le bénit trois fois, et lui impose les mains en disant :

Seigneur Dieu tout-puissant, fixez votre choix sur votre serviteur que voici et sanctifiez-le : donnez-lui de s'appliquer en toute sagesse et intelligence à l'étude et à la lecture de vos paroles divines, et gardez-le dans une vie immaculée.

Par la grâce, et la miséricorde, et l'amour des hommes de votre Fils unique, avec qui Vous êtes béni, ainsi qu'avec votre très saint et bienheureux et vivifiant Esprit, maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Amen.

6. — Après cette prière, l'évêque ouvre sur la tête du lecteur le livre de l'apôtre. Les sous-diacres l'emmènent et le conduisent au milieu de l'église,face à l'Orient, et ils lui donnent le livre de l'apôtre. Avant de commencer la lecture, il s'incline trois fois vers l'évêque puis il lit : « Lecture de l'Epître de l'apôtre saint Paul aux Romains (ou à d'autres) ». Et après avoir lu un peu de la leçon en question, le début et la fin, il se tourne vers l'évêque et s'incline trois fois.

7. — Alors les sous-diacres lui enlèvent le phélonion, et le conduisent auprès de l'évêque. Celui-ci le bénit trois fois, puis bénit le stikhar (espèce de tunicelle) qu'on lui présente. Le lecteur se signe, embrasse la croix sur le stikhar, et la main de l'évêque, et les sous-diacres le revêtent du stikhar.

8. — L'évêque lui adresse alors l'instruction suivante :

Mon fils, le premier degré du sacerdoce est le lectorat. Il faut donc que vous lisiez tous les jours les Saintes Ecritures, afin que ceux qui vous entendent soient édifiés en vous voyant, et que vous vous prépariez pour vous-même un degré plus élevé, de façon à ne déshonorer en rien le choix dont vous êtes l'objet ; car c'est en vivant dans la continence, la sainteté et la justice que vous vous attirerez la bienveillance de Dieu, ami des hommes, et que vous vous rendrez digne d'un degré plus élevé, par le Christ Jésus notre Seigneur, à qui revient la gloire dans les siècles des siècles. Amen.

Puis l'évêque dit encore :

Dieu soit béni ! Voici que le serviteur de Dieu, N., est devenu lecteur de la très sainte église de N., au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit.

9. — L'évêque lui donne ensuite un chandelier avec le cierge allumé, et il reste debout avec son chandelier, devant l'évêque, à l'endroit assigné.

II.

ORDINATION DU SOUS-DIACRE.

1. — La cérémonie de la présentation du candidat à l'évêque a lieu comme pour le céroféraire-lecteur. Si l'ordination au sous-diaconat a lieu le même jour, elle fait immédiatement suite à la vêture du stikhar ; sinon elle a lieu après la récitation des petites heures, immédiatement avant la liturgie.

Le candidat étant donc devant l'évêque, les sous-diacres présentent à ce dernier la ceinture sous-diaconale (assez longue pour être croisée sur la poitrine et sur le dos). L'évêque la bénit et le candidat la baise, ainsi que la main de l'évêque ; et les sous-diacres la lui mettent.

2. — L'évêque le bénit trois fois. Puis l'archidiacre dit : « Prions le Seigneur ». Et l'évêque impose les mains sur la tête du candidat, et récite la prière suivante :

Seigneur, notre Dieu, qui par un seul et même Saint-Esprit distribuez vos dons à chacun de vos élus, et accordez à votre Église divers ordres, disposant en elle des degrés du ministère pour le service de vos saints mystères immaculés, — ô Vous qui dans

votre Providence inexprimable avez également désigné votre serviteur que voici pour être digne de servir votre sainte Eglise, — Vous-même, Seigneur, conservez-le sans souillure en toutes choses, et donnez-lui d'aimer la splendeur de votre maison, de se tenir devant la porte de votre saint temple, et d'allumer la lampe du tabernacle de votre gloire. Plantez-le dans votre sainte Eglise comme un olivier fertile, portant des fruits de justice, et rendez parfait votre serviteur, afin qu'au jour de votre avènement il reçoive la récompense de ceux qui Vous ont plu.

Car à Vous est la royauté, et la puissance, et la gloire, ô Père, et Fils, et Saint-Esprit, maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Amen.

3. — Après cette prière, les sous-diacres donnent un bassin et une aiguière à celui qui vient d'être ordonné, et on met un essuie-mains sur son épaule gauche. Et l'évêque se lave les mains, le nouveau sous-diacre versant l'eau. Ensuite il baise la main de l'évêque ; les autres sous-diacres font de même, et ils se retirent à leur place. Le nouveau sous-diacre reste debout, tenant l'aiguière, le bassin et l'essuie-mains, jusqu'au moment de l'hymne des chérubins. Et il récite des prières à voix basse.

4. — Au moment du chant des chérubins, il est conduit près de l'évêque devant les saintes portes. Et l'évêque se lave les mains, comme d'habitude, et dit la prière. Puis il bénit cette eau d'un triple signe de croix, et il s'en humecte les yeux, les oreilles,les narines et la bouche.Pour la grande entrée, le nouveau sous-diacre marche derrière tous les autres ministres, et lorsque l'évêque reçoit les saints dons et que tous sont entrés dans le sanctuaire, il s'incline vers l'évêque, et porte cette eau aux deux chœurs, à celui de droite et à celui de gauche, ainsi qu'au peuple. Et tous se mouillent avec cette eau. Puis on le ramène dans le sanctuaire, et on verse dans le puits l'eau qui reste. Et il est reconduit devant les saintes portes, et il se tient à la place prescrite.

5. — Lorsque l'évêque dit : « Et que la miséricorde du grand Dieu... » *(à la fin du canon)*, les sous-diacres le conduisent encore une fois dans le sanctuaire, où il reçoit la bénédiction de l'évêque, et se tient parmi les sous-diacres.

III.

ORDINATION DU DIACRE ET DU PRÊTRE.

Le rite de ces deux ordinations est conçu exactement sur le même type. Elles diffèrent pour les points suivants :

1. — Elles ont lieu à un moment différent de la liturgie (Voir *l'Introduction)* ;

2. — La cérémonie de la présentation du candidat s'accomplit avec un rite un peu plus compliqué pour le diaconat ;

3. — Les prières récitées et les insignes remis sont évidemment différents.

1.

(diaconat)

Lorsque l'évêque a dit : « Et que la miséricorde de uotre grand Dieu », les sous-diacres apportent le trône, et le placent devant la sainte table, un peu vers la gauche, de sorte que les saints dons ne se trouvent pas derrière. Et l'évêque s'assied sur le trône, alors que deux sous-diacres vont chercher au milieu de l'église celui qui doit être ordonné. Ils le placent entre eux deux, et chacun lui pose une main sur la nuque, et, de l'autre, lui prend la main. Puis ils le font s'incliner aussi profondément que possible, et dans le sanctuaire un diacre dit : « Ordonne ». — Ensuite ils s'approchent un peu, et ils le font s'incliner comme auparavant, et un autre diacre dit : « Or-

(prêtrise)

Au moment de la grande entrée, le diacre qui va être ordonné prêtre porte sur la tête le grand voile du calice et de la patène.

Après la procession, lorsque l'hymne des chérubins est terminée, celui qui doit être ordonné prêtre est conduit par l'archidiacre et un autre diacre en passant par les saintes portes, jusqu'à la sainte table, vers la droite, auprès de l'évêque, qui le bénit.

donnez ». Enfin, ils vont jusque tout près des portes du sanctuaire, et ils le font s'incliner devant l'évêque. Et l'archidiacre dit : « Ordonnez, maître très saint ! » Et les sous-diacres le quittent devant les saintes portes. Et deux autres le prennent, un archidiacre et un diacre, l'un par la main droite, et l'autre par la main gauche, et il s'incline devant l'évêque qui le bénit.

2.

(diaconat et prêtrise.)

Et ils font le tour de la Sainte Table, pendant que ceux qui le conduisent et les autres chantent :

Saints martyrs, qui avez combattu vaillamment, et avez été couronnés, priez le Seigneur de sauver nos âmes.

Ceux qui sont en dehors du sanctuaire chantent la même chose, une fois, et l'ordinand baise les quatre coins de la Sainte table, ainsi que la main et l'épigonation de l'évêque.

Puis ils font encore une fois le tour en chantant :

Gloire à Vous, ô Christ Dieu, fierté des apôtres, et joie des martyrs, dont la prédication fut la Trinité consubstantielle !

Et au dehors le chœur chante la même chose,une fois,et de nouveau l'ordinand baise la sainte table, comme auparavant, ainsi que l'épigonation et la main de l'évêque.

Puis ils font encore une fois le tour en chantant :

Isaïe, réjouis-toi : la Vierge a conçu, et elle a enfanté un fils, Emmanuel, Dieu et homme ; Orient est son nom ; en l'exaltant nous glorifions la Vierge !

Et ils font la même cérémonie décrite ci-dessus, et au-dehors on chante de même.

3.

Alors l'évêque se lève, et on éloigne le trône. L'ordinand va se placer à la droite de l'évêque, et il s'incline trois fois devant la sainte table en disant : « Seigneur ayez pitié de moi pécheur». Et mettant un seul genoux en terre (les deux genoux *pour la prêtrise*), il pose les mains croisées sur la table, et il met le front entre les mains sur l'autel. L'évêque met l'extrémité de l'omophorion sur la tête de l'ordinand, et il le bénit trois fois sur la tête. Puis l'archidiacre ou le diacre (*pour la prêtrise* : le prêtre qui l'a conduit) dit : « Attention ! » L'évêque imposant la main sur la tête de l'ordinand, dit à haute voix, de façon à être entendu de tous ceux qui se trouvent dans le sanctuaire :

(diaconat)

La grâce divine, qui toujours guérit les maladies et supplée les déficiences, élève le très pieux sous-diacre N. au diaconat. Prions pour lui, afin que sur lui descende la grâce du très saint Esprit.

(prêtrise)

La grâce divine, qui toujours guérit les maladies et supplée les déficiences, élève le très pieux diacre N. à la prêtrise. Prions pour lui, afin que sur lui descende la grâce du très saint Esprit.

4. a.

Et les prêtres qui sont à l'intérieur du sanctuaire, du côté droit, chantent trois fois : « Seigneur, ayez pitié » *(en slave)* ; et de même à leur tour ceux qui sont du côté gauche, trois fois. Et les chantres dehors, dans les chœurs de droite et de gauche, chantent aussi trois fois : « Seigneur, ayez pitié » *(en grec)* lentement, pour donner à l'évêque le temps de lire la prière.

4. b.

Pendant ce temps l'évêque bénit trois fois l'ordinand sur la tête, et lui impose la main. L'archidiacre dit à voix basse : « Prions le Seigneur ». Et l'évêque dit à voix basse cette prière :

(diaconat)

Seigneur, notre Dieu, qui

(prêtrise)

O Dieu, sans principe et sans

dans votre prescience envoyez l'effusion de votre Saint Esprit sur ceux que votre inscrutable puissance a destinés à être les ministres et les serviteurs de vos mystères immaculés, Vous-même, Seigneur, conservez encore en toute pureté celle-ci, que Vous avez daigné promouvoir par moi au ministère du diaconat, afin qu'il garde le mystère de la foi dans une conscience pure. Accordez-lui cette grâce que Vous avez donnée à votre premier martyr Etienne, le premier choisi par Vous pour l'œuvre de votre ministère, et rendez-le digne de s'acquitter selon votre bon plaisir de la charge qui lui a été donnée par votre grâce, car ceux qui auront bien accompli le ministère s'acquerront un rang honorable, et rendez parfait votre serviteur.

fin, plus ancien que toute créature, et qui cependant avez voulu honorer du nom d'anciens ceux que Vous avez jugés dignes d'accomplir dans cet ordre de la hiérarchie le ministère sacré de votre parole de vérité, ô Vous, Maître de toutes choses, qui avez daigné faire imposer les mains par moi à celui-ci, en vue d'une vie immaculée et d'une foi sans défaillance, daignez lui faire recevoir cette grande grâce de Votre Saint Esprit, et rendez parfait votre serviteur, de sorte qu'il Vous soit agréable, et qu'il vive une vie digne de ce grand honneur du sacerdoce qui lui a été conféré par votre providence puissante.

4. c.

A haute voix :

Car à Vous est la royauté, et la force, et la gloire, ô Père, et Fils, et Saint Esprit, maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Amen.

A haute voix :

Car à Vous est la domination, et à Vous est la royauté, et la force et la gloire, ô Père, et Fils, et Saint Esprit, maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Amen.

5. a.

Puis l'archidiacre (*pour la prêtrise,* un prêtre) récite à voix

basse la litanie suivante, et à chaque invocation on répond : « Seigneur, ayez pitié », une fois.

Prions en paix le Seigneur.

Pour la paix d'en-haut, et le salut de nos âmes, prions le Seigneur.

Pour la paix du monde entier, la prospérité des Saintes Eglises divines, et l'unité de tous, prions le Seigneur.

Pour notre évêque N., son sacerdoce, sa protection, sa conservation, sa paix, sa santé et son salut, prions le Seigneur.

(diaconat)

Pour le serviteur de Dieu N., élevé maintenant au diaconat, et pour son salut, prions le Seigneur.

Afin que Dieu, ami des hommes, lui accorde un diaconat sans tache et sans souillure, prions les Seigneur.

(prêtrise)

Pour le serviteur de Dieu N., élevé maintenant au sacerdoce, et pour son salut, prions le Seigneur.

Afin que Dieu, ami des hommes, lui accorde un sacerdoce sans tache et sans souillure, prions le Seigneur.

Pour notre Sérénissime Souverain, pour son Palais et ses armées, prions le Seigneur.

Pour cette ville (ou : ce saint monastère), toute ville, village et contrée, et ceux qui y vivent par la foi, prions le Seigneur.

Pour qu'Il nous libère de toute affliction, colère et nécessité, prions le Seigneur.

Secourez-nous, sauvez-nous, ayez pitié de nous, et gardez-nous, ô Dieu, par votre grâce.

Faisant mémoire de la toute sainte, toute pure, toute bénie, notre glorieuse Dame Mère de Dieu et toujours Vierge Marie avec tous les Saints, recommandons-nous nous-mêmes et les uns les autres et toute notre vie, au Christ notre Dieu.

A cette dernière invocation on répond : « A vous, Seigneur ! »

5. b.

Pendant ce temps, l'évêque, imposant la main sur la tête de l'ordinand, dit encore cette seconde prière :

(diaconat)

O Dieu, notre Sauveur, qui de votre voix incorruptible avez imposé à vos apôtres le précepte du ministère, et qui avez établi en cette qualité le premier martyr Etienne, et l'avez proclamé votre premier diacre, accomplissant l'œuvre dont il est écrit dans votre saint Evangile : « Si quelqu'un veut être le premier parmi vous qu'il soit votre serviteur », — Vous donc, ô Maître de toutes choses,par la descente de votre saint et vivifiant Esprit, remplissez de toute foi, force, amour et sainteté votre serviteur que voici, que Vous avez daigné laisser entrer dans le ministère du diaconat. Car ce n'est pas par l'imposition de mes mains, mais par l'effusion de vos riches miséricordes que la grâce est donnée à ceux qui sont dignes de vous. Puisse donc celui-ci rester sans aucun péché, et, au jour redoutable de votre jugement, se tenir devant Vous sans tache, et recevoir la récompense sans déception de votre promesse.

(prêtrise)

O Dieu, qui êtes grand dans votre puissance et inscrutable dans votre intelligence, et dont les conseils sont admirables, beaucoup plus que ceux des fils des hommes, Vous-même, Seigneur, remplissez de votre Saint Esprit celui que vous avez daigné élever au degré du sacerdoce. Qu'il soit digne de se tenir devant votre autel immaculé, d'annoncer l'évangile de votre royaume, d'accomplir le ministère sacré de votre parole de vérité, de Vous offrir des dons et des sacrifices spirituels, et de renouveler votre peuple par les eaux de la régénération ; afin que, lui aussi, au second avènement de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ, votre Fils unique, s'avance pour recevoir de votre immense bonté la récompense d'une fidèle administration de son ordre.

5. c.

A haute voix :

Car Vous êtes notre Dieu, et à Vous nous adressons la lou-

A haute voix :

Car votre nom très honorable et magnifique est béni

ange, ô Père, et Fils, et Saint-Esprit, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

et glorifié, ô Père, et Fils, et Saint-Esprit, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

6.

Alors on relève le nouveau diacre, et on détache sa ceinture. Et l'évêque prend l'orarion (étole diaconale) et le lui pose sur l'épaule gauche, en disant à haute voix :
« Axios » *(Il est digne)*.

Alors on relève le nouveau prêtre et on présente l'épitrakhilion (l'étole sacerdotale) à l'évêque, qui le bénit et le donne au prêtre. Celui-ci baise l'épitrakhilion et la main de l'évêque. L'évêque lui met l'épitrakhilion autour du cou, en disant à haute voix : «Axios» *(Il est digne)*.

Et dans le sanctuaire on chante trois fois : « Axios », et au dehors, les deux chœurs font de même.

Puis on lui donne les « poroutchi » (manchettes). Et l'évêque dit : « Axios ».

De même on lui donne la ceinture sacerdotale, et il la baise, ainsi que la main de l'évêque, et on la lui met. Et l'évêque dit : « Axios ».

Et à l'intérieur du sanctuaire on répète trois fois : « Axios », et au dehors pareillement.

Ensuite on lui donne le Ripidion (sorte d'éventail) et l'évêque dit : « Axios ».

On fait de même pour le phélonion (chasuble) et le sloujebnik (missel). Et chaque fois l'évêque dit : « Axios ».

Et dans le sanctuaire et dans le Chœur on répète trois fois : « Axios ».

Puis l'évêque embrasse le nouveau diacre sur l'épaule

Puis le nouveau prêtre,ayant baisé l'omophorion et la main

et celui-ci va embrasser tous les autres diacres.

Et il va se mettre près de l'autel, du côté droit, pour éventer les saints dons, pendant qu'un autre continue à remplir les fonctions habituelles de diacre.

Au moment de la communion, le nouveau diacre est le premier parmi les diacres à recevoir les saints dons de la main de l'évêque.

Et il continue, dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, en chantant la litanie finale.

---

de l'évêque, va embrasser sur l'épaule l'archimandrite et les concélébrants.

Et il se tient parmi les prêtres, le premier. Après la consécration des saints dons, plus précisément après l'épiclèse et la litanie qui suit, l'évêque appelle le nouveau prêtre, et, prenant le saint pain, il en détache la partie supérieure, celle de gauche qui est marquée XC, et il la lui donne, en disant :

Recevez ce gage, et gardez-le pur et intact jusqu'à votre dernier souffle, car vous aurez à en rendre compte au second et redoutable avènement du grand Dieu, Notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

Le prêtre prend le saint pain, baise la main de l'évêque, et il se retire derrière la sainte table, récitant le psaume 50 : « Ayez pitié de moi, ô Dieu... » en entier.

Au moment de l'élévation, avant que l'évêque dise : « Les choses saintes aux saints », il rend la parcelle du saint pain à l'évêque, et celui-ci la remet sur la patène.

Le nouveau prêtre communie le premier parmi les prêtres, et c'est lui qui dit la prière finale, après la litanie du diacre.

IV.

L'ARCHIDIACONAT ET L'ARCHIPRÊTRISE.

1. — Le rite employé pour conférer ces deux dignités ne diffère que par le texte des prières. La cérémonie a lieu pendant la liturgie, au moment de la petite entrée. L'évêque se trouve encore

au milieu de l'église, sur le point de faire son entrée dans le sanctuaire. Un archidiacre et un diacre lui amènent le candidat, diacre ou prêtre. Celui-ci fait trois inclinations profondes devant l'évêque et incline la tête. L'évêque, assis, le bénit de trois signes de croix.

2. — Puis l'évêque se lève, impose la main au candidat, et l'archidiacre ayant dit : « Prions le Seigneur », l'évêque récite cette prière :

(archidiaconat)

Seigneur Maître, notre Dieu, qui, dans votre ineffable Providence, avez accordé à notre humanité l'archidiaconat, afin que ceux qui en sont revêtus aient le commandement et la direction des ministres inférieurs de vos divins mystères, Vous-même revêtez de cette grâce de l'archidiaconat votre serviteur N., afin qu'il se tienne à la tête des diacres de votre peuple, et que son bon exemple profite à ceux qui sont après lui. Faites qu'il parvienne à une vieillesse florissante, et qu'il glorifie votre nom magnifique, ô Père, et Fils, et Saint-Esprit, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

(archiprêtrise)

Seigneur Maître Jésus-Christ notre Dieu, qui avez accordé le sacerdoce à notre humanité, et qui nous avez revêtu de la grâce de ce don et de cet honneur, et nous avez établis dans une piété appropriée, pour accomplir les actions sacerdotales, et diriger les autres ministres inférieurs de votre mystère, revêtez également de votre grâce notre frère N., que voici, et ornez-le de dignité, afin qu'il se tienne à la tête des prêtres de votre peuple. Rendez-le digne d'être un bon exemple pour ceux qui sont avec lui, et accordez-lui de vivre dans une heureuse vieillesse, plein de piété et d'honneur, et ayez pitié de nous tous dans votre bonté divine, car c'est Vous qui donnez la sagesse, et toute créature Vous chante dans les siècles des siècles.

3. — Ensuite l'évêque bénit le nouveau dignitaire d'un signe de croix sur la tête, en disant :

(archidiaconat)

Béni soit le Seigneur ! Voici que le serviteur de Dieu N. est devenu archidiacre de la sainte église de Dieu de N. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit.

(archiprêtrise)

Béni soit le Seigneur ! Voici que le serviteur de Dieu N. est devenu archiprêtre de la sainte église de Dieu de N. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit.

Et, lui imposant la main, l'évêque dit à haute voix : « Axios » (Il est digne), trois fois. Et les chantres chantent : « Axios », trois fois.

Puis le nouveau dignitaire prend la place qui lui revient parmi les ministres, et la procession entre dans le sanctuaire avec l'évêque, comme d'habitude.

V.

BÉNÉDICTION D'UN HIGOUMÈNE OU D'UN ARCHIMANDRITE.

1. — Cette bénédiction a lieu habituellement pendant la liturgie, avant la petite entrée, comme pour l'archidiaconat ou l'archiprêtrise. Si la cérémonie a lieu en dehors de la liturgie, l'évêque commence par se revêtir, au milieu de l'église, de l'épitrakhil (étole), des poroutchi (manchettes) et de l'omophorion (semblable au pallium latin).

Dans le cas de la bénédiction d'un archimandrite qui est déjà higoumène, on omet toute la première partie des prières, et on commence à l'endroit où l'archidiacre dit : « Ordonne, maître. » (n. 3).

On amène l'élu devant l'évêque avec le cérémonial décrit pour l'archidiaconat ou l'archiprêtrise.

2. — L'archidiacre, ou le diacre, dit : « Prions le Seigneur ». Et l'évêque, imposant la main sur la tête de l'élu, dit la prière suivante :

O Dieu, dont la Providence se préoccupe toujours du salut des hommes, et qui avez rassemblé ici ce troupeau spirituel, ô Vous, Maître de toutes choses, dans votre immense amour

des hommes, gardez-le sans tache dans l'observance incessante de vos commandements, afin qu'aucune brebis n'en périsse, séduite par le loup. Et votre serviteur que voici, que Vous avez daigné établir comme higoumène à la tête de ce troupeau, rendez-le digne de votre grâce, et ornez-le de toutes les vertus, afin que par ses actions il soit un fidèle exemple pour ceux qui sont sous lui, et que ceux-ci deviennent des émules de sa vie immaculée, et puissent se tenir avec lui sans blâme à votre jugement redoutable.

Car à Vous est la royauté, et la force, et la gloire, ô Père, et Fils, et Saint Esprit, maintenant et toujours et aux siècles des siècles.

Les chantres répondent : Amen.

L'évêque : La paix soit avec tous.

Les chantres : Et avec votre esprit.

L'archidiacre: Inclinez vos têtes devant le Seigneur.

Les chantres : A Vous, Seigneur.

L'évêque prie à voix basse :

Seigneur, inclinez votre oreille, et écoutez notre prière, et faites que votre serviteur que voici, l'higoumène de ce saint monastère, soit un fidèle et sage administrateur du troupeau spirituel qui lui a été confié par votre grâce ; faites qu'en toutes choses il accomplisse votre volonté, et qu'il devienne digne de votre royaume céleste,

A haute voix :

Par la grâce et la miséricorde et l'amour des hommes de votre Fils unique, avec lequel Vous êtes béni, ainsi qu'avec votre très saint, et bienheureux, et vivifiant Esprit, maintenant et toujours et aux siècles des siècles.

Les chantres : Amen.

3. — L'archidiacre : Ordonne, maître.

L'évêque, à haute voix :

La grâce du très saint Esprit, par le ministère de notre humilité, vous élève à la dignité d'higoumène (ou : d'archimandrite) de ce saint monastère de Notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ (ou : de notre Dame très pure Mère de Dieu, ou encore : de Saint N.) de N. (et il spécifie, s'il y a lieu, le mystère auquel est dédiée l'église).

Puis l'évêque lui impose la main, en disant : « Axios » (Il est digne), trois fois.

Et les chantres répètent : « Axios », trois fois. Et l'higoumène (ou archimandrite) baise l'omophorion de l'évêque sur l'épaule droite et sur l'épaule gauche, et il est conduit à sa place parmi les autres higoumènes (ou archimandrites) selon son rang. Puis la liturgie continue par la petite entrée.

4. — Si on donne la mitre à l'archimandrite, celui-ci est conduit auprès de l'évêque après la sortie du sanctuaire avec le saint Evangile. L'Evêque ne dit aucune prière ; il bénit seulement l'archimandrite de la main. L'archimandrite baise la main de l'évêque, et la mitre que celui-ci lui donne, et la liturgie continue son cours normal.

5. — *Remise du bâton pastoral à l'higoumène ou à l'archimandrite.*

La liturgie étant terminée, l'évêque remet le bâton pastoral à l'archimandrite ou à l'higoumène, en disant :

Recevez ce bâton pastoral, afin de vous y appuyer pour conduire votre troupeau, car vous devrez en rendre compte à notre Dieu au jour du jugement.

Ensuite il prononce l'allocution suivante :

N., mon fils spirituel dans le Seigneur Jésus-Christ, ouvrez l'oreille et écoutez la voix de mon humilité qui vous est adressée.

Par la grâce de Dieu, Esprit très saint et Principe de vie, et par le ministère de notre humilité, vous avez été élevé à l'autorité spirituelle dans ce saint monastère de N., en qualité d'archimandrite (ou d'higoumène), afin de paître les brebis spirituelles du troupeau du Christ, qu'Il s'est acquises par son sang précieux. Et c'est en signe de votre autorité spirituelle que ce bâton pastoral vous est remis par nous. Recevez-le de mes mains fragiles, et comprenez que par l'intermédiaire de mon humilité, vous le recevez de la main même de Dieu, qui vous le remet d'une manière invisible. Quant à vous, conduisez le troupeau qui vous est confié, d'après les préceptes du Pasteur suprême et Maître, le Christ Sauveur, avec une application et un soin extrêmes, ne déviant ni à droite, ni à gauche, mais allant le droit chemin, qui s'appelle le chemin royal. Conduisez-le des biens

corruptibles aux biens incorruptibles, des choses terrestres aux choses célestes ; de même que Moïse, lorsqu'il eut reçu la verge du Seigneur Dieu, conduisit le peuple d'Israël de l'esclavage d'Egypte dans la terre de la promesse. Vous devez donc affermir paternellement dans leur vie monastique les frères faibles, non par la verge de la colère et des coups, mais par les paroles d'une instruction pleine de douceur, et par l'exemple de votre sainte vie, et vous devez porter leurs faiblesses avec patience. Au moment voulu vous devez insister, contraindre, à temps et à contretemps, reprendre, supplier, menacer, en toute patience. Ce bâton pastoral vous est donné, non comme une puissance du siècle, pour vous enorgueillir au-dessus de ceux qui vous sont confiés, ou même pour les frapper sans raison ; mais c'est un gouvernail qui vous est confié, comme à un pilote, pour conduire le navire spirituel, voguant sur la mer de cette vie souvent agitée par les tempêtes ; c'est une houlette qui vous est confiée, comme à un vrai pasteur, et non comme à un mercenaire, non pour frapper les brebis, mais pour les défendre des loups qui dévorent les âmes, et pour les garder, selon la parole de S. Pierre : « Paissez le troupeau de Dieu qui vous est confié, veillant sur lui, non par contrainte, mais de bon gré et selon Dieu ; non en dominant sur ceux qui sont votre partage, mais devenant les modèles du troupeau. Car ceux qui paissent ainsi, lorsque le Prince des pasteurs, le Christ, paraîtra, ils recevront la couronne incorruptible de gloire ». C'est pourquoi, paissez le troupeau, qui vous est donné par Dieu, comme un père qui montre un amour égal pour ses enfants, qui console les pusillanimes, réconforte et guérit les malades, et corrige les délinquants par l'esprit de douceur. Ceux qui ne se soumettent pas aux règles du monastère, mais qui marchent à l'encontre des prescriptions monastiques, et qui sont pour les autres un obstacle et un scandale, rendez-les dociles et sages par votre parole et par vos avis spirituels. Ceux qui sont endurcis par la désobéissance, et commettent le péché mortel, ceux-là, puisqu'ils n'écoutent pas la parole de l'instruction, soumettez-les à de justes pénitences, afin que ceux qui sont châtiés en tirent une leçon, et que les autres par leur pureté deviennent plus sobres dans les œuvres spirituelles. Quant à ceux qui, du monde, viennent

avec ferveur à la vie monastique, accordez l'habit angélique à ceux qui sont libres, et qui ne sont pas engagés par les liens du mariage, et donnez à l'âge prescrit la tonsure parfaite. Et ceci, avec l'épreuve religieuse nécessaire, ne le faites pas avant un essai de trois ans d'apprentissage monastique, afin que leur caractère et leur ferveur soient manifestes. Ordonnez à tous ceux qui portent l'habit monastique, qu'après le travail manuel ils apprennent avant tout le psautier, et ne s'épuisent pas tout le temps dans des occupations terrestres. Ne désirez jamais voir ni écouter des moines désœuvrés. Les moines qui ont émis leurs vœux dans d'autres monastères, ne les recevez jamais sous votre direction, si ce n'est dans des cas exceptionnels, et exhortez-les de toutes façons à retourner dans leur propre couvent. A vos inférieurs défendez les visites inutiles dans les villes et les villages ; quant à l'affection désordonnée pour les proches et les amis qui sont restés dans le monde, coupez-la radicalement. A vous-même incombe le devoir de conserver intacts en tous points les rites ecclésiastiques, selon la tradition de la Sainte Eglise Catholique Orientale, et de savoir comment il convient qu'un Supérieur préside dignement. Occupez-vous avec soin du patrimoine du monastère, mais non d'après votre propre volonté, ni d'après votre propre ordonnance, ou en vous obstinant dans votre propre jugement. Et il vous faut ne rien faire par vous-même, que ce soit petit ou grand, et ne pas vous concerter ou vous trouver d'accord au sujet de la vie des moines, ou des biens du monastère, ni avec quelques moines flatteurs et adulateurs, ou dissipateurs, ni avec ceux qui sont encore dans le monde ; mais, concernant toutes les difficultés et le patrimoine monastique, en tout, prenez d'abord conseil des anciens qui ont fait profession dans le monastère depuis de longues années, et qui savent tout en détail. Car c'est en prenant souvent conseil qu'on trouve le salut. Que si un point dans le monastère requiert quelque amélioration pour le bien ou pour l'utilité, cela non plus ne le faites pas de vous-même, mais d'après le conseil des frères du monastère, après les avoir insiruits selon les saintes Ecritures. Il vous faut aussi connaître quels sont ceux qui travaillent dans le saint monastère, et les avoir plus en affection à cause de

leur labeur. Ne vous élevez pas au-dessus de ceux qui vous sont confiés, à cause de la dignité de votre prélature, de peur d'être dominé par le vice des orgueilleux ; car si, en raison de votre prélature, vous êtes honoré plus que les autres, cependant, quant à la dignité de la nature, vous ne différez d'eux en rien. Que le nom d'Archimandrite (ou d'higoumène) ne vous enfle pas d'orgueil, car ce n'est pas là un ordre au dessus de l'ordre sacerdotal ; conduisez seulement les moines qui vous sont confiés : c'est pour cela qu'on vous appelle higoumène parmi des frères, et non seigneur parmi des sujets. Toutes vos allées et venues faites-les avec des moines choisis de votre monastère, et à la connaissance de l'économe. Faites des dépenses en bonnes œuvres et en choses qui plaisent à Dieu, et n'épuisez pas tout pour des biens extérieurs, car le patrimoine du monastère est le patrimoine de l'Église et le patrimoine de l'Église est le patrimoine des pauvres. Ces biens, usez-en donc plutôt en faveur de nos frères pauvres, dont le Christ notre Dieu dira au jour du jugement : « J'étais affamé, et vous m'avez donné à manger ; j'avais soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais sans asile, et vous m'avez recueilli ; j'étais nu, et vous m'avez vêtu ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venu à moi ». Vous devez encore avoir soin que tous ceux qui vivent et travaillent dans ce saint monastère, moines ou laïcs, purifient souvent leur âme par la sainte pénitence, et participent aux divins mystères ; que tous vivent dans l'honnêteté, la pureté, la sobriété, et sans reproche. Pour les frères défunts du monastère, vous devez avoir grand soin de faire toujours mémoire d'eux lors de l'offrande du sacrifice non-sanglant, et de faire, des biens du monastère, des aumônes pour leurs âmes. Celui qui n'a pas achevé de satisfaire pour ses péchés, ayez soin de l'aider de toutes manières par des aumônes et des prières, afin qu'il soit rendu digne de la vision de la face de Dieu. Et lorsque, avec soin et diligence, vous aurez observé tout ceci, vous pourrez dire avec confiance au Seigneur : « Me voici, avec les enfants que Vous m'avez donnés ». Et vous serez digne, en même temps qu'eux, d'entendre cette voix très douce du juste Juge : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'établissement du monde ».

Et ensuite il dit aux frères :

Quant à vous, mes Révérends Frères, vous devez témoigner à votre archimandrite (ou higoumène) N., le respect qui lui est dû, et lui être soumis dans le Seigneur comme des enfants à leur père, comme des élèves à leur maître, comme des brebis à leur pasteur, sans la moindre contradiction ou désobéissance, selon la recommandation du divin apôtre Paul qui dit : « Mes frères, soyez obéissants à vos supérieurs, et soyez-leur soumis, car ils veillent sur vous. » Vous savez que les autorités existantes sont établies par Dieu, et celui qui s'oppose à l'autorité, s'oppose au commandement de Dieu. Or ceux qui s'y opposent se chargent du péché, et le péché produit la mort de l'âme ». Afin donc de ne pas mourir de cette mort, soyez sans contradiction, et que la charité règne parmi vous, et à cause d'elle Dieu sera avec vous sans cesse.

Et à vous tous ensemble, au pasteur et aux brebis, je recommande de faire monter des prières ferventes auprès de Dieu, plein de miséricorde, pour la paix du monde entier, pour le bien-être des saintes Églises divines, pour de longues années de santé de notre Sérénissime Souverain et de toute la famille règnante, pour les autorités ecclésiastiques et civiles, et pour toute la chrétienté orthodoxe. Et je vous prie paternellement que, dans vos prières incessantes, notre humilité ne soit pas laissée dans l'oubli, afin que, priant les uns pour les autres, nous recevions tous l'héritage éternel du Christ Seigneur, par la droite divine duquel puissiez-vous être protégés et bénis dès maintenant et à jamais. Amen.

Chronique de l'Orthodoxie Russe.

I. En Russie.

I. — L'ÉGLISE PATRIARCALE

1. — Mort du métropolite Agafangel (Agathange).

Le *locum tenens*, premier en date, de la chaire patriarcale russe, Mgr Agafangel, est mort fin octobre dernier, 20-22 (?) Le défunt évêque naquit en 1856 dans la famille d'un prêtre du diocèse de Toula (au sud-est de Moscou). Gradué de l'Académie théologique de Moscou, il enseigna dans les séminaires Sibériens de Tomsk et Irkoutsk. Il fut sacré évêque en 1889 et occupa successivement les chaires de Riga, Wilno et Iaroslavl (au nord-est de Moscou). Le titre de Métropolite lui fut conféré par le concile pan-russe de 1917. Le Patriarche Tikhon nomma Mgr Agafangel *locum tenens* de la Chaire patriarcale en mai 1922. Le métropolite prit possession de son poste le 5 juin de la même année, mais bientôt après il fut fait prisonnier et incarcéré à Iaroslavl. Les ouvriers de l'usine textile locale s'efforcèrent de faire libérer le détenu mais n'aboutirent qu'à son transfert à la Loubianka (Moscou), prison de la Guépéou.

La vie y fut encore plus dure : cachot humide, société de détenus de droit commun.

En janvier 1923 la Guépéou décréta, sans instruction ni jugement, l'exil au pays de Narym (nord de la province sibérienne de Tomsk). En mars de la même année le défunt évêque reçut l'autorisation d'habiter dans les environs de Tomsk. La paroisse du village était soumise à « l'église vivante » et le curé se comporta très mal envers l'auguste exilé. L'exil dura 3 ans. A son retour, Mgr Agafangel désira d'abord exercer ses fonctions de *locum tenens*, mais ensuite il informa les fidèles de sa soumission au Métropolite Serge. Plus tard seulement il se rangea dans l'opposition. Un mois avant sa mort, Mgr Agafangel revenait à la communion avec l'Eglise patriarcale (nouvelle que le der-

nier numéro d'Irénikon annonçait sous réserve, p. 539, et que certains journaux russes mettent encore en doute).

2. — Le métropolite Serge.

A en croire certains périodiques russes, sympathiques à Mgr Euloge, le mouvement de retour au Métropolite Serge, dont parlait la dernière chronique, s'accentuerait : le peuple orthodoxe serait fatigué du schisme et obligerait ses pasteurs à la soumission. A Pétrograd l'opposition n'aurait plus qu'une église à sa disposition. Les évêques prisonniers aux Iles Solovki se seraient rangés, à l'exception de trois, aux côtés du Métropolite Serge. Douze d'entre eux auraient pu quitter l'exil et auraient regagné, après une visite à leur chef hiérarchique, leurs diocèses respectifs. La popularité de Mgr Serge serait grande à Moscou. Les invitations à célébrer pontificalement dans les paroisses, se multiplieraient. On se le disputerait deux mois à l'avance. D'autre part le « Voskresnoié Tchténié » (journal hebdomadaire orthodoxe édité à Varsovie et partisan du synode de Karlovtsi) du 6 janvier dernier relate que le Métropolite Serge, sous la pression du gouvernement soviétique, se serait séparé de Mgr Pierre, le *locum tenens*, ce qui aurait affaibli sa situation. Le memento du pouvoir bolchévique à la messe aurait également détourné de Mgr Serge beaucoup d'évêques et de fidèles.

3. — Les métropolites Pierre et Cyrille.

Le *locum tenens* (métropolite Pierre) continue à vivre en exil dans la province de Tobolsk (Sibérie). Il y est entouré de grande vénération par la population, qui ne le laisse manquer de rien. Le métropolite Cyrille de Kazan, communément désigné comme futur patriarche, est aussi en Sibérie ; sa santé est très bonne.

4. — Almanach de l'Eglise patriarchale.

L'Eglise patriarcale a édité à Oura(nord-est de la Russie d'Europe) un calendrier-almanach pour 1929. Ce qui frappe tout d'abord c'est le mot Russie au lieu de U. R. S. S. sur la couver-

ture. Au centre de celle-ci St-Basile le Bienheureux (église de Moscou célèbre par la richesse de son architecture — elle a été convertie en musée) entouré de textes sur l'Incarnation et la Médiation du Sauveur. Le texte est sobre et d'une grande valeur. L'Eglise russe a saisi cette occasion pour faire entendre sa voix. Elle parle surtout de charité (beaucoup de citations des épitres Johanniques), de la place de Dieu dans la vie, et ceci certainement par réaction contre la « religion marxiste de l'homme », enfin du combat pour Dieu allant jusqu'au sacrifice de la vie. On cite les principaux événements de l'histoire de l'Église, les premiers conciles œcuméniques par exemple. Le texte donne des extraits des vies de Saints, les péricopes de l'Évangile et de l'Epître pour tous les jours,beaucoup de rubriques. Le Saint Sacrifice de la Messe occupe une très grande place.

II. — RÉACTION RELIGIEUSE

A. — DANS L'ORTHODOXIE.

5. — Le peuple.

Notre dernière chronique relatait beaucoup de faits manifestant l'essor religieux dans le peuple russe et surtout parmi les ouvriers d'usines. Nous ne fatiguerons pas le lecteur par une longue énumération ; il suffit de citer les traits les plus caractéristiques : côtisations pour construction ou réparation d'églises ou presbytères, refus de convertir des églises en clubs communistes, chômage à l'occasion de la visite d'une icône miraculeuse, reprise d'anciens pèlerinages. Les Isvestia (n° 250) jettent un cri d'alarme au sujet de la situation religieuse. « En U. S. S. R. il y a quarante à cinquante mille églises et trois cent mille ministres de différents cultes, une organisation de la jeunesse chrétienne, des académies théologiques à Pétrograd, Moscou et Kiev... avec de nombreux élèves parmi lesquels des syndiqués. Le dernier congrès du clergé de l'Ukraine a fait des démarches auprès du comité central exécutif pour la permission d'enseigner la religion dans les écoles ».

6. — Le clergé.

Un autre numéro du même journal donne quelques détails curieux sur les adaptations du clergé au nouveau régime. Fréquemment les prêtres travaillent pendant la semaine dans des bureaux pour se consacrer entièrement au ministère les dimanches. Dans les usines de Sormovo(près de Nijni-Novgorod) est éditée une feuille cléricale : « Science et Religion », destinée à détruire les préjugés des «primaires» contre la religion. L'introduction du style grégorien ne rencontrerait plus beaucoup d'adversaires.

7. — La presse.

La « Komsomolskaia Pravda » constate l'activité de la presse religieuse malgré les entraves à son développement. La République possède 25 publications religieuses avec un tirage global de 100. 000 exemplaires. La Bible a été imprimée à 140.000 exemplaires. Les livres de prières ont eu en 1928 trois éditions. L'organe communiste demande au gouvernement d'arrêter l'approvisionnement en papier des journaux religieux.

Dans les rues d'Odessa on a pu lire une proclamation relative à la campagne électorale. « Ni soviets, ni documents ne pourront défendre les pauvres gens. Seul Notre-Seigneur Jésus est leur bouclier... les méchants répondront devant Dieu dans les souffrances et ne recevront pas de pardon. Souvenez-vous du Royaume de Dieu et vivez sur terre dans l'humilité et la charité chrétienne ».

B. — LES SECTES.

8. — Les Baptistes.

La secte des Baptistes (Cf. Irénikon V, 1928, p. 541) recrute beaucoup d'adhérents dans le Caucase septentrional, l'Oural et parmi les cosaques du Don. Rostov-sur-Don est le siège de l'association des Baptistes de la Russie méridionale. « Cette organisation désirait faire venir des prédicateurs expérimentés de l'étranger avec passeport de spécialistes-techniciens (espèce très désirable en pays des Soviets) mais la manœuvre

fut découverte. Les baptistes étudient sérieusement la doctrine marxiste pour la réfuter. Les communistes les considèrent comme adversaires très sérieux.

9. — Les « molokani ».

Une autre secte, les « molokani »,(1) se livre à une forte propagande aux abords de la Crimée (Mélitopol) et combat l'immoralité, programme du Komsomol, par les affiches suivantes : « Si tu veux être sain de corps et d'esprit occupe-toi ainsi : ne bois ni vin, ni bière, ne fume pas, ne mens pas, ne fait de tort à personne, observe tes défauts... fais tout pour Dieu. » Des chœurs religieux sont organisés ; l'exécution, souvent très bonne, de leurs cantiques attire beaucoup d'auditeurs.

III. — PROPAGANDE ANTI-RELIGIEUSE

10. — Organisation.

L'association des « Bezbojniks » (sans-Dieu) a présenté un rapport de son activité au comité du parti communiste à Moscou. — En voici les conclusions : on constate une amélioration de rendement, mais celui-ci reste insuffisant surtout dans les villages. Les principaux défauts : les travaux politique, scientifique, et éducatif ne sont pas bien coordonnés ; la matière et la forme de la propagande conservent un caractère trop primitif, la littérature populaire n'atteint pas les grandes masses. — Le comité estime nécessaire la constitution de fonds spéciaux et la création de cadres d'ouvriers qualifiés.

Dans ce même domaine la « Krasnaïa Gazeta » estime l'art et la science les meilleurs instruments de l'antireligion. « Pour le vulgaire, Dieu est un soutien dans les épreuves. Au lieu du sorcier, le médecin ; au lieu d'Élie (la croyance populaire russe lui

(1) Les « molokani » sont une secte rationaliste fondée par le paysan Oukléine au XVIIIe siècle. Elle a subi des changements et des schismes depuis ; certaines branches aboutissent à un ritualisme allant jusqu'à l'observation de la loi mosaïque. Leur nom vient de « moloko-lait ». Les orthodoxes ont voulu stigmatiser par là l'emploi, par les membres de la secte, de laitage pendant le Carême. Les sectateurs eux-mêmes donnent au « moloko » un sens spirituel.

attribue une grande influence sur les conditions atmosphériques), le metéorologue ; au lieu de la providence, l'agronomie ; voilà les remplaçants de Dieu chez le peuple. La science doit instruire en amusant ; vulgarisons donc surtout la physique expérimentale...Il nous faut également changer 'esprit de nos clubs. Nous sommes parfois trop rigoristes nous bannissons les danses, la joie sincère et spontanée, pour parquer notre public dans des conférences ennuyeuses et dans les séances mornes de nos cercles.».

D'autre part on lit dans la « Kommunistitcheskaïa Pravda » au sujet de la jeunesse communiste (Komsomol) : « Endéans les cinq années de son existence le mouvement des pionniers a enrôlé deux millions d'enfants environ. Il est devenu partie indispensable de la vie sociale des Soviets et dirige l'éducation communiste de la nouvelle génération. Maints obstacles se dressent encore devant lui. Les buts du parti communiste et du Komsomol doivent être présentés très clairement aux enfants et les captiver. Les parents enseignent encore beaucoup de superstitions ; détruisons celles-ci par une éducation collectiviste. Les pionniers plus âgés peuvent poursuivre cette œuvre parmi la génération adulte. Il va de soi que toutes maladresses sont à éviter, plaisanteries grossières, p. ex. »

11. — La Noël.

Les journaux soviétiques avaient d'abord annoncé la résolution des ouvriers de continuer le travail les 25 et 26 décembre. Mais plus tard la «Rabotchaïa Gazeta» fut forcée d'avouer que la séance extraordinaire des unions ouvrières de Moscou après de longs débats a décrété le chômage les 24, 25, 31 décembre et le 1er janvier. Les élèves de l'école soviétique sont partis en vacances. Un tarif spécial est établi pour eux du 21 décembre au 10 janvier. Le correspondant du « Daily News » a visité un club de « Bezbojniks » le soir du 24 décembre. Le spectacle fut propre à scandaliser un anglais ; une conférence remplie de blasphèmes fut suivie de divertissements très équivoques. La Radio-station du Komintern (Internationale communiste) fonctionna la même nuit ; au programme : une audition de jazz, discours antireligieux ; celui de Lounatcharski demanda aux parents

d'empêcher leurs enfants de fréquenter les églises. Pour clôturer on débita des inepties sur la Bible. Pour vexer les fidèles, des hauts-parleurs furent placés devant les églises. La propagande de la nuit de Noël visa surtout catholiques et protestants.

L'Église patriarcale fêta la Noël selon le vieux style, le 7 janvier. Le peuple dans les villes et villages a repris à cette occasion ses anciennes traditions. Les arbres de Noël furent vendus en masse (ce qui ne manqua pas de provoquer les protestations véhémentes du Comité central des « Bezbojniks » et, fait curieux, même certains communistes s'en montrèrent acquéreurs, quitte à « soviétiser » quelque peu l'antique usage, par une ornementation de couleur rouge, portraits des chefs, etc.

12. — Le tombeau du Patriarche Tikhon.

Le directeur du musée dans l'ancien monastère Donskoï (Moscou) a ouvert l'accès du tombeau du défunt Patriarche Tikhon aux visiteurs. Ceux-ci seront « instruits » par un communiste sur la vie du premier chef de l'Église russe posttsariste.

II. A l'Etranger.

I. — L'ÉMIGRATION RUSSE

A. — MOUVEMENT DES ETUDIANTS RUSSES CHRÉTIENS.

13. — Congrès d'Amiens.

Le mouvement des étudiants russes chrétiens reste très actif. Il est destiné à combattre le Komsomol (jeunesse communiste) dont on a parlé quelques lignes plus haut. La vraie lutte aura la Russie pour théâtre. Mais elle se montre nécessaire parmi la jeune génération émigrée qui n est pas sortie indemne des expériences révolutionnaires supportées ; l'arrivée de jeunes gens du pays des Soviets pour faire leurs études à l'étranger augmente le danger de contagion. L'idéologie communiste tranche sur l'idéologie de l'ancienne « Intelligentsia » par l'élément « volontariste », par ses principes nets. Les armes à employer ne peuvent être une mentalité hésitante, une philosophie confuse, mais une discipline de l'esprit, à base de vérité religieuse. Les

dirigeants du mouvement sont tombés d'accord sur ce point au dernier congrès près d'Amiens (10-16 septembre 1928). Les questions traitées furent :

1) Le travail parmi les adolescents des deux sexes (14-18 ans), dans un esprit orthodoxe et national, pour combattre la dénationalisation et la déchristianisation. L'organisation des garçons « Vitiazi » (vitiaz-chevalier ; à noter que les orateurs ont insisté sur la différence entre le vitiaz à ascèse surtout intérieure, et le chevalier comportant plutôt une noblesse de façade) et les associations de jeunes filles n'ont pas donné satisfaction complète : une certaine exaltation romantique en a vicié l'esprit. On désire plus de réalisme, un enseignement religieux moins routinier, appelant les initiatives et pouvant intéresser « grands et petits ». Le manque de dirigeants expérimentés a été constaté.

2) Le recrutement de nouveaux adhérents par l'intermédiaire de clubs à entrée libre. Les premiers contacts s'y établiraient entre la jeunesse sans religion et les membres du mouvement, pour aboutir par une action lente et discrète au retour des « areligieux » à l'église orthodoxe. Les organisateurs ne désirent point donner à la religion une place trop apparente dans les réunions de ces clubs, mais ils veulent que la religion n'y soit pas ignorée ; on préconise des conférences, des concerts et même des soirées dansantes. Le métropolite Euloge a approuvé, après mûre réflexion. Un orateur a déclaré que le salut d'une seule âme suffirait à justifier pareille conception osée.

3) Le travail parmi les intellectuels devenus ouvriers dans les usines, sous forme de réunions, conférences, créations de bibliothèques, — et ceci dans un esprit religieux.

Au cours du Congrès, on a cité comme modèles les organisations de la jeunesse catholique d'Allemagne. Les dirigeants du mouvement ont l'esprit très ouvert, sont prêts à tirer tout profit des expériences faites, mais désirent trouver une voie particulière répondant adéquatement à la physionomie de l'orthodoxie russe. Ici les maîtres font défaut et les tâtonnements sont inévitables. La bonne volonté et l'humilité des ces travailleurs sont remarquables.

Le Centre du mouvement reste à Paris, 10, Boulevard Mont-

parnasse. On vient d'y ériger une chapelle en l'honneur de la Présentation de la Ste Vierge. Dans ce local se donne chaque semaine une conférence d'ecclésiologie orthodoxe. Le mouvement compte des adhérents à Nice, Londres, Berlin, Dresde, Riga, en Tchécoslovaquie. Le travail courant dans les cercles d'études comporte une lecture commentée des Saintes Ecritures.

B. — LES HIERARCHIES ORTHODOXES.

14. — Funérailles de l'Impératrice-Mère.

L'émigration russe avait espéré voir la fin du schisme douloureux à l'occasion de la mort de l'Impératrice-Mère de Russie (13 octobre 1928), par une réconciliation des deux évêques devant le cercueil de la Souveraine. Le métropolite Euloge se rendit à Copenhague pour procéder aux funérailles. Le métropolite Antoine s'abstint du voyage, et n'envoya guère de représentant. Interrogé par le rédacteur du « Novoié Vrémia » (Belgrade), il répondit qu'aucune brouille personnelle n'avait séparé les deux évêques et qu'aucune réconciliation personnelle n'était par conséquent possible. La seule solution du schisme serait la soumission de Mgr Euloge au concile des évêques russes (Karlovtsi), soumission dont le motif pourrait être aussi bien l'obéissance canonique que la déférence au désir de la défunte Impératrice.

C. — FRANCE.

15. — L'académie philosophique et religieuse de Paris.

Le budget annuel de l'Académie philosophico-religieuse russe de Paris, soumise à Mgr Euloge, excède 450.000 francs. Les émigrés russes ne seraient pas en état d'y pourvoir seuls. Des organisations charitables, américaines surtout, leur viennent en aide. Le secours étranger ne se produira cette année que si les émigrés manifestent leur intérêt envers l'œuvre du haut enseignement religieux en se côtisant pour une somme de 50 à 75.000 francs. Les souscriptions sont ouvertes et M. Kartachev, professeur à l'Académie, publie dans le « Vozrojdénie » du 1er dé-

cembre un appel où il s'efforce de détruire des opinions courantes parmi l'émigration russe, sur l'inutilité de la science théologique. M. K. expose la parfaite compatibilité de la sainteté avec la science, insiste sur la nécessité pour l'Église visible d'employer toutes les armes bonnes, et cite en exemple l'activité scientifique de l'Église catholique. Il rappelle aussi les gloires de la théologie russe, première entre les autres théologies orthodoxes. Les résultats ne sont pas encore connus.

16. — Le mouvement évangélique.

Le mouvement évangélique (protestant) russe prend une certaine extension. Le numéro de décembre de « l'Écho des Missions » (organe des évangélistes, édité à Riga) donne en première page une photographie de la communauté évangélique russe de Paris : 53 membres, hommes et femmes, présidés par le Pasteur Rogosine. Le « Vozrojdénié » du 21 décembre 1928 annonçait pour le 23 décembre des réunions du « « Réveil spirituel » (évangélique) à Lyon, Marseille, Montargis, Creusot, etc. Entrée libre. Les pasteurs Fetler et Urban ont donné des conférences à Paris. Un arbre de Noël a été organisé par les Évangélistes pour les enfants russes à Lyon. Les prédicateurs ont, paraît-il, du succès parmi les ouvriers russes, assoiffés d'idéal.

D. — BRUXELLES.

17. — Mort de Mgr Isvolski.

C'est avec un vif sentiment de douleur que les Russes émigrés, et spécialement ceux de la colonie de Bruxelles, ont appris, le dimanche 9 décembre 1928, la mort de leur pasteur vénéré. Pendant les quelques années de son séjour à Bruxelles, le Père Pierre avait su s'attirer la sympathie de tous : son cœur, qui se cachait sous des dehors un peu froids, son talent, ou plutôt son intuition de père spirituel,la distinction de ses manières d'homme du monde et son talent de chef, qui se manifesta surtout par un grand tact dans les moments difficiles que traverse son Église, toutes ces qualités avaient fait de lui le centre naturel auquel s'adressaient toutes les misères, toutes les souffrances.

La famille de Mgr Pierre Isvolski appartient à la haute société russe. Son frère était jadis ministre des Affaires Etrangères et occupait, au moment de la déclaration de la guerre, le poste d'ambassadeur russe à Paris. Lui-même, d'abord haut fonctionnaire au Ministère de l'Instruction publique à Pétersbourg, fut ensuite nommé par l'Empereur « Oberprocureur » du Saint Synode. Ordonné prêtre depuis la guerre, Mgr Isvolski devint curé de la paroisse orthodoxe russe à Bruxelles, et Doyen provincial des églises voisines.

Malade depuis longtemps déjà, le Père Pierre était parti récemment à Paris pour y chercher un peu de soulagement. Il présenta au métropolite Euloge sa démission de curé orthodoxe de Bruxelles et se retira à la maison russe de S. Georges. C'est là qu'il est mort, le matin du 9 décembre.

On a célébré à son intention, dans l'église de la rue des Chevaliers, pendant quarante jours consécutifs, des Messes et des « Panikhides », matin et soir.

Le métropolite Euloge a nommé comme nouveau curé orthodoxe Mgr Alexandre qui fut évêque de l'Amérique du Nord.

E. — BERLIN.

18. — La cathédrale orthodoxe russe de Berlin.

La consécration solennelle de la cathédrale orthodoxe russe de Berlin (Cfr. Irénikon, V, 1928, p. 546) avait réuni, outre les prélats orthodoxes qui célébraient, bon nombre de personnages officiels ; parmi ceux-ci, les représentants officiels du Gouvernement allemand, du Corps diplomatique et des Princes du sang. S. Exc. Mgr Pacelli, Nonce Apostolique, s'était fait excuser et avait envoyé un prêtre russe catholique, l'abbé Kouzmine-Karavaev. Le dimanche suivant, l'église fut heureuse de recevoir le prince Alexis Dolgoroukov, qui venait de Copenhague, et qui apportait, pour la nouvelle église, au nom de Sa M. la défunte Impératrice Marie et de S. A. I. la Grande-duchesse Xénia, des objets précieux présentés jadis au nom de S. S. Pie VII à l'empereur Paul de Russie par le Grand-Maître des Chevaliers de Malte (1797). Ce sont : une grande relique de S.

Jean-Baptiste, une parcelle de la vraie Croix, et une icone très vénérée de N. D. de Palerme, qu'une tradition fait remonter à l'évangéliste S. Luc. Tous ces trésors précieux sont conservés dans des reliquaires en or massif, décorés de pierres très rares.

F. — AUTRICHE.

19. — Mort du R. P. Andréev.

Au mois de Novembre 1928 mourut en Autriche un Russe qui était aimé par beaucoup de ses compatriotes.

Né à Moscou en 1868, Michel Andréev avait hérité de son père un caractère facile qui se manifestait par une joie débordante ; sa jeunesse se passa comme un rêve, et c'est seulement comme étudiant à Pétersbourg qu'il commença à s'intéresser au côté sérieux de la vie. Les études de droit canonique romain firent sur lui une impression durable. Diplomate à Tokio, Munich, Stockholm et au Brésil, le jeune Andréev continua à s'intéresser aux questions religieuses. Dépouillé de sa fortune par la révolution, il trouva une modeste occupation à la Croix-Rouge, d'abord à Varsovie, puis à Vienne. C'est le contraste frappant entre la misère des émigrés, ses compatriotes, et le sans-gêne des nouveaux riches qui détermina chez lui une crise de conscience religieuse qui le poussa jusqu'à l'idée du suicide. C'est alors, soudain, au moment de la plus forte tentation, qu'il se sentit appelé par Dieu à une vie religieuse intense. Andréev fit son acte d'adhésion à l'Église catholique le 2 février 1922 et commença bientôt ses études de théologie. Ordonné prêtre le 26 juillet 1925 il entra au noviciat des Jésuites en novembre 1925. Il avait exactement 57 ans.

Le Père Andréev a été admirablement guidé par la grâce de Dieu. Tous ceux qui le connurent lui garderont un pieux souvenir.

G. — LONDRES.

20. — Service à S. Mathew's, Westminster.

Un Requiem solennel fut célébré le 26 novembre dernier à S. Mathew's, Westminster, pour le repos de l'âme du Métropolite Agafangel (v. plus haut) et pour d'autres membres défunts

de l'Association des Églises Anglicane et Orthodoxe. Le Révérend Hose officiait. Parmi la nombreuse assistance : Mgr Germanos, archevêque de Thyatire, 2 prêtres russes, le Révérend French, secrétaire de l'association. Bishop Bury, en mitre, prononça une allocution. Il parla de la vie mystique de l'Église russe et exprima l'espoir que la vie active s'y développe en proportion, puisque la vie intérieure, fondement de toute activité chrétienne féconde, y est si intense.

21. — Mort de M. H. Williams.

Un grand ami de la Russie vient de mourir, Monsieur Harold Williams, rédacteur au « Times » pour la politique étrangère. Fils d'un pasteur méthodiste d'Australie, il reçut son éducation dans la métropole, séjourna en Russie, y épousa une Russe, et assista avec un intérêt profondément sympathique au concile de l'Église russe de 1917-1918. Fixé à Londres depuis la révolution, il établit dans sa maison de Chelsea un salon anglo-russe qui eut les meilleurs résultats. Les émigrés russes, et spécialement ceux d'Angleterre, entouraient M. W. d'une grande sympathie, non seulement à cause de ses articles courageux dans le « Times » contre la politique de Lloyd-George, mais aussi et surtout à cause de son grand amour envers la vraie Russie.

Au dire du P. Boulgakov (*Pout*, décembre 1928) M. W. fut une synthèse vivante de l'esprit occidental et de l'esprit russe, sans aucune absorption, mais avec une interpénétration très intime (l'auteur de l'article cite comme exemple l'alliance d'une activité soutenue et d'une discipline rigoureuse au travail, avec une réserve timide et humble, propre au tempérament russe). Attiré depuis longtemps par l'orthodoxie, M. W. fit acte d'adhésion sur son lit de mort et reçut le nom de Grégoire.

II. — ÉGLISES DIVERSES

A. — FINLANDE.

22. — Anniversaire.

L'Église orthodoxe de Finlande a fêté, le 26 novembre dernier, son dixième anniversaire.(Pour des détails sur l'organisation de

cette Église, voir dans Irénikon, III, 1927, p. 415) Dans sa lettre pastorale, Mgr Germanos, chef de cette Église, rappelle les difficultés politiques et ethniques surmontées dans le courant de la décade écoulée. Il constate avec satisfaction le développement des activités diverses : missions dans les paroisses, ministères périodiques dans les régions très éloignées, groupements paroissiaux, écoles du dimanche, cours de catéchisme. La fraternité des SS. Germanos et Serge (fondateurs du monastère de Valaam) est le centre vital de cet épanouissement. L'archevêque a confiance dans l'avenir de son Eglise et exhorte hommes et femmes à faire honneur au nom d'orthodoxes (vu la majorité protestante de la population) en exerçant la charité, signe distinctif des disciples du Christ.

B. — ESTHONIE.

23. — La cathédrale russe de Réval.

Depuis quelque temps, la cathédrale russe orthodoxe de Réval est l'objet d'âpres polémiques. Ce temple a été érigé par les Russes, au début du siècle, comme symbole, disent les Esthoniens, de la domination tsariste dans le pays. La silhouette ne cadrait guère avec le panorama de la cité merveilleusement belle et toujours, tant du côté balte que du côté esthonien, des plaintes s'étaient élevées contre cette église. Telle était la situation au moment de la déclaration de la guerre. Depuis, l'Esthonie s'est déclarée indépendante (Cfr. Irénikon, V, 1928, p. 45) et les nationalistes poussent à faire disparaître du pays tout vestige du régime russe. Leurs théories trouvent expression dans la parole du ministre de la guerre, le Général Peek : «Faire disparaître tout ce qui n'est pas d'origine esthonienne ». Il serait facile de répondre,et le Général Laidoner l'a fait, que « dans ce cas, il faut raser toute la ville car elle n'a absolument rien d'esthonien ». La population russe a organisé toute une campagne contre la destruction de la cathédrale ; le clergé a envoyé une supplique d'intervention à l'archevêque de Canterbury et il est à espérer que, malgré toutes les raisons alléguées pour justifier

la disparition de ce temple consacré, on ne se laissera pas aller à un nouvel acte de vandalisme comme celui de Varsovie.

C. — AMERIQUE.

24. — Statistiques.

D'abord, quelques renseignements statistiques sur l'état des Eglises orthodoxes aux États-Unis.

Eglise	russe	199	églises	95.134	fidèles
»	grecque	153	»	119.495	»
»	roumaine	34	»	18.853	»
»	syrienne	30	»	9.207	»
»	serbe	17	»	13.375	»
»	albanaise	9	»	1.993	»
»	bulgare	4	»	937	»

25. — L'Eglise russe de Los Angeles.

Les manifestations interconfessionnelles entre anglicans et orthodoxes se multiplient.

Le métropolite russe Platon a consacré le 22 juillet dernier l'église russe de Los Angeles. Il était assisté de Mgr Alexis, évêque russe de San Francisco, du R. P. Michel Lototski, curé de la paroisse, et entouré d'un nombreux clergé russe et serbe. Le Dr Bertrand Stevens, Bishop de Los Angelès, se trouvait à une place d'honneur, dans le sanctuaire, pendant cette cérémonie qui dura 5 heures. Un dîner fut offert à Mgr Platon par le clergé anglican. Le même soir il y eut une audition du chœur russe à la cathédrale anglicane, et une allocution prononcée par le métropolite russe. Anciennement les Orthodoxes russes de Los Angeles avaient eu à leur disposition une chapelle anglicane.

26. — Vêpres interconfessionnelles à Philadelphie.

Le 11 novembre dernier, l'église anglicane de Sainte-Élisabeth à Philadelphie fut le théâtre d'une cérémonie religieuse peu habituelle : les vêpres du rite grec-orthodoxe chantées en différentes langues, l'anglais employé toutes les fois que les prières correspondaient au « Book of Common Prayers ». Le Révérend John

R. Crosby chanta l'évangile en grec moderne ; d'autres prêtres dirent des collectes en bulgare, russe, latin et dalmate. Deux chœurs prirent part à l'office. Le chœur russe, de l'église Sainte-Marie, sous la direction de M. Nemets, impressionna beaucoup le public au dire du « Living Church » par l'exécution profondément religieuse du Psaume 57 et le magnifique accompagnement des basses. Le Rév. M. Crosby est nommé par Bishop Garland pour organiser un centre religieux parmi les citoyens américains de confessions non anglicanes. Le but poursuivi n'est pas le prosélytisme, mais une aide fraternelle à cause de la pénurie des ministres de ces confessions. On n'exercerait aucune pression sur la conscience des générations actuelles, mais on n'exclut guère la conversion des générations futures à l'épiscopalisme américainon : la prépare ; intreprétation de la devise « Keep them Christians, make their children Americans », que le R. Crosby suggère lui-même dans une lettre au Living Church du 8 décembre dernier. Sur prière des autorités respectives, et avec permission de Bishop Garland, il baptise, absout, communie dans leur langue les américains non anglicans des environs. Dans son allocution il invita tous les chrétiens à faire de Sainte-Elisabeth leur maison, et proposa de célébrer l'office dans différents rites et langues pour les fidèles dépourvus de ministres. Le T. R. archimandrite grec Papayeoriou, les RR. PP. Georges Thoukious de l'Église bulgare et Georges Gouguine de l'Église russe ont assisté à la cérémonie.

27. — Vêpres slaves à New-York.

« The Living Church » du 12 janvier dernier décrit les vêpres slaves qui furent chantées dans la cathédrale anglicane de St-Jean l'Évangéliste de New-York devant une affluence considérable.

Bishop Manning s'était fait excuser pour maladie. Le métropolite Platon n'a pas assisté non plus, retenu à Détroit par une ordination. L'archimandrite Benjamin officiait, assisté de deux prêtres et d'un diacre à basse profonde. Le quatuor des Kedrov, réputé dans le monde entier, a chanté les cantiques et a ému es audit eurs tant par son art que par sa piété.

Cette manifestation religieuse russe avait pour but d'attirer l'attention du public américain sur l'Académie philosophico-religieuse russe de Paris dont nous parlons plus haut, en insistant sur son rôle dans l'avenir religieux de la Russie. Le comité de patronage russo-américain (dont fait partie le musicien russe célèbre Serge Rakhmaninov, connu aussi pour sa grande générosité envers ses compatriotes indigents) a donné quelques détails sur la vie des étudiants de l'institut et a fait mention du prix mensuel de la pension, bien modeste à des yeux américains, de $ 20.

D. — ANTIOCHE.

28. — Mort du Patriarche Grégoire.

Le Patriarche orthodoxe d'Antioche, Mgr Grégoire, est mort le 12 décembre dernier. L'état actuel de son Patriarcat a profondément affecté sa santé : d'abord, la révolution en Russie, protectrice morale et matérielle de l'orthodoxie, ensuite le soulèvement des Druses. Le défunt patriarche était syrien, et non grec comme la plupart de ses prédécesseurs. Métropolite de Laodicée, il fut élevé, à l'âge de 47 ans seulement, au trône patriarcal, à la mort de Mgr Mélèce en 1907. Sa situation sous le régime ottoman était très délicate à cause de sa responsabilité politique pour les orthodoxes, mais il s'en tira très bien en diplomate avisé. L'instruction du clergé fut une de ses préoccupations ; deux séminaires furent fondés à Beyrouth et Belemont ; l'argent russe lui permit d'établir de nombreuses écoles paroissiales et hospices. Le défunt patriarche voyagea en Russie en 1913. Détail intéressant : c'est lui qui sacra évêque, à la Laure de Potchaev, Mgr Dionysios, actuellement métropolite orthodoxe de Pologne. On le regardait comme un homme de grand bon sens, bien que dépourvu de science théologique. Il ne prit jamais contact avec l'Occident européen, mais accueillit sympathiquement les anglicans de passage à Damas. Adversaire acharné du nouveau style, il finit par consentir en principe. (Ce style est introduit au patriarcat d'Alexandrie depuis le 14 octobre dernier).

E. — MANDCHOURIE.

29. — Nouvelle église à Kharbine.

Mgr Méthode, archevêque orthodoxe de Kharbine, a consacré une nouvelle église dans les environs de cette ville. L'édification du nouveau temple est due en grande partie à son curé, qui a réussi à rassembler les fonds nécessaires et à organiser en plus deux écoles paroissiales, au milieu d'une population en majorité bolchévique et adventiste. Le terrain est un don du gouvernement chinois. En Mandchourie il y a maintenant 18 églises et 2 monastères orthodoxes.

D. C. L.

Revue des Revues.

N.-B. — Les Revues non-catholiques sont marquées du signe *.

I.

Revues se rapportant spécialement à l'Église Russe.

* **POUT,** organe de la pensée religieuse russe.

N° 13, *Octobre* 1928.

1. — Bezobrazov, S. — Les principes de l'étude orthodoxe des Saintes Ecritures.

La traduction anglaise de ce travail fut lue à la conférence anglo-russe de St-Albans, le 30 décembre 1927. Le sujet a été suggéré à l'auteur par les divergences manifestes entre orthodoxes et anglicans au sujet de l'authenticité de certain- livres de l'Ancien Testament. Tout en rendant hommage à la science biblique anglicane, l'Auteur lui reproche de négliger le côté divin de la Sainte Ecriture, théandrique par essence, pour ne s'occuper que de l'histoire. Mais, dit M. Bezobrazov, les conclusions de la science historique ne sont que probables et ne peuvent donner la certitude. C'est la Tradition de l'Eglise qui pour un orthodoxe est la clé de la part de Dieu dans les Livres Sacrés et révèle leur sens vrai. Il est aisé de suivre l'auteur dans son étude jusqu'à ce point, mais l'exposé devient moins rigoureux quand il s'agit de définir la tradition de l'Eglise orthodoxe. M. B. *insiste sur l'absence d'un organe infaillible.* La tradition serait dispersée dans mille manifestations (écrits des Pères, hagiographie, liturgie, etc). Le chercheur orthodoxe n'aurait qu'à faire le choix lui-même. L'auteur ne semble pas redouter les dangers du subjectivisme. Il énumère ensuite les *prémisses* de la Tradition orthodoxe pour la compréhension de l'Ancien Testament : inspiration au même titre que le Nouveau Testament, ne jamais accepter d'interprétation contraire au dogme (le doute sur l'historicité d'Adam et des patriarches est inadmissible pour un orthodoxe à cause de la Communion des Saints), enfin troisième point (qui n'est pas aussi généralement admis par les orthodoxes que les deux précédents, et qui constitue une « spécialité » de l'Académie théologique russe de Paris), les livres qui ne sont pas historiques dans l'intention de l'auteur inspiré (Genèse, Chroniques, Evangiles, sauf celui de S. Luc) doivent être lus à la lumière de la Métahistoire, dont l'objet est la Théophanie, et qui permet de trouver les vérités éternelles dans les récits soumis au temps, puisqu'humains.

La métahistoire permettrait d'éviter un réalisme grossier et de concilier les soi-disant contradictions de l'Ecriture. Elle est très subtile et ne reçoit chez M. B. qu'une définition analogique : les icônes non plus ne sont guère naturalistes, mais leur convention est un stimulant à la Contemplation. Cet article très touffu mérite une lecture attentive et caractérise parfaitement, tant par le fond que par la forme, une certaine école théologique russe (de laïcs surtout) très en garde contre tout rationalisme.

2. — Berdiaiev, N. — L'obscurantisme.

Le sujet est inspiré à l'A. par l'état actuel de la pensée dans l'émigration et en Russie bolchévique. Il commence par analyser l'obscurantisme : ce serait une idéologie sociale à dominante affective, prêtant une valeur absolue à une forme contingente ; elle serait inspirée par la crainte de perdre cet absolu. Les « obscurantistes » se méfieraient de toute activité intellectuelle non contrôlée et, à cause de la difficulté du contrôle, de toute activité intellectuelle quelconque, pouvant amener des « hérésies » ; ils ne désireraient pas connaître leurs ennemis, leur haine, serait aveugle et la lutte réduite à des voies de fait ou bien à une démagogie (M. B. cite l'inimitié *instinctive* de la plupart des émigrés envers la Franc-Maçonnerie).

L'A. croit trouver le fondement psychologique de l'obscurantisme dans l'envie pour le talent d'autrui. De cet exposé général il passe à l'obscurantisme orthodoxe, et il devient plus difficile de suivre sa pensée. En effet, s'il y a de l'absolu, c'est bien dans le domaine des vérités révélées ; or M. B. ne veut pas l'attribuer à l'idée de la vie éternelle, puisqu'il critique dans ce sens les paroles d'un Recteur de l'Académie théologique de Moscou : « Qu'est-ce que la science et la philosophie quand il s'agit du salut éternel ? » Ces paroles prêteraient à critique, mais d'un autre ordre. Evidemment, s'il fallait choisir dans le cas d'incompatibilité, le choix d'un chrétien serait celui du Recteur. M. B. trouve au contraire qu'il n'y a rien de supérieur au travail libre de la pensée, Dieu voulant l'épanouissement de toutes les facultés de l'homme, qui devient ainsi semblable au « Logos » hypostatique. N'est-ce pas faire du libre examen un absolu aussi ? Dans les recherches religieuses on ne le voit pas suffisamment distinguer le domaine libre du dépôt révélé. Respectueux des dogmes orthodoxes acquis, il considère le révélé implicite comme essentiellement problématique. Aux obscurantistes orthodoxes (qui sont pour M. B. les partisans du synode de Karlovtsi) il reproche une immobilité, une défiance envers la philosophie, envers la « gnose » ; ils limiteraient a vie religieuse à un ascétisme-type du moine oriental. La pensée enchaînée se livre à une gnose indépendante et fautive (occultisme, théosophie, socialisme). M. B .voudrait christianiser ces doctrines. On parvient difficilement à résumer l'abondance de ses pensées. Il est un excellent avocat de sa cause : l'article est imprégné d'un pathos très prenant de aI « Sophia ».

3. — Frank, S. — La mystique de Rainer Maria Rilke.
(*Suite et fin*)

4. — Pogodine, A. — Le christianisme et le progrès.
L'« intelligentzia », imbue du déterminisme social de Spencer, rêvait d'un progrès futur (Tchèkhov, p. ex.) devant arriver fatalement. Un tel progrès peut-il s'allier au christianisme ? M. P. répond négativement tant pour le plan naturel (puisque le second avènement sera précédé de catastrophes inouïes) que pour le plan surnaturel (puisque tout est consommé avec le sacrifice du Christ). Mais chaque homme doit réaliser pour lui-même l'œuvre rédemptrice. Il faut croire à la réalité de la doctrine chrétienne qui n'est pas un « Donquichottisme ». Par le travail intérieur individuel se réalise un *progrès chrétien*, différent du progrès non-chrétien qui veut opérer sur et par les masses.

5. — Hiéromoine Jean. (D. Chakhovskoï). — Du jeûne.
L'A. recherche le sens vrai de cette pratique ascétique : accomplie sans intelligence, dans l'esprit de servitude, elle n'a aucune valeur. Ce n'est pas pour nous mortifier que Dieu nous l'imposerait par l'intermédiaire de l'Eglise. Cette conception est illusoire et appartient à l'homme « animalis ». La nourriture habituelle est une fausse nourriture (quoique Notre-Seigneur l'ait sanctifiée en l'employant et qu'elle nous soit nécessaire) parce qu'*égoïste ;* nous sommes de la poussière et nous la mangeons, et nous *nous* mangeons en quelque sorte ; elle nous est imposée comme punition. La vraie nourriture, le pain des Anges, le sacrement terrible et sublime du Corps et du Sang du Christ, voilà ce qui explique le jeûne eucharistique. C'est un grand péché de ne pas jeûner pendant la Semaine Sainte et c'en est un aussi grand de jeûner pendant la semaine de Pâques. Voilà les idées maîtresses de cette courte étude. Elle est révélatrice de l'attitude « logique » de certains orthodoxes. Nous n'avons pas cru devoir insister sur les contradictions découlant de la teinte manichéenne des idées de l'A. Elles sont rachetées en partie par un esprit de religion très profond.

6. — Boulgakov, S. — La Conférence de Lausanne et l'Encyclique papale. *(voir le prochain numéro d'Irénikon.)*

7. — Frank, S. — Max Scheller.

8. — Belenson, E. — Le Christ caché chez les Juifs.

9. — Kourdioumov, M. — Au pouvoir de la tentation.

10. — Livres nouveaux.
Quatre livres de D. Chrysostome Panföder O. S. B. « Christus unser Liturge », « Die Kirche als liturgische Gemeinschaft », « Das Persönliche in der Liturgie », « Das Opfer », édités chez Mathias Grünewald à Mayence,

sont l'objet d'une appréciation très élogieuse du Professeur Iliine. Il commence par recommander aux orthodoxes les Bénédictins comme fils « d'un des principaux créateurs de l'office oriental des Vigiles »(?) et comme liturgistes renommés. Il leur reproche toutefois (et ceci nous étonne de la part d'un érudit) de s'être cantonnés surtout dans le domaine archéologique et philologique et d'avoir ignoré la « Théologie liturgique » où les orthodoxes peuvent citer des noms comme Siméon le Thessalonicien, et Nicolas Cabasilas. Le mouvement liturgique serait d'après M. I. une conséquence de la faillite du rationalisme protestant. Il trouve dans les écrits de D. Panföder des idées chères à l'Orient : « La Sainte Trinité est le prototype de la communauté liturgique ». On pourrait se demander dans les réflexions sur l'Autorité, par lesquelles finit la notice, si M. I. ne confond pas les expériences mystiques, même les plus authentiques, avec l'enseignement dogmatique de l'Eglise. Ces lignes très iréniques d'un professeur orthodoxe prouvent combien la liturgie est un sujet propice à pacifier les esprits et à promouvoir l'œuvre de l'union.

N° 14, *décembre* 1928.

1. — Berdiaiev, N. — Les illusions et les réalités dans la psychologie de la jeunesse émigrée.

Les idées sont très voisines de celles d'« Obscurantisme »(cfr. plus haut), M. B. est mécontent de la jeunesse russe émigrée. Il y distingue deux tendances principales. La plus nombreuse a la phobie de la révolution, qu'elle rejette en bloc, mais sans aucun désir de la vaincre intellectuellement, par apathie spirituelle. L'idée-force de ce groupe est le passé tsariste, ayant subi la « transformation esthétique », et teinté de sentimentalisme. Les anciennes panacées : égalité sociale, libération de l'individu (fin du XIXe s.), ou bien art pour art, science pour science (premières années du XXe s.) sont oubliées, leurs champions (à qui en toute équité on ne peut refuser de l'héroïsme) condamnés.

Une seconde catégorie peut être appelée postrévolutionnaire (Eurasiens, Jeunes-russes). Elle accepte certaines positions de la Révolution, mais seulement comme tactique pour accéder au pouvoir, sans conviction raisonnée, et aussi avec une inimitié tranchée envers l'« intelligentzia » antérévolutionnaire, trop théorique à leur gré. M. B. stigmatise de barbarie la paresse d'esprit qui caractérise ces deux tendances psychologiques de la jeunesse émigrée.

Il y a enfin une minorité qui ne se berce pas d'illusions passées ou futures, et qui a reconnu les seules réalités qui permettent une vie dans le présent, avant-goût du présent éternel : la vérité religieuse et sa forme russe nationale (le mouvement des étudiants russes chrétiens). Mais il y a aussi un grand danger sur cette voie. La marche *vers l'Eglise* ne suffit pas : il faut être un membre vivant, et marcher *dans l'Eglise*. Pour M. B. la vie dans l'Eglise se résume en une activité intellectuelle libre et intense, en

une élaboration de vues *personnelles*. C'est une tentation terrible de vouloir se décharger sur un autre de ce travail, *voulu par Dieu*, en recourant à une autorité extérieure. Dostoïevski l'a suffisamment condamné dans son « Grand Inquisiteur » et comment, se demande M. B., un vrai orthodoxe, « Dostoïevskien », pourrait-il se défaire de cette liberté, dure par sa responsabilité, mais nécessaire au salut. (Ne serait-elle pas synonyme d'incertitude pour M. B. ?) On ne doit pas confondre l'absolu et le contingent, voir dans les formes actuelles de l'orthodoxie un achèvement. L'Eglise étant théandrique, son côté humain change et doit changer, autrement Elle deviendrait monophysite. Il ne faut pas craindre le mouvement intellectuel, avoir plus de confiance dans l'esprit humain, ne pas le figer en un « orthodoxalisme » par peur d'hérésies.

M. B. attribue une valeur suprême à la personnalité humaine, il veut a préserver contre tous dangers et contre le plus grand surtout « la pensée collective ». (L'esprit de troupeau, comme son nom l'indique, est évidemment antihumain, mais ne peut-il y avoir une soumission intelligente et humaine à une *vraie* autorité ?) On ne peut être que reconnaissant à M.B. pour ses aperçus judicieux sur l'état intellectuel de l'émigration. Les faits détachés abondent sur ce sujet, mais il n'y a rien de plus satisfaisant pour l'*homme* que la synthèse.

2. — Losski, N. — La pensée scientifique moderne et la pensée mythologique.

Nous donnerons un résumé très succinct de cet article extrêmement touffu, et trop général pour pouvoir exprimer exactement les convictions philosophiques de l'auteur.

La science moderne ne s'occupe que des produits sensibles et passifs, i gnore les principes actifs et rejette toute causalité finale et efficiente. La pensée mythologique tombe dans l'excès contraire et multiplie les agents et même les personnes. Il n'y aurait donc pas de contradiction entre la science mythologique et la science *vraie*, sauvegardant toutes deux le principe de causalité, mais il y en aurait une entre celle-ci et la pseudo-science moderne qui nie ce principe. Citons encore quelques pensées qui donnent une idée de la philosophie de M. Losski : le totémisme pourrait s'expliquer par une réalité, une *unité de vie supérieure* (un genre subsistant). La connaissance des substances créées et de Dieu se ferait *intuitivement*. Tous les systèmes philosophiques admettant des agents substantiels sont rangés dans un groupe appelé *idéal-réalisme* : Platon, Aristote, Plotin, S. Thomas, Schelling, Hegel, Soloviev.

3. — Zander, L. — Le Paradis terrestre.

Dans les premières lignes on rencontre de nouveau le nom de Dostoïevski, docteur suprême des philosophes orthodoxes. Citons les principales pensées de l'A. Les paroles d'Aliocha Karamasov : « ton inquisiteur ne croit pas en Dieu », mettent à nu le premier principe des utopies sociales. Dès qu'un homme perd le *sentiment vivant* de Dieu et de l'Eglise, son esprit est envahi

de fausses valeurs. Les anciens arguments contre les « paradis terrestres » ne portent pas : le fait d'être irréalisable ne leur enlève pas la valeur d'idéal puisque le christianisme intégral est aussi irréalisable en ce monde. Le seul moyen est de montrer *la contradiction immanente de la doctrine* par des images poétiques remplaçant la *totalité* de l'expérience ; et Dostoïevski vient de nouveau en aide avec son « Rêve de l'homme de neige » et son « Adolescent ». L'homme ne peut être heureux dans l'achèvement, mais uniquement dans une tendance ; le contraste est nécessaire à l'homme déchu, car ce qu'il a connu par sa chute c'est le principe de contradiction. Le chrétien n'a pas besoin de rêver à la félicité sur terre, le mal étant déjà vaincu, et cessant d'être le problème insoluble qu'il est pour l'incroyant. (La révolte d'Ivan Karamasov.) La joie surnaturelle (les acathistes grecs s'adressent aux Saints avec « χαῖρε » surmonte la souffrance. M. S. a mis dans son article beaucoup de conviction et ne fatigue pas son lecteur par une certaine subtitilité et fluidité où maint philosophe russe semble voir un critère de vérité et de profondeur. (Tiefigkeit).

4. — Stratonov, J. — Le développement du désordre ecclésiastique après le premier Concile de Karlovtsi.

5. — Vycheslavtsev, B. P. — Krishnamurti. (Achèvement de la théosophie.)

6. — Boulgakov. S. — H. V. Williams.
Nous donnons dans la chronique le résumé de cet hommage ému à la mèmoire d'un grand ami de l'orthodoxie et de la Russie.

7. — Livres nouveaux.

***VIESTNIK. — Le messager, organe du mouvement des étudiants russes chrétiens.**

III, 1928, *Octobre.*

1. — La Rédaction fait un bilan de l'activité du « Mouvement » après son sixième congrès annuel (cfr. Chronique) : on constate une croissance intérieure et extérieure, une conscience plus nette de sa responsabilité devant l'Eglise orthodoxe et la Patrie. On désirerait plus de vie intérieure chez les membres et un apostolat plus énergique. Le « mouvement » n'a pas pris position dans les dissensions hiérarchiques ; passant au-dessus des personnes, il atteint la vraie orthodoxie. Une prière a été composée pour le mouvement et approuvée par le métropolite Euloge : « Seigneur Jésus-Christ, fils du Père, qui avez fondé sur terre votre Eglise et nous avez envoyé du Père le Saint-Esprit, regardez du haut des cieux vos serviteurs rassemblés pour la gloire de votre nom et multipliez-les. Accordez-nous la foi, enflammez-nous d'amour envers nos frères, donnez-nous la patience, l'humilité et la mansuétude, enrichissez notre faiblesse et notre misère pour la confession de votre nom, communiquez-nous la grâce de l'Esprit très Saint afin que nous glorifiions dans

ce monde votre Sainte Eglise, par les prières de votre très pure Mère, du Saint N (Patron) et de tous les Saints. Amen.

2. — **Tchaoussov, A. — La voie oubliée de la connaissance de Dieu.** (*A suivre*).

3. — **La Philocalie (Extraits, XXV-XXVII).**

Sont données quelques pensées de S. Théodore Studite, Syméon le Nouveau Théologien, Syméon Eulabès (père spirituel du précédent). En parcourant cette *nourriture substantielle* on se demande si elle est bien adaptée à la maturité spirituelle des nombreux néophytes auxquels la revue est destinée.

4. — **Tchetvérikov, S. — Deux Jubilés.**

Quelque lignes d'un intérêt remarquable sur Léon Tolstoï (né le 10 septembre 1828) et le P. Jean de Cronstadt (né le 2 novembre 1828). Pourquoi Tolstoï, l'excommunié, peut-il encore être cher à une âme orthodoxe ? C'est qu'il a dévoilé le néant de la vie sans Dieu. Son erreur est d'avoir cherché Dieu en dehors de l'orthodoxie ; il le cherchait dans l'angoisse et non dans la simplicité. T. se demandait si l'on pouvait croire en Dieu sans le prier ou bien prier sans croire. Le P. J. priait et croyait. T. se posait la question : « Que faire ? » Le P. J. le savait et vivait pour le prochain. T. voyait de la magie dans les sacrements. Le P. J. ne passait pas de jour sans communier. T. cherchait la paix et la joie. Le P. J. les possédait. Ce qui les unissait pourtant c'était un esprit œcuménique : tous les deux voyaient le prochain dans l'homme de toute nationalité et de toute confession. T. était plus près de l'« Intelligentzia » fiévreuse d'avant la révolution ; maintenant il y a des indices qu'elle s'engage dans la voie du P. J.

5. — **Lagovski, I. — L'Eglise militante.**

Il s'agit de l'Eglise russe dans la république soviétique. L'article est surtout documentaire.

6. — **G. — A César, ce qui est à César ; à Dieu ce qui est à Dieu.**

L'article est une méditation sur les relations entre le spirituel et le temporel ; question très délicate, et qui ne reçoit pas de solution. Le sujet est inspiré par l'attitude du Métropolite Serge, qui est critiquée tant en Russie que dans l'émigration. L'auteur est partisan du Métropolite.

7. — **Notre vie. — Chronique. — Page de la jeunesse.**

III, 1928, *novembre*.

1. — **Tchetvérikov, Serge. — Le travail dans le mouvement, comme service de l'Eglise et de la Russie.**

Il est naturel au tempérament russe d'épancher son enthousiasme en verbiage. La direction du mouvement s'en rend parfaitement compte et

invite les membres à une activité sociale : dans les paroisses, dans l'éducation de l'enfance. Trop souvent on entend le reproche que le perfectionnement individuel paralyse le travail extérieur. Cela est faux, mais il y a danger de déséquilibre : il faut bien doser le travail extérieur et intérieur qui est discipline de l'esprit, accroissement de la foi, de l'humilité, de la charité, de l'esprit de prière. Le but poursuivi doit être bien clair : le service de l'Eglise (comprise, selon l'A., comme corps mystique du Christ indissolublement lié à sa Tête, et non comme une hiérarchie, forme humaine et transitoire) par l'obéissance, et le service de la « Sainte Russie », de l'orthodoxie dans sa compréhension russe.

2. — Tchaoussov, A. — La voie oubliée de la connaissance de Dieu. (*Fin.*)

Le mouvement chrétien dans la jeunesse russe est un phénomène nouveau (l'intelligentzia d'avant la révolution était athée en grande partie) et très heureux. Mais l'A. craint qu'il ne fasse fausse route par excés d'intellectualisme stérile et verbeux — celui-ci mène à une faillite : l'instruction religieuse dans les anciens séminaires et écoles de Russie l'a suffisamment prouvé.

M. T. oppose à une pareille connaissance de la religion toute superficielle puisque rationnelle (la raison ayant pour objet le sensible exclusivement) la vraie connaissance empirique et intégrale où le cœur prime (« se tenir dans le cœur par l'intelligence » formule de staretz) ; l'A. donne des textes de l'Ecriture à l'appui. Cette *science pratique* de Dieu s'acquiert par l'accomplissement des commandements. Faut-il bannir toute activité rationnelle d'une vie chrétienne ? Non, répond l'A. mais la subordonner à l'amour. L'Orient orthodoxe répond à la formule « humaniste » de Léonard : « Le grand amour est fils de la grande science », par une formule chrétienne : « La grande science est fille du grand amour ». En faisant des réserves sur la thèse de M. T. qui pourrait amener à « l'expérience religieuse », on ne peut qu'approuver les conclusions pratiques qu'il en tire en guise de conseils au « mouvement » : ne pas négliger l'ascèse personnelle en faveur de discussions théoriques dans les cercles, tâcher de vivre l'Evangile, puiser les forces dans la Sainte Eucharistie, l'acte théandrique par excellence, où la droiture de la volonté humaine est confirmée par la *vertu* divine.

3. — La Philocalie. (Extraits, XXVIII-XXXI).

Quelques pensées de Nicétas Stéthatos, Théolepte de Philadelphie, Nicéphore le moine, Grégoire le Sinaïte, — caractéristisques de l'ascèse orientale, donnant les méthodes pour purifier l'intelligence.

4. — Gillet, Léon. — Le christianisme social.

5. — Kartachev, A. — Un guide de l'enseignement théologique russe.

Hommage au Professeur N. N. Gloubokovski (actuellement à la Faculté théologique de l'Université de Sofia, Bulgarie) à l'occasion de

son ouvrage « La science théologique russe dans son développement à travers l'histoire et son état actuel ». M. K. rappelle la brillante carrière du Prof. Gloubokovski, qui débuta dans la science par une thèse sur le bienheureux Théodoret de Cyr. Sa réputation mondiale était faite. Homme d'une érudition écrasante, connaissant beaucoup de langues mortes et vivantes (ce qui influe sur son style très original) il fut un des rédacteurs de la première « Encyclopédie de Théologie orthodoxe » arrêtée au 12e volume (lettre K) par la révolution. La jeunesse studieuse russe touvera dans l'ouvrage du Pr. G. une documentation très précieuse pour renouer une tradition dont elle a été cruellement arrachée.

6. — Pianov, F. — Notre jeunesse.

7. — Notre vie. — Chronique.

8. — Supplément.

A partir de novembre, le « Messager » est complété par un bulletin du Cabinet religieux et pédagogique dirigé par MM. V. Zienkovski et J. Lagosvki.

III, 1928, *décembre.*

1. — La Rédaction s'adresse aux lecteurs à l'occasion du troisième anniversaire du messager. Le tirage actuel est de 1350 exemplaires, mais une propagande s'impose pour augmenter le nombre des abonnés (une campagne fut fixée à cet effet du 15 au 31 décembre 1928).

2. — Lagovski, J. — De l'autre rive.

Article enthousiaste à propos de l'Almanach-Calendrier de l'Eglise patriarcale russe.

3. — Prince Troubetskoï, Grégoire. — Le travail de la jeunesse dans le sein de l'Eglise.

Nouveau cri d'alarme à propos de l'intellectualisme exagéré qui guette les membres du mouvement (Cfr. Messager, octobre : « La voie oubliée de la connaissance de Dieu »). L'« Intelligentzia » anciennement athée doit naître lentement et humblement à la vraie vie. L'orthodoxie permet une liberté spirituelle complète, mais il ne faut pas l'entendre comme un jeu de la seule *raison*, les doutes doivent être résolus par la conscience et le cœur à la lumière de la charité, de la prière et de la communion dans le corps de l'Eglise. La raison n'est pas étouffée, elle devient simple. (« Soyez prudents comme les serpents et simples comme les colombes »).

Un autre danger serait, aux yeux du Pr. T., la tendance de la jeunesse à tout bouleverser et à ne pas assez respecter des traditions vénérables. L'A. conseille de prendre comme modèle la charité dont parle S. Paul et qui est la clé de tout vrai apostolat.

4. — La Philocalie. — (Extraits, XXXII-XXXV).

Quelques pensées de Grégoire Palamas, Caliste de Constantinople et

Ignace Xanthopoulos, Siméon de Thessalonique et Maxime Capsocalévite, où revient souvent la *prière de Jésus :* «Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, ayez pitié de moi » très en honneur chez les moines orientaux (Cfr « Récits d'un pèlerin russe », Irénikon, IV, collection 1928, n. 5-7).

5. — Notre vie. — Page de la jeunesse.

6. — Supplément : Bulletin du Cabinet religieux et pédagogique.

*VOSKRESNOIE TCHTENIE.

V, 1928, 2 *décembre.*

Boulgakov. S. — La conférence de Lausanne et l'encyclique « Mortalium Animos » du Pape Pie XI.

C'est une reproduction des paragraphes I et II de l'article du « Pout », octobre 1928 (voir plus haut, p.118), qui semble être considéré comme une exposition magistrale de la thèse orthodoxe. Et cependant le P. Boulgakov, est en schisme avec le métropolite Antoine, qui a toutes les sympathies du « Voskresnoié Tchténié ».

Benefaktov. — Réponse à M. Toubérosov, au sujet de son article « Pour l'admission des laïcs au concile local ».

Cette polémique révèle l'existence d'une école libérale inspirée, au dire de M. B., par la théologie protestante allemande. L'A. défend la thèse vraiment orthodoxe d'une église enseignante et limite le droit de vote dans les conciles aux évêques seuls. Il s'appuie sur des théologiens orthodoxes très autorisés : MM. Gloubokovski, Souvorov, etc.

V, 1928, 9 *décembre.*

Archimandrite Philippe. — De l'état de l'enseignement religieux dans le diocèse de Wilno durant l'année scolaire 1927-1928. (Extraits).

Il s'agit de l'enseignement religieux orthodoxe dans les écoles officielles (mais non confessionnelles). Son état n'est pas satisfaisant. Les principaux défauts sont :

1) L'inexactitude dans le paiement des professeurs et le calcul arbitraire des heures de leçons.

2) Les moyens de communication difficiles dans les campagnes.

3) La religion est matière obligatoire, mais les heures qui lui sont consacrées ne font pas partie de l'horaire normal.

4) De là, impossibilité de remplir le programme minimum.

5) La plupart des élèves ne connaissent pas l'alphabet russe, les manuels en caractères latins sont rares.

6) Les enfants ne sont guère surveillés en dehors de l'école et leur éducation religieuse est négligée par les parents.

7) Le paléoslave et le chant religieux ne sont pas enseignés.

V, 1928, 30 *décembre*.

Pervoukhine Joseph. — Critique de la brochure millénariste « Ceci vous attend ».

Cette brochure écrite d'abord en allemand par M. Keller, traduite ensuite en différentes langues et en russe, et préfacée par le Pasteur Fetler (cfr. Chronique) est répandue à profusion en Volhynie. M. P. dévoile toutes les inepties du millénarisme, il expose la doctrine orthodoxe sur le second avènement, ainsi que la vraie interprétation des textes de l'Apocalypse que les millénaristes prennent à l'appui. Il est intéressant de noter que l'A., pour réveiller l'antipathie du peuple envers la secte, insiste sur le rôle prépondérant que la foi millénariste attribue aux Juifs dans le « Royaume du Christ ».

KITIEJ.

II, 1928, *juillet-octobre*.

Kolpinski, Diodore. — « Rerum Orientalium ».

Article intéressant, qui expose les échos approbatifs que l'encyclique « Rerum orientalium », à la suite de « Mortalium animos », a rencontrés dans le parti de Mgr Antoine. Ce parti, par sa conviction d'être la seule vraie Eglise et sa condamnation de tout compromis, paraît plus *orthodoxe* au P.K. que le parti adverse (il est à noter que Mgr Antoine lui-même et ses collaborateurs sont *pratiquement* le plus opposés à l'Eglise Romaine) et plus russe, car le tempérament russe tend (sans toujours le réaliser) à une grande intégrité. Cette attitude droite d'une certaine partie de l'Eglise russe donne beaucoup d'espoir à l'A. pour l'œuvre de l'union.

T. B. — La Russie, Byzance et Rome aux XIe-XIIIe s.

Article de bonne vulgarisation, pourvu d'une abondante Bibliographie.

Après 1054 il y a eu deux mouvements à Kiev : un tourné vers Rome à la tête duquel se trouvait Gertrude, princesse polonaise et femme du prince Isiaslav, ce qui prouve le rôle important des mariages occidentaux dans les premiers siècles de l'histoire russe et l'autre orienté vers Constantinople inspiré par la hiérarchie, en grande partie grecque. Le prince pencha du côté de Constantinople craignant l'indépendance du Spirituel en Occident. Il faut également faire intervenir dans le choix, la communauté du rite, la prédominance de la culture byzantine, enfin le voisinage de Constantinople

Spectator. — « Pas si simple que ça ». —

On entend si fréquemment dans la bouche de certains orthodoxes l'opposition entre le catholicisme juridique et desséché et l'orthodoxie mystique et vivante. C'est une idée qui prouve une grande paresse de l'intelligence utilisant des formules toutes faites et ne voulant pas *étudier* l'adversaire. La dynamique russe tant prônée par ses apôtres et qui

consisterait à passer en de magnifiques « élans libres » d'un extrême moral à un autre, n'est-elle pas une déformation de la vraie Sainte Russie, celle de Serge de Radonej et Séraphim de Sarov, qui savait que la vertu est dans la persévérance et la discrétion. L'A. ne voit guère de différence *de principe* entre les compréhensions occidentale et orientale du Christianisme. Il existe bien une différence de tempérament intellectuel, l'oriental étant disposé à pousser les investigationas rationnelles aussi loin que possible et même trop loin (Protestantisme libéral), l'oriental avançant les limites du mystère, ce qui présente le danger d'un faux mysticisme (expérience religieuse).

L'Institut Pontifical Oriental.

Notice pleine de filial attachement et de reconnaissance pour le Saint Père qui dans tous ses actes manifeste tant de sollicitude pour l'Orient.

II, 1928, *novembre-décembre.*

Ioudine-Bielski, M. — Mon chemin vers le catholicisme.

Les orthodoxes ne pourraient guère reprocher à M. I.-B. de ne pas avoir connu l'orthodoxie : il fut élevé dans une famille profondément religieuse, remplit les fonctions de président de fabrique d'église à Wiborg (Finlande) et en Allemagne et resta profondément attaché au rite et à la tradition russes. Au collège son attention fut attirée sur le grand schisme du XIe siècle, et des doutes s'élevèrent en lui sur la position doctrinale de l'Eglise d'Orient. Mais le catholicisme latin lui paraissait trop étranger. Ce n'est que pendant la guerre que M. I. B. connut en Subcarpathie le catholicisme de rite oriental. L'évolution fut lente et enfin l'adhésion à l'Eglise se fit à Paris. L'A. croit que seul le Pontife romain pourra rétablir l'unité dans l'Eglise russe actuellement divisée.

Vilinski, V. — L'Eucharistie.

L'auteur orthodoxe, si sympathique à l'Eglise, expose excellemment le rôle de l'Eucharistie dans la vie intérieure du Catholicisme : c'est l'unique voie authentique pour s'unir au Christ et à la Sainte Trinité, le grand moyen pour l'épanouissement du mysticisme. A quoi bon parler après cela du *juridisme* et du dessèchement de l'Eglise catholique? De pareils articles sont très utiles pour révéler aux orthodoxes la vie eucharistique de l'Eglise, qui trouvera en eux certainement un écho charitable.

Les patriarches du catholicisme russe.

Quelques lignes dédiées à Mgr Alexandre Sipiaguine. Après avoir retracé les principaux événements de sa carrière de laïc, O. K. rappelle son travail dévoué pour la jeunesse russe à Constantinople, continué maintenant à Namur (Belgique, Internat S. Georges). Nous sommes heureux de voir les russes catholiques rendre ce court mais sincère hommage à leur vétéran.

WEST-ŒSTLICHER WEG.

I, 1928, *septembre.*

Schmitt, Bertram. — Zum Meinungskampf um Lehre und Bedeutung Wladimir Solowjews.

L'auteur désire démontrer dans cet article, contre les écrivains qualifiant Vladimir Soloviev de « rêveur », l'apport précieux que celui-ci peut donner par sa doctrine à la solution de certaines questions de métaphysique, et aux spéculations sur le dogme catholique. M. B. S. tâchera de donner une forme « occidentale » aux idées de S., et ne répond pas pour les déformations éventuelles mais non essentielles qui en résulteraient. Le point central de cette philosophie serait l'existence d'une unité créée (Sophia) supérieure à toutes les créatures, dans laquelle celles-ci auraient une existence *potentielle* mais *réelle* et s'actualiseraient par après (un tiers est l'unité supérieure qui conditionne nécessairement la série o, 333...). En théodicée cela permettrait aux yeux de S. et de M. B. S., de concilier la connaissance actuelle que Dieu a des possibles avec leur *infinité*. (Ne serait-il pas plus simple en rejetant un stade *intermédiaire* entre le possible et l'actuel, de revenir à la science de simple intelligence dans laquelle Dieu comme cause exemplaire connaît les possibles, et la science de vision, dans laquelle Dieu comme cause efficiente connaît ceux des possibles qui sont actualisés ?)

En Théologie cette thèse permettrait une interprétation philosophique de :

a) L'infaillibilité pontificale, le corps de l'Eglise visible devant posséder une personne centrale où s'exprime la « volonté universelle ». M. B. S. ne comprend guère l'étonnement de certains auteurs, par exemple, M. K. Pfleger (Hochland, décembre 1927), que la philosophie de S. puisse l'avoir amené à la foi catholique. Pourtant beaucoup de disciples de S. sont très anti-romains : MM. Boulgakov, Berdiaiev, etc. En effet, ne suffirait-il pas de doter *l'unité supérieure* d'invisibilité, et de lui assigner des organes visibles indéterminés pour arriver à une position non-catholique ?

b) La médiation universelle de Marie (Dans cette forme explicite, M. B. S. nous expose ses propres idées, il ne fait qu'effleurer la Marie-Sophiologie de S.) : Marie étant dotée de toutes les grâces, elle (unité supérieure) les communique aux autres créatures.

Enfin, S. serait pour M. B. S. un stimulant puissant pour nous rendre actifs dans notre foi, pour nous inciter à spéculer sur les dogmes et ne pas seulement y adhérer aveuglément. M. B. S. se rencontre ici avec M. Berdiaiev (Cfr Pout, n. 13, octobre 1928 : L'obscurantisme) mais avec le correctif de la soumission au magistère de l'Eglise, qui rend sa position catholique, alors que le philosophe orthodoxe la rejette.

Beichert, Eugen. — Ueber altrussische Kirchenmusik. Eine Orientierung.

L'influence byzantine sur l'ancienne musique d'église se serait limitée à la terminologie. Les méthodes viendraient plutôt d'Orient. L'écriture musicale d'origine russe fut d'abord exclusivement rythmique, la notation tonique fut introduite aux XVe et XVIe siècles. Fait d'une importance énorme, autrement la musique russe d'Eglise serait une « terra incognita », comme l'est la musique byzantine primitive. Bibliographie : Oskar von Riesemann : Der russische Kirchengesang ; in Guido Adlers Handbuch der Musikgeschichte, 1925,

I, 1928, *octobre*.

Popow (von), Sergius. — Die Macht des Bösen in den Schöpfungen und im Schicksal N. W. Gogols.

Article très intéressant, mettant bien en évidence le rôle que l'élément éthique joue dans les œuvres des plus grands écrivains russes. On n'en peut que retirer de la sympathie pour la figure tourmentée de Gogol, peu connu encore en Occident, et dont l'influence est peut-être sous-estimée en Russie même. A ses débuts quand il paraissait être un pur humoriste, Gogol introduisait le mal dans son œuvre (« Soirées à la ferme près de Dikanka ») mais sous une forme populaire de « diablerie ». Pourtant déjà alors on n'en vient à bout que par l'appel à Dieu, et G. ne le traite pas à la légère. On peut remarquer des larmes invisibles dans son rire (idée très en vogue, émise par le célèbre critique littéraire Bielinski) Plus tard le mal, toujours encore quelque peu fantastique, commence à prendre le dessus dans les récits de G. Mais l'effet tragique est fortement atténué par un « romantisme » mélodramatique. Enfin, pendant la maturité de l'écrivain, le mal n'est plus dépeint sous forme personnifiée : il envahit l'homme, devient le mal réel, mais d'une espèce tout à fait caractéristique pour les « humanistes » russes. Le mal dans l'homme est tout ce qui lui enlève sa *dignité humaine* : bassesse, absence d'idéal, mesquinerie, bêtise, humiliation etc. G. atteint un tragique remarquable et dénué de tout faux pathos dans les récits de « Mirgorod », dans « Le pardessus » et « Revizor ». On trouve alors la phrase célèbre : « Il est ennuyeux de vivre au monde, Messieurs ». La traduction française ne peut rendre le pessimisme poignant de la tournure russe. Le mal devient une idée obsédante chez G. Il ne lui reste rien d'autre qu'à lutter contre celui-ci en lui-même et dans le monde. C'est là la note dominante de ses dernières œuvres, la « Correspondance ». Il condamne ses écrits « neutres » et brûle même le IIe volume des « Ames mortes » dans un accès de neurasthénie qui s'était développée à la suite d'austérités exagérées, d'acerbes critiques de sa nouvelle orientation et enfin de la conscience nette de l'échec de son apostolat. Exténué de corps et d'esprit, G. s'éteint de 21 février 1852. Les lettres russes perdaient en lui un de leurs plus purs génies.

Philippow, Peter. — Nach dem Jubilaeum L. N. Tolstois.

L'A. remarque très justement la façon souvent indigne dont on a

traité ce grand écrivain à l'occasion de son centenaire ; d'une part, une foule de détails intimes pour nourrir la curiosité malsaine du public ; d'autre part, en Russie bolchévique, des solennités fastueuses (150.000 roubles-or de frais et ceci au milieu de la détresse économique) mais profanatrices ; T. étant, sans aucun respect pour sa mémoire, déguisé en marxiste.

Schmitt, Bertram. — Das glaubige russische Dorf.

I, 1928, *novembre.*

L'éditeur annonce la publication, comme supplément trimestriel à la Revue, des « Rapports de l'aide Pontificale aux Russes en Allemagne », œuvre présidée par S. G. Mgr O'Rourke, évêque de Dantzig. Ceci aura entre autres avantages de permettre aux personnes charitables qui s'étaient intéressées aux Russes matériellement, d'entrer en contact avec la pensée russe et d'y discerner ce qui est catholique, le catholicisme n'étant pas épuisé par ses formes occidentales. Comprendre la Russie, c'est aussi marcher dans le bon chemin vers l'Extrême Orient, car c'est elle la vraie voie et non le Canal de Suez...

Kobilinski-Ellis, L. — W. Solowjews See-Lyrik.

M. Kobilinski-Ellis est un interprête des plus autorisés de la pensée de Soloviev ; sa profonde sympathie pour le philosophe lui permet d'en analyser l'œuvre avec une maîtrise des plus sûres et des plus délicates. M. K.-E. étudie cette fois un ensemble de poésies dédiées au lac de Saïma (Finlande) pour en dégager la « cosmologie transcendentale », « l'âme du monde » qui n'est pas objet d'adoration (comme chez les panthéistes) mais constitue l'unité supérieure du cosmos et exprime sa soif (toute paulinienne, épître aux Romains) de régénération et d'union à Dieu par le Christ.

Le paysage de Saïma est un symbole de l'« âme du monde ». Il y a, en effet, une unité supérieure qui synthétise les quatre éléments, les quatre degrés de la Beauté : rochers, eau, air, ciel, c'est la lumière, qui est le principe unificateur et transfigurateur . L'eau impétueuse symbolise le principe chaotique (l'eau originelle de la Genèse), tendant vers l'unité non plus visible, mais céleste, transfigurée. Un tel « animisme » est très chrétien aux yeux de M. K.-E. L'Apocalypse ne parle pas du feu physique, mais de l'ange qui le détient, non d'un principe abstrait de la grande âme du ciel, mais de la Femme habillée de Soleil, pas non plus de l'enfer mais du dragon *concret*, ni d'un état abstrait de perfection mais de la Jérusalem céleste, etc,..

Les suggestions de M. K.- E. sont si touffues et si subtiles que nous nous excusons d'avance pour les lacunes éventuelles de notre résumé.

Schmitt, Bertram. — Das schisma des « Erneuerertums » oder der Synodalkirche.

I. 1928, *décembre.*

Remisow, A. — Weihnachten. *Traduction de Pout,* 1927, *janvier.*

Beichert, Eugen. — Ein altbyzantinisches Weihnachtslied (mit Notenbeilage).

Romanos le mélode (VIe s.) est un des plus grands musiciens ecclésiastiques de tous temps. Ses hymnes sont admirables par la forme et par la pensée théologique. On y voit (surtout dans le Noël qui est analysé et donné en supplément musical — le Kondakion Παρθένος) la prédilection orientale pour la théophanie dans les mystères du Christ, l'occident préférant au contraire insister sur le côté humain(l'A. cite l'exemple de l'Epiphanie, venue d'Orient, et de Noël, apparue en Occident). Sont données quelques notions historiques sur l'origine des hymnes. Composées surtout par les hérétiques, elles furent condamnées par le concile de Laodicée. C'est S. Ephrem le Syrien (IVe S.) qui en fit une arme catholique.

Schmitt, Bertram. — Graf Alexander Saltykows Stellung zum russischen Problem.

Ce sont encore des échos de l'article « Ex Occidente Lux »(Hochland, 1927, novembre. Cfr. Irénikon, V,1928, p. 61, où s'est glissée une malencontreuse coquille *ex Oriente*). Le comte Saltykow a répondu aux vives critiques qui lui furent faites (dans Vozrojdénié, 1927, n. 928) en expliquant que la condamnation portée contre le peuple russe ne visait pas ses *possibilités* très riches, mais le peu de ce qu'il en a réalisé. Le différend entre le comte S. et ses adversaires porterait donc selon M. B. S. seulement sur l'acquis historique de la Russie et la question perdrait beaucoup de son acuité.

Supplément : Mitteilungen des päpstlichen Hilfswerkes für die Russen in Deutschland.

1. — Une introduction de S. G. Mgr O'Rourke, évêque de Dantzig, résumant l'aide si généreuse des Souverains Pontifes aux Russes de Russie et de l'émigration.

2. — Les œuvres Catholiques pour les Russes en Allemagne.

Il y a fusion des anciennes organisations en une seule appelée : « Aide pontificale aux Russes en Allemagne ».

Dans les années précédentes cette aide a eu pour objet les russes émigrés et les colons allemands de Russie. Elle a toujours rencontré de la reconnaissance de la part des secourus, même à l'époque d'une tension entre catholiques et orthodoxes en 1925 en France. Le nombre des émigrés a maintenant fortement baissé, le champ de l'action charitable est donc rétréci, mais cela ne restreindra certainement pas la charité des catholiques allemands.

Bibliographie.

Brian-Chaninov. — L'EGLISE RUSSE. — Paris. Grasset. — 1928. — 19 × 12. — 9e éd. — 211 p. — *Collection* : La Vie Chrétienne. 4.

L'A a utilisé largement la célèbre « Histoire de l'Église russe » du métropolite Macaire ; les treize volumes du prélat moscovite sont condensés et revisés, et une précieuse documentation ajoutée à chaque chapitre permet le contrôle et éventuellement une étude plus approfondie des thèses proposées.Le tout est placé sous le « motto » emprunté au grand liturgiste russe, l'archiprêtre Maltzev : « puisse Dieu hâter le jour où les vénérables et antiques églises de l'Orient et de l'Occident se réuniront de nouveau dans le premier amour, afin que s'accomplisse l'intime souhait du cœur du Rédempteur à sa dernière heure : « Ut omnes unum sint ».

Le livre présent contient : l'Histoire de l'évangélisation de la Russie ; le récit des événements de 1054, et les rapports entre Rome et Kiev, Moscou et Pétersbourg à travers les âges. Des chapitres spéciaux sont consacrés au mouvement Uniate, à la théorie « Moscou-Troisième Rome », au Monachisme et à la Liturgie.

Sans doute, le livre de M. Brian-Chaninov aurait gagné si les matières historiques avaient été mieux groupées, et si les chapitres spéciaux ne se trouvaient pas dispersés dans l'ouvrage ; sans doute aussi plusieurs jugements de valeur sur l'Orthodoxie, à laquelle l'auteur a appartenu, semblent parfois manquer d'exactitude ou de perspective, mais l'ouvrage constitue cependant un apport intéressant à l'étude de l'histoire de l'Église russe, beaucoup trop peu connue en Occident. Ceux qui s'intéressent aux possibilités d'une Union trouveront dans ces pages ample matière à méditation historique.

D. G.-A. de L.

Emhardt, Ch. ; Th. Burgess and R. F. Lau. — THE EASTERN CHURCH IN THE WESTERN WORLD. — Milwaukee. Morehouse. — 1928. — 19 × 12,5. — X-149 p. — Rel : $ 1,25.

Série de conférences populaires prêchées à New-York, St-Paul's Chapel, Trinity Parish, Avent 1926. Pour l'« homme de la rue », auquel elles sont destinées, ces pages seront facilement assimilables, et elles pourront lui donner une idée de l'histoire et de l'importance de l'Église Orientale, de la beauté de ses rites et de ses traditions, de sa situation actuelle en Amérique. On ne cherchera pas ici beaucoup de nuances subtiles, ni même un effort pour sortir du point de vue agressivement anti-romain. Le livre a de l'intérêt pour nous, pour autant qu'il nous manifeste l'attitude de l'An-

glicanisme américain vis-à-vis de l'orthodoxie orientale. Quelques illustrations bien en rapport avec le caractère de l'ouvrage.

Berdiaev, N. — O DOSTOINSTVIE KHRISTIANSTVA I NIEDOSTOINSTVO KHRISTIAN. (De la dignité du Christianisme et l'indignité des chrétiens). — 29 pp.

Vycheslavtsev, B. — VIERA, NIEVIERIE, I FANATIZM. (La foi, l'incroyance et le fanatisme). — 30 pp.

Frank, S.-L. — MATERIALIZM, KAK MIROVOZZRIENIE. (Le matérialisme, comme conception du monde). — 31 pp.

Iline, V.-N. — MARETIALIZM, I MATERIA. (Le matérialisme et la matière). — 32 pp.

Ces quatre petits opuscules (17 × 12,5) forment le début très engageant d'une collection de brochures éditées par l'Y. M. C. A. Press, à Paris (Varsovie, Dobro), sous le titre : Khristianstvo, ateizm a sovremennost. (Le christianisme, l'athéisme et le temps présent). Dans un langage très simple elles mettent en garde contre les apparences si facilement trompeuses d'une conception du monde qui voudrait se passer de toute religion révélée. L'effort des auteurs est d'autant plus méritoire qu'il marque nettement la réaction que le « spiritualisme » russe accuse contre les tendances « matérialistes » auxquelles une dure lutte pour la vie risquerait d'asservir leurs compatriotes exilés.

Van Riel, C. G. — BERICHT UEBER DEN XI. INTERNATIONALEN ALTKATHOLIKEN KONGRESS IN UTRECHT von 13. bis 16. August 1928. — Bern. Staempfli. — s. d. — 23 × 12,5. — 136 pp. — Br. : 3,50 fr.

Ce Compte-Rendu du IXe Congrès International des Vieux-Catholiques tenu en août 1928 à Utrecht (Hollande), nous signale la présence au Congrès de trois personnalités orthodoxes, le Prof. St. Zankov, délégué de l'Église orthodoxe bulgare, le Prof. Jossitsch, délégué de l'Église orthodoxe Serbe et l'Archimandrite K. Paraskevaidis, représentant des Patriarches orthodoxes de Constantinople et d'Alexandrie et de l'Archevêque de Thyatire, Germanos, résidant à Londres. Parmi une dizaine d'autres personnalités orthodoxes qui se firent excuser en manifestant leur sympathie pour le Congrès, relevons les noms du Métropolite Euloge de Paris, du Métropolite Denys de Varsovie, et du Prof. N. Arseniev.

Nous n'avons pas à nous arrêter ici à chacun des rapports présentés. Le Dr A. Küry parla de la déclaration d'Utrecht de 1889. Le Prof. A. Rikel exposa l'attitude des vieux-catholiques à l'égard du Congrès de Lausanne.

L'œuvre de Zegerus Bernardus Van Espen fut étudiée par le prof. J. v. d. Bergh, tandis que le Dr G. Moog rappela l'œuvre de Johannes Friedrich von Schulte, le Van Espen allemand. E. Lagerwey proposa quelques suggestions en vue de maintenir un contact intime avec tous les vieux-catholiques de la « diaspora ». L'activité du « Weltbund für die Freundschaftsarbeit der Kirchen ». en ce qui distingue ce mouvement de ceux de Stockholm et de Lausanne fut décrite par A. Paschek.

Deux conférences cependant nous intéressent plus directement.

Dans notre article : « Autour d'un Programme », nous avons déjà parlé de celle du Professeur Heiler. Nous voudrions signaler ici celle du Professeur Zankov de Sofia : « Catholicité et Église vieille-catholique ». (p. 93-110). A juste titre, l'auteur déclare que c'est un devoir pour ceux qui travaillent à l'unité de l'Église, de bien déterminer l'essence de la *catholicité* de l'Église (93). Que signifie donc « catholique, catholicité, catholicisme » ? L'auteur reconnaît que généralement les théologiens de toutes les confessions appliquent ces termes presqu'exclusivement à l'Église romaine et les identifient pratiquement, alors qu'en réalité, s'il faut en croire l'Auteur, l'Église romaine n'est qu'une déformation ou du moins une accentuation unilatérale de la catholicité (94-5).

D'après lui le terme de catholicité a un triple sens : Il signifie d'abord le « communisme » de l'Église, c'est-à-dire la fraternité dans le Christ, comportant une sainte plénitude de biens spirituels, communs à tous, et une parfaite unité, qui est celle d'un corps, celui du Christ, mystique mais réel, et qui se traduit primitivement par le mot « Église », Communauté (du Seigneur), à laquelle s'applique, dès les premiers siècles, la dénomination de « catholique » (96-99). En second lieu, catholicité signifie *orthodoxie*. La vraie foi ne peut exister que dans la vraie communauté du Christ, dans le Corps dont Il est la tête ; elle est l'apanage essentiel de son Église, qui est « la colonne et la base de la vérité » (*Tim.* 3, 15) Cette notion d'orthodoxie associée au concept de catholicité, apparaît surtout à l'époque des disputes christologiques, en Orient donc, où le terme devint le nom propre de l'Église catholique par opposition aux hérétiques, si bien que les Églises orientales l'ont conservé comme nom propre, même après le schisme, jusqu'à nos jours. En Occident, S. Cyprien avait d'ailleurs compris, bien auparavant, la catholicité de l'Église dans le sens de son orthodoxie. (99-100).

Le sens le plus usuel et le plus répandu de catholicité est celui d'*universalité*. L'annonce même du royaume de Dieu comporte ce caractère universel, et S. Paul comprend l'Église comme un organisme qui doit embrasser l'univers entier, toutes les nations. Ce sont surtout les Pères occidentaux, Cyprien, Augustin, Grégoire-le-Grand. qui ont mis en évidence ce caractère d'universalité ou d'œcuménicité de l'Église à travers le temps et l'espace. En Occident, dit l'auteur, la notion d'universalité fut surtout identifiée avec celle de l'unité et de l'autorité extérieures de l'Église dans une relation de soumission et de domination. L'aspect de continuité

mystique, et de compénétration créatrice et charismatique du monde et de la vie, élément essentiel de la catholicité comprise comme universalité, ne fut pas mis suffisamment en valeur par l'Église d'Occident, qui, plus que toute autre, se réclame du titre de catholique. (101-2)

Ces trois éléments, contenus dans la notion de catholicité, ont prédominé alternativement selon les temps et les lieux. Le sens de « *communisme* » fut particulièrement cher aux premiers chrétiens, et plus tard aux peuples germaniques et slaves. Le sens d'« *orthodoxie* » fut surtout accentué, et l'est encore, par les Grecs orthodoxes. L'Église romaine, par son juridisme et son impérialisme, exprima la notion d'« *universalité* » dans ce qu'elle a de plus formel et extérieur. (102-4). D'ailleurs, tout en étant très diversement accentués dans les différentes Églises, et aux différentes époques, ces trois éléments sont toujours et partout présents dans une certaine mesure, étant essentiels à la notion de l'Église du Christ, et par suite inséparables. Mais pour que l'Église fût en pleine possession actuelle de toutes ces virtualités, ces trois éléments devraient avoir leur épanouissement harmonieux dans toute l'Église à la fois. (104-5). De nos jours chacun de ces trois éléments a perdu de son éclat parce qu'ils ont perdu de leur spiritualité. En particulier, l'universalité qui devrait être avant tout une puissance spirituelle de pénétration transformatrice, affecte de plus en plus un caractère mécanique extérieur, juridique, déformant la communion dans la charité en une domination, une tyrannie séculière. (105-6). Il est superflu de dire que, dans cette description, c'est l'Église romaine qui est visée.

Et pourtant, un courant catholique traverse le monde. La chrétienté aspire à la vraie catholicité sous toutes ses formes : communisme, orthodoxie et universalité de l'Église. (106). Dans ce mouvement vers l'unité catholique, les Églises orthodoxes et Vieille-catholique ont un rôle de premier plan à jouer, représentant, au dire de l'auteur, les éléments les plus purs de la catholicité, même l'universalité, si pas en acte, du moins en puissance. (108-10). Peut-on espérer, se demande l'auteur, que la plus grande Église de la chrétienté, celle de Rome, prendra la tête de ce mouvement pour l'union ? Malgré son impérialisme actuel, dit-il, il ne faut pas désespérer de sa collaboration. Nous ne savons pas, en effet, comment l'Esprit de Dieu peut encore transformer la Papauté à l'avenir. En attendant, le catholicisme papal sert à nous montrer ce que le vrai catholicisme ne doit pas être. (107).

Le professeur Zankov reprend ici, pour son compte, les lieux-communs sur l'impérialisme et la tyrannie de l'Église de Rome, impérialisme et tyrannie dont — fait à tout le moins étonnant — s'accommodent fort bien les millions de catholiques, aussi épris de liberté que les adhérents des Églises orthodoxes ou protestantes. En réalité, l'auteur se méprend sur la vie, la pensée et les institutions de l'Église catholique romaine. En y regardant d'un peu plus près, il n'aurait pas manqué de découvrir que les trois éléments caractéristiques de l'Église qui sont signifiés par

l'épithète catholique, trouvent leur expression la plus vivante et la plus intégrale dans l'Église Romaine.

Le *Communisme*, vraie fraternité spirituelle dans le Christ, s'y trouve réalisé de façon sublime dans la réception des mêmes sacrements et surtout dans la communion eucharistique qui n'est nulle part aussi fréquente que dans l'Église Romaine ; dans la prière collective, liturgique, qui a repris, ces dernières années, un essor merveilleux ; dans les œuvres de charité, aussi nombreuses que désintéressées ; dans les communautés religieuses, aussi variées que ferventes, où le saint communisme des âges apostoliques s'est intégralement maintenu ; enfin, dans son organisation hiérarchique même, où les rapports les plus paternels et les plus filiaux font de la législation la plus complète qui fût jamais, le cadre d'une fraternité vraiment communiste.

L'*Orthodoxie* ne trouva nulle part un défenseur plus ferme ni plus indéfectible que dans le siège de Rome. C'est lui qui veilla avec un soin jaloux sur l'intégrité du dépôt révélé, même en Orient. C'est à lui que l'Orient et l'Occident en appelèrent dans leurs querelles dogmatiques, c'est son jugement qui, en dernière instance, mit fin aux controverses, proclamant la doctrine catholique et stigmatisant les hérésies.

Que l'Église occidentale ait encore précisé plusieurs points de doctrine, postérieurement aux sept conciles œcuméniques dont se réclame l'Orient, ne signifie nullement que Rome se soit départie de la vraie orthodoxie, car, ou bien la révélation chrétienne fut, dès l'abord et en tous points, si claire et précise que nulle controverse ne pût surgir à son sujet — et alors, il ne fallait ni sept ni aucun concile pour en définir le sens exact — ou bien elle fut susceptible d'éclaircissement, de précision et, par conséquent, de développement pour notre esprit — et alors il est arbitraire de fixer une limite chronologique ou théologique *a priori*, où doive s'arrêter et s'éteindre ce pouvoir de l'Église enseignante. Un tel pouvoir ne se peut concevoir que comme une prérogative inaliénable du magistère ecclésiastique, conformément à la promesse finale du divin Fondateur de l'Église : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde. »(*Matth*. 28, 20.)

L'*Universalité*, de l'aveu du professeur Zankov, est l'élément de catholicité qui se trouve le plus visiblement réalisé dans l'Église romaine. Mais encore, à l'en croire, est-ce plus par sujétion extérieure que par pénétration pneumatique, par impérialisme que par communion charismatique. Cette assertion est déjà controuvée par les considérations précédentes sur le Communisme et l'Orthodoxie, deux éléments qui garantissent au premier chef la vie intérieure, le développement pneumatique de l'Église.

Quant à l'impérialisme, dont on fait volontiers grief à l'Église Romaine, il existe surtout dans l'imagination de ceux qui n'ont jamais courbé la tête sous la houlette du successeur de S. Pierre. Sans doute, le Patriarchat latin possède un système législatif très développé et précis

ne laissant rien à l'arbitraire ni au hasard ; mais cette organisation minutieuse est parfaitement conforme, non seulement au droit divin de l'Église, mais aussi à l'esprit occidental, et rien ne prouve que ce soit au détriment de la vitalité intérieure ou extérieure de l'Église catholique. Quant à l'Église Orientale, il est entendu que ni dans le présent ni dans l'avenir le juridisme latin ne lui sera imposé. Le premier canon du Code est formel à ce sujet.

D'ailleurs les Églises orientales, séparées ou unies, ont elles aussi leur législation liturgique, cléricale, monastique, disciplinaire, contentieuse, criminelle, pénale ; pour n'être pas codifiée au même degré que la latine, elle n'en est pas moins obligatoire et contraignante. Entre les deux législations, il y a une différence de degré dans la précision, l'uniformité, la codification des lois, mais le principe du pouvoir législatif patriarcal ou épiscopal est substantiellement le même dans les Églises Orientale et et Occidentale.

L'exposé du professeur Zankov appellerait bien d'autres réserves sur lesquelles il n'est pas possible de s'étendre dans ce compte-rendu. Qu'il suffise de signaler que le partage des charismes de catholicité entre différentes Églises, se complétant mutuellement, se ressent fortement de la théorie des « Églises-Branches » que les catholiques romains rejettent formellement comme contraire à l'unité hiérarchique et visible de l'Église.

Le ton complaisant sur lequel l'auteur confère au Vieux-catholicisme un brevet de catholicité au triple point de vue de communisme, orthodoxie et universalité, s'explique plus ou moins par le caractère de l'auditoire auquel s'adressait le conférencier, mais ne saurait nous donner le change. En soumettant l'Église Vieille-catholique au critère d'*universalité*, on ne peut s'empêcher de se rappeler les paroles de S. Augustin à l'adresse de l'évêque rogatiste Vincent : « Vous croyez être bien subtil, en disant que ce n'est pas par l'étendue de sa communion dans toutes les parties de la terre, mais uniquement par l'observation de tous les préceptes divins et de tous les sacrements que l'Église est appelée catholique. Mais quand il serait vrai que ce nom de catholique viendrait de ce que l'Église seule possède et embrasse véritablement la totalité des choses, dont quelques parties se trouvent en diverses sectes, ce n'est pas sur ce mot-là que nous nous appuyons pour prouver que l'Église doit être répandue dans toutes les nations, mais en nous reposant sur les promesses de Dieu et sur tant d'oracles évidents de la Vérité même ». (*Epist.* 93, 23. *P. L.* 33. 333.)

D. Franco de Wyels.

Janssens, Al. — ANGLIKAANSCHE BEKEERLINGEN. Newman -- Faber -- Manning -- Benson -- Knox -- Kinsman -- Chesterton. — Leuven. Standaard-Boekhandel. — 1928. — 20 × 15,5. — 199 pp.

Dans cet ouvrage flamand, le Rév. Père Al. Janssens, missionnaire de

Scheut, s'est appliqué avec succès à tracer d'une façon succincte, mais captivante, la psychologie de sept des principaux convertis anglicans. L'auteur s'est attaché presque exclusivement à décrire la crise qu'ont traversée ces grandes âmes avant d'arriver à la foi catholique romaine. Rien n'est plus empoignant ni plus instructif que l'analyse de cette évolution, différente dans chaque individu, mais toujours substantiellement la même, caractérisée par les mêmes besoins et aspirations, par les mêmes craintes et espérances, par les mêmes doutes et fluctuations, mais aussi par les mêmes convictions et quiétudes finales. On ne saurait lire ces pages émouvantes sans être pénétré d'une charité et d'un respect illimités à l'égard de tous ceux qui traversent de telles crises. Les paroles de S. Augustin, que l'auteur a prises comme devise de son livre, résument parfaitement cette attitude mentale de bienveillance qui naît spontanément en nous en lisant l'histoire de ces conversions « : Que ceux qui ne savent point quelle peine on a à trouver la vérité et combien il est difficile de se mettre à l'abri des erreurs, se montrent sévères à votre égard ; oui, que ceux qui ne savent point combien il est rare et malaisé de dissiper par la sérénité d'une âme pieuse les fantômes de la chair, soient durs pour vous, ...ceux qui ignorent quel mal on a à guérir l'œil de l'homme intérieur, ...ce qu'il faut pousser de gémissements et de soupirs... » (*Contra Epist. Manichaei*. cap II.). Sans doute, dans la pensée de l'auteur, pas plus que dans celle de S. Augustin, ces paroles ne se rapportent aux « convertis » comme tels, mais aux longs tâtonnements qui précédèrent leur conversion ; ils expriment surtout l'attitude qu'il faut adopter vis-à-vis de tous ceux qui, égarés encore dans les sentiers de l'erreur, cherchent péniblement mais loyalement la voie de la vérité. C'est l'aspect le plus pathétique de toutes ces conversions, que cette lutte intérieure entre un passé auquel on reste profondément attaché et la vision d'une vie nouvelle qui s'annonce et s'impose irrésistiblement à la conscience. « Durant de longues années Newman resta fidèle à l'anglicanisme, jusqu'à ce qu'il fût pleinement convaincu que l'Église de Rome était la vraie et que l'anglicanisme n'avait pas de titre à la fidélité des enfants nés de son sein. Pendant des années il a vécu dans l'obscurité, examinant, tâtonnant, travaillant dans l'espoir de retrouver dans l'Église anglicane l'image de la société instituée par le Christ sur le fondement des Apôtres. » (p. 55) Alors même qu'il avait déjà entrevu l'authenticité de l'Église romaine, il s'accrocha à son rêve : « Sauvons l'Église d'Angleterre (p. 57) ; qui sait si, malgré tout, elle ne refleurira pas un jour avec une vigueur apostolique ? De tout cœur il souhaitait une union des deux Églises et fit tout pour qu'on priât à cette intention. » (p. 59).

Manning était déjà convaincu de la vérité catholique et, malgré cela, il attendait encore : « Après que la *raison* a fait sa part, écrivait-il, il reste encore un pas à faire que seule la *volonté* peut faire. Et c'est ici que se manifeste la crainte... » (110). « Je n'ai plus aucune raison pour ne pas agir, si ce n'est que la chair et le sang frissonnent et reculent.... » (112.)

« Chesterton ne fut jamais plus sûr de la véracité du catholicisme que dans le dernier stade avant sa conversion, quand il fit un suprême effort pour échapper à la vérité... Ordinairement il y a une période de haute-tension avant que l'esprit qui cherche embrasse la vérité, une sorte de peur comme celle qui accompagne toute décision grave et irrévocable. » (182-3). Pour se convaincre que le catholicisme est non seulement bon, mais *vrai* et *divin*, il faut, dit Chesterton, l'intervention ineffable de la grâce de Dieu, du don de la foi. (*ib.*)

Le livre du Père Janssens est rempli de pensées et de citations analogues, et tout l'ouvrage respire une atmosphère de douceur et de compréhension qui portent naturellement le lecteur à la bienveillance et à l'amour fraternel pour ces innombrables chercheurs anglicans et autres qui, profondément attachés à leur Église, comme le furent tous ces grands convertis, vivent loyalement leur foi chrétienne et aspirent de toute leur âme à voir se rétablir l'union entre leur Église et l'Église-Mère de Rome. Ne leur jetons pas la pierre parce qu'ils ne se convertissent pas au gré de notre impatience ; ne suspectons pas leur bonne foi ; la grâce de Dieu travaille en leur cœur et si, dans la plupart d'entre eux, cette grâce opère lentement, c'est, sans doute, qu'elle veut obtenir par cette voie plus sûre, un plus grand bien. Tout en se gardant des illusions unionistes, réprouvées par le S. Office, (16 sept. 1864 et 4 juillet 1919) il est permis avec le même S. Office (8 nov. 1865) « d'appeler de ses vœux la restauration de l'intercommunion œcuménique (*optatissima œcumenica intercommunio restauranda — Acta Apost Sedis*, 1919, p. 316) et d'espérer qu'après un travail, peut-être séculaire, de préparation des âmes par l'Esprit-Saint, on verra se réaliser un jour les conditions de cette restauration, formulées par le S. Office : « d'embrasser la foi et la communion de l'Église Romaine »(*ib.*). C'est aussi dans ce sens que nous voudrions entendre la parole de Chesterton par laquelle l'auteur termine son livre : « Il y a encore de bonnes nouvelles à apprendre et de belles choses à voir avant de passer par le cimetière pour aller au paradis. » (p. 190)

Tous peuvent et doivent coopérer à préparer les cœurs pour ce grand événement. Le beau livre du R. P. Janssens contribuera dans une large mesure, nous n'en doutons pas, à susciter dans les âmes généreuses le zèle pour l'union, et la foi dans le triomphe de cette grande cause, car ce que la grâce de Dieu a opéré dans les âmes de ces glorieux convertis, rien n'empêche qu'elle n'opère le même miracle dans la masse des Églises dissidentes. Il suffira pour cela que chacun de nos frères séparés prête une oreille docile aux inspirations de la grâce quand elle leur montrera où se trouve le vrai centre de l'unité chrétienne. « A ce moment là, dit très bien S. Em. le Cardinal Bourne, ils ne doivent pas repousser cette pensée. Il se peut que leur divin Maître leur tende ainsi pour la première fois la main, pour les amener à l'unité de son unique troupeau. » (*Universe*, 18 Mai 1928, p. 19. col. 3)

DOM FRANCO DE WYELS.

The unknown Layman. — THE LOOKING GLASS OF LAMBETH. — London. Allan. — 1928. — 19 × 12,5. — 164 pp. — Rel. 5 s.

« Miroir » féérique qu'un magicien inconnu met à notre disposition pour observer les figures les plus marquantes de l'anglicanisme contemporain, — pages où un léger sourire spirituel ne quitte guère les lèvres du lecteur, pour souvent s'épanouir à la rencontre d'un trait d'humour plus caustique, d'une verve plus originale. Tour à tour, les Archevêques, les Évêques, the House of Clergy, les laïcs éminents, les anglo-catholiques, et les London Churchmen sont dépeints au point de vue de leur attitude ecclésiastique avec une cruauté d'enfant terrible : cruauté bien innocente la plupart du temps, jamais tragique, et plutôt parfois un peu trop familière, s'il fallait à tout prix lui trouver un défaut.

The Living Church Annual. — The Churchman's Year Book and American Church Almanac. — Milwaukee. Morehouse. — 1928. — 19.5 × 13. — XLII-672 pp. — Rel. : $. 1.50. Br. : $. 1.00.

Un annuaire ecclésiastique ne se résume pas : c'est par l'usage qu'on l'apprécie. Celui-ci est particulièrement précieux, et sa large diffusion est pleinement justifiée. Relevons-y quelques détails. Depuis le 14 novembre 1784, jour du sacre de Samuel Scabury, premier évêque anglican d'Amérique, 355 évêques ont été consacrés, soit comme titulaires d'un des 91 sièges épiscopaux (répartis en 8 provinces), soit comme évêques coadteurs ; 151 étaient en vie au début de cette année. L'Église anglicane des États-Unis est en relations amicales avec les églises suivantes, toutes séparées de Rome : l'église orthodoxe russe, grecque, serbe, l'Église apostolique arménienne, et l'Église catholique nationale polonaise. Il existe aux États-Unis 6 ordres religieux anglicans (dont un ordre de S. François, O. S. F., avec des Tertiaires séculiers), et 18 organisations de religieuses, toutes vouées à la vie active. — Le nombre de « communiants » était, d'après les dernières statistiques de 1.096.895, environ 1 p. c., exactement 1 pour 93 1/3 de la population totale.

Palmer, C. H. — THE CATHOLIC CHURCH IN FRANCE. Some aspects. — London. Faith Press. — 1928. — 19.5 × 12. — 136 pp. — Rel. : 3 s.

Dans l'« Église catholique en France », M. Palmer livre à ses compatriotes les impressions qu'il a rapportées d'un contact assez prolongé, certainement très intime, avec les catholiques de France. Son intention est de prendre sa part du mouvement de compénétration, qui révèle l'une à l'autre l'âme religieuse de France et celle d'Angleterre. Il se réclame de

l'abbé Portal : c'est dire dans quel esprit ces pages furent écrites. —Nous ne nous arrêterons pas aux faits, aux chiffres, cités dans l'ouvrage. L'exposé est très généralement exact et à peu près complet. Toutefois, n'est-ce pas forcer les couleurs que de présenter Talleyrand comme le type des évêques français du XVIIIe siècle (p. 13) ? La crise du recrutement sacerdotal est, d'autre part, plus aiguë qu'on ne le supposerait, à la lecture du livre. Mais ce ne sont là que des nuances. L'ensemble constitue, par la sûreté des informations, un honnête document sur l'Église de France. Présenté avec une profonde sympathie et un optimisme éclairé, il ne peut qu'accroître l'intérêt des Anglicans à l'égard de leurs voisins.Ce qui nous paraît le plus significatif, c'est que M. Palmer, en esquissant un tableau de la vie religieuse, dans la France d'aujourd'hui, la présente comme le meilleur produit de l'Église catholique. A ce titre, son ouvrage doit figurer dans la « bibliothèque » de l'Union. Or, qu'a-t-il vu, à la base de cette vie religieuse, au fond de toutes ces œuvres sociales ? Il est allé à ce que Dom Chautard appelait « l'âme de tout apostolat ». Sans cesse il revient, comme à un leit-motiv, à l'abnégation, à la piété, à la vie intérieure du clergé et des fidèles. C'est par sa littérature religieuse, par l'exemple de ses saints que l'Église de France a jeté le pont entre l'Anglicanisme et le Catholicisme. Avec beaucoup de sens religieux, M. Palmer fait le départ entre ce qui est proprement catholique et ce qui n'est qu'un défaut du « génie » français : sa tendance à l'individualisme dans la vie chrétienne. Il écarte ce dernier, et il souhaite de voir la sève généreuse de la charité enrichir de plus en plus l'Anglicanisme. Ce souci de vie intérieure ne peut que donner plus de force à l'évolution religieuse qui travaille beaucoup de membres de l'Église d'Angleterre, depuis bientôt un siècle. Encore faut-il que les catholiques, basant leur vie sur leur doctrine, continuent d'exercer leur heureuse influence. Nous permettra-t-on de signaler quelques inexactitudes ? P. 31, l'Auteur dit que les Séminaires fournissent le vestiaire aux élèves. Il n'en est rien. Seules, quelques congrégations diocésaines se chargent de cette dépense. P. 110, le livre de Psichari ne s'intitule pas « *La vie...* » mais « *Le voyage du Centurion* ». Enfin, c'est sans doute une faute d'impression qui aura réuni (p. 125) en un seul les deux noms Plon et Nourrit.

* * *

THE ORDER OF THE ADMINISTRATION OF THE LORD'S SUPPER OR MASS for the use of Evangelical Catholics and others who refuse to recognise any division in the Church of Christ. — Oxford. Blackwell. — 1920. — 22,5 × 18. — 48 pp.

DIVINE SERVICE OF THE LORD'S SUPPER According to S. Sarapion Scholasticus arranged for use in any christian church or chapel. — Oxford. 1927. — 22,5 × 18. — 23 pp.

Le Right Rev. Vernon Herford, éditeur de ces deux opuscules, est à

Oxford, quoiqu'un peu en marge de la vie universitaire, une personnalité bien connue, moins par ses idées sur l'Église que par ses préoccupations humanitaires, par exemple la protection des animaux Il fut ordonné prêtre et sacré évêque le 30 novembre 1902 par Luis Mariano Soares (Suarez), Mar Basilius, métropolite Syro-Chaldéen (Nestorien) des Indes. Le même Mar Basilius a donné « à son cher frère » Ulric Vernon Herford, évêque de Mercia et de Middlesex, sous le nom de Mar Jacobus, « pleine » juridiction dans le Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, en » toutes choses ecclésiastiques et spirituelles, sur tous les chrétiens qui » admettent que le Credo établi par le Concile de Nicée en 325 A. D., » est une base suffisante pour la communion ecclésiastique. »

Les liturgies ici présentées sont des exemples parfaits du panchristianisme dévotionnel. Avec un universalisme qui ne laisse rien à désirer, l'auteur a choisi des prières dans les missels romain, mozarabe, ambrosien, dominicain, etc., dans toutes les liturgies et aussi dans le Prayer-Book anglican et écossais. Dans le calendrier, les Pères de l'Église coudoient de pieux puritains, et S. Athanase est célébré le même jour que le « bienheureux Marcel d'Ancyre », pour montrer sans doute qu'ils avaient tous les deux raison. On y trouve une place pour le « bienheureux Robert de Lamennais » et pour le « bienheureux Jérôme Savonarole »...

D. A. B.

Van Tichelen, Th. — BEELDEN UIT HET EVANGELIE. Antwerpen. Geloofsverdediging. — 21.5 × 15.5. — 493 pp. — Br. : 15 fr.

« Dans nos pays d'Occident, nous n'avons aucune idée des paysages orientaux », lisons-nous à propos de la description des environs de Nazareth (chap. 1). Dans ce volume, des paysages merveilleux s'étalent devant nous, encadrant d'une parfaite fidélité locale et historique les faits et gestes du Sauveur, qui sont décrits, dans une langue énergique et chaudement étoffée, d'après les données de l'Évangile. C'est le fruit d'une étonnante érudition, et d'un amour délicat pour le sujet. Il y a tels passages où la description magistrale fait courir en nous un frisson, comme par exemple la rencontre du Seigneur et de Marie-Madeleine le matin de Pâques. Sur l'entourage richement bigarré, la figure sobre du Sauveur ressort dignement : partout, comme on était en droit de s'y attendre, il est en pleine lumière. Après la lecture de ce livre, on se sent notablement plus loin sur la voie de la connaissance de la vie du Seigneur. Et, reconnaissons-le pour notre honte, c'est précisément cette connaissance qui manque aux hommes de notre temps.

* * *

Chaîne, Joseph. — L'EPITRE DE SAINT JACQUES. — Paris. Gabalda. — 1927. — *Collection* : Etudes Bibliques. CXII-151 pp. — Br. : 40 fr.

Les Facultés catholiques de Lyon viennent d'ajouter un bel ouvrage aux travaux remarquables de MM. Podechard, Jacquier et Lepin, dans le domaine scripturaire. L'épître de Saint Jacques, présentée par M. Chaîne comme thèse d'agrégation en théologie, est publiée dans la savante collection des « Etudes Bibliques ». Nous y retrouvons l'esprit et les méthodes qui caractérisent l'Ecole de Jérusalem.

Pour être bref, nous dirons que la longue introduction aboutit, après une étude approfondie de la Tradition et l'examen critique de l'Epître, à une très haute probabilité en faveur de Jacques, évêque de Jérusalem, comme auteur de la lettre. Un peu sévère pour apprécier le caractère de l'écrivain sacré, M. Chaîne nous semble donner la note juste quand il ajoute : « Il faut noter que l'amour de la paix l'a aussi engagé à parler de la sorte (en faveur des pratiques mosaïques)... » Le rapprochement entre Paul et Jacques est bien présenté.

Les divisions, tirées du texte, sont nombreuses. Vouloir grouper toute l'épître autour de deux ou trois idées maîtresses risquerait, en effet, d'enlever à cette lettre son caractère. Jacques est surtout un moraliste, qui donne des conseils. Une longue discussion est consacrée au passage si intéressant (unique dans l'Écriture) concernant l'Extrême-Onction. Très développé, le commentaire utilise largement la méthode philologique. Des rapprochements ingénieux avec les différentes littératures donnent beaucoup de vie et de « couleur historique » à ce document. Ils nous préviennent aussi que l'auteur possède une érudition remarquable.

Souhaitons de voir bientôt le brillant professeur ajouter à ce beau début et nous donner, qui sait ? le commentaire des autres épîtres catholiques.

* * *

Cruysberghs, K. — LEVENSOPGANG. Zes Vasten-preeken... gehouden in Sint-Carolus-kerk te Antwerpen. — Antwerpen. Geloofsverdediging. — 1928. — 16.5 × 12.5. — 80 pp. — Br. : 7 francs.

L'Ascension de la vie (vers Dieu), tel est le titre et le résumé d'une série de six conférences quadragésimales, tenues à Anvers par le Professeur K. Cruysberghs ; la fin dernière (I), qui est Dieu (II), la fixation de la fin dernière par la mort (III), le péché, division de l'homme contre Dieu et contre lui-même (IV), l'enfer, obstination éternelle dans le péché (V), et le ciel, compréhension parfaite de Dieu et de tous les mystères (VI), voilà les ujets que l'orateur sacré a traités dans ce carême. Il n'y a mis aucun pathos, mais un raisonnement qui impressionne par sa précision et sa concision. Ce sont des élévations sévèrement philosophiques et dogmatiques, et pourtant profondément humaines et touchantes. Elles tranchent avantageusement sur les thèmes sentimentaux qui font trop souvent le sujet des conférences quadragésimales..

D. F. de W.

OUVRAGES REÇUS A LA RÉDACTION

Tarasi, Ieromonakh. Perelom v'drevnorousskom bogoslovi. Varsovie, 1927.
Antonii. — Ispovied. Varsovie, 1928.
Arseniev. — Jajda podlinnova bytia. Berlin.
Arseniev. — O sovremennom polojenii Khristianstva. Varsovie, 1927.
Arseniev. — Ob iskomplenii naschem. Varsovie, 1927.
Boulgakov. — Sviatyé Petr i Joann dva pervoapostola. Paris, 1926.
Evraziistvo. — (Opyt sistematitcheskova izlojenia). Berlin, 1926.
Gloubokovski. — Rousskaia bogoslovskaia naouka. Varsovie, 1928.
Khomiakov. — O Tserkvi. Berlin, 1926.
Tsebrikov. — Obrazy Tsarstva. Bruxelles, 1928.
Vilinski. — Korni edinstva rousskoi koultoury. Oujgorod, 1928.
Vilinski. — Tcherty ideologii roussko-katolitchiskova dvijenia. Oujgorod, 1928.
Vilinski. — Rusky Narod a Sjednoceni Cirkvi. Olomouc, 1928.
Loukomski. — La vie et les mœurs en Russie, de Pierre le Grand à Lénine. Paris, 1928.
Scott. — The Eastern Churches and the Papacy. London, 1928.
d'Okolo-Koulak. — L'Église dans la Russie d'hier, d'aujourd'hui et de demain. 1928.
Hecker. — La religion au pays des Soviets. Paris, 1928.
Joly. — Le poème byzantin à Venise. Paris, 1928.
Martel. — Anthologie de la littérature Ukrainienne. 1928.
Mission catholique universitaire. Pologne. Paris, 1928.
Neander. — Orientens Kyrkor och den ekumeniska tanken. Stockholm 1926.
Spaldak. — Das Ideal der einen Kirche und die Wege dahin. Gotha, 1928.
Maes. — De Kerk van Christus. Antwerpen, 1928.
Petre. — The ninth Lord Petre. London, 1928.
Lacey. — Authority in the Church. London ; Milwaukee, 1928.
Soper. — Lausanne. New-York, 1928.
Le Carou. — L'office divin chez les Frères Mineurs au XIIIe siècle. Paris.
Fontenelle. — Sa Sainteté Pie XI. Paris, 1928.
Schuster. — Liber Sacramentorum, II. Bruxelles, 1929.
Grabowski. — Prawo Kanoniczne. Lwow, 1927.
The day Hours in the Church. London, 1928
Brunhes. — La foi et sa justification rationnelle. Paris, 1927.
Leman. — L'Église dans les temps modernes. Paris, 1928.
Soedergren. — Henric Schartau. Uppsala.
Haeglund. — Henric Schartau. Stockholm.
Fogelklou. — Die heilige Birgitta von Schweden. Muenchen, 1929.
Froebes. — Psychologia speculativa. II. Freiburg, 1927.
Doerries. — Am Scheidewege. Gotha, 1928.
Ehrenberg. — Unheil und Heil im oeffentlichen Leben. Guetersloh. 1928.
Gerest. — Terug naar huis. Antwerpen, 1928.
Van Tichelen. — God en Godsdienst. Antwerpen, 1928.
Van Tichelen. — Sint Paulus. Antwerpen, 1928.

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE).

PUBLICATIONS BRIÈVEMENT ANNONCÉES

de Solages, Bruno. — LE CARDINAL MERCIER. — Albi. Coopérative du Sud-Ouest. — 1927. — 17.5 × 11.5. — 31 pp.

Le Directeur de la *Revue Apologétique* publie une conférence sur le Cardinal Mercier, et nous le montre Professeur, Evêque, Patriote, Apôtre de l'Union des Églises. Pages émues qui évoquent avec charme notre « Grand Cardinal ».

* * *

Salaville, Sévérien. — ELOGE FUNEBRE DE Mgr LOUIS PETIT. — Constantinople. Zellitch. — 1927. — 23 × 15.5. — 15 pp.

Boutsinos, P. G. — O. S. LOUDOVIKOS PETIT. — Constantinople. — 1928. — 20 × 14. — 22 pp.

Petit, Mgr Louis. — L'Assomption, 1928, mars, pp. 33-64.

La mort de Mgr Louis Petit a péniblement frappé la science catholique et l'érudition orientale. On sera heureux et édifié de relire ces notices biographiques écrites par des mains pieusement dévouées au souvenir de celui qui fut initiateur et apôtre dans bien des domaines. Une liste des œuvres de Mgr Petit a paru, par les soins du P. Salaville, dans les *Echos d'Orient*, 1928, pp. 137-144.

* * *

Muller, Albert. — PRINCIPES CHRETIENS ET COLONISATION. — **Dermine**, J. — LA REPRESENTATION NATIONALE DES INTERETS... — **Philips**, René. — LE CATHOLICISME LIBERAL. — Bruxelles. La « Cité Chrétienne ». — 1927-1928. — 20 × 13. — 30 ; 63 ; 55 pp.

1. — Exposé clair et substantiel. Pour qui le lit en songeant aux faits, il prend une valeur de réquisitoire. Une fois de plus, les « fils de lumière » se sont laissé devancer par les « fils de ténèbres ». Il est grand temps d'être chrétien en matière coloniale.

2. — Les principales applications politiques possibles d'une même doctrine sociale sont analysées sans longueur mais avec les nuances nécessaires. Petit chef-d'œuvre de lumineuse objectivité.

3. — « L'Église libre dans l'État libre », illusion généreuse, peut-être... mais qui abaisse la religion au rang d'une affaire privée et lui enlève sa place au soleil : négation pratique du caractère social de l'Église. Contre de telles tendances, le XXe siècle marque une réaction : l'étude documentée et vivante de M. Philips en est un heureux symptôme, et y apporte une opportune collaboration.

* * *

Tarny, M. — CE QUE J'AI VU A KONNERSREUTH.

Thérèse Neumann stigmatisée. — Avignon. Aubanel. — 1928. — 18,5 × 12. — 40 pp.

de Thomas de Saint-Laurent, R. — SAINT PAUL DE LA CROIX. — Avignon. Aubanel. — 1928. — 18,5 × 12. — 89 pp. — Br. : 4 fr. — Collection : Ames de Saints.

Neyen, F. — UNE METHODE DE VIE SPIRITUELLE. Avignon. Aubanel. — 1927 — 18,5 × 12. — 150 pp. — Br. : 6 fr.

Letourneau, G. — LES FEMMES DE L'EVANGILE. — Avignon. Aubanel. — 1928. — 18,5 × 12. — 87 pp. — Br. : 4 fr.

Letourneau, G. — NOS DEVOIRS ENVERS LES SEPT SACREMENTS. Première partie. — Avignon. Aubanel. — 1928. — 18,5 × 12. — VIII. — 64 pp. — Br. : 4 fr.

NOS MODELES. — N. 14. Le Père Louis Lenoir. n. 15. La Bienheureuse Julie Billiart. — NOS SAINTS. — n. 4. S. Agnès. n. 5. Sainte Cécile. — Bruxelles. Patureaux. — 1928. — 17,5 × 12,5. — 16 pp.

DERNIERS SOUVENIRS SUR GUY DE FONTGALLAND. 1913-1925. — Paris. Bonne Presse. — S. d. — 17,5 × 11. — 127 pp.

Janssen, A. — HET NEO-MALTHUSIANISME. — Antwerpen. Geloofsverdediging. — 1928. — 17,5 × 12. — 32 pp. — Br. : 2 fr. — Coll. ; Godsdienstige en soc. Trakten, n. 3.

du Bois, K. **en L. Engelen**. — HIJ HEERSCHE. — Antwerpen. Geloofsverdediging. — 1928. — 20,5 × 12. — 23 pp. — Br. : 1 fr. — Coll. : Algemeen Secretariaat van het J. V. K. A. n. 2.

Van Tichelen, Th. — HET EVANGELIE VOLGENS JOANNES. — Antwerpen. Geloofsverdediging. — 1926. — 15 × 10. — 68 pp. — Br. : 1 fr.

Van Tichelen, Th. — DE BRIEVEN VAN S. PAULUS. — Antwerpen. Geloofsverdediging. — 1926. — 15 × 10. — 212 pp. — Br. : 2.50 fr.

Dieben, Jos. — IN DEN DIENST DES SCHEPPERS. Een boek over het huwelijk voor Katholieke Verloofden en Gehuwden. Antwerpen. Geloofsverdediging. — 21,5 × 14,5. — 87 pp. — Br. : 6 fr.

PRIÈRES POUR L'UNITÉ

I. — Octave pour l'Unité de l'Église.

(De la fête de la chaire de S. Pierre — 18 janvier — à la fête de la Conversion de S. Paul — 25 janvier.)

Approuvée et recommandée par S. S. Benoît XV, le 25 février 1916. (*A. A. S.*, *IX*, 1917, p. 61.)

PRECES AD ECCLESIAE UNITATEM A DOMINO IMPETRANDAM.

Ant. (Joannis, XVII, 21) : Ut omnes unum sint, sicut tu, Pater, in me, et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint ; ut credat mundus, quia tu me misisti.

℟. Ego dico tibi quia tu es Petrus.

℣. Et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.

ORATIO

Domine Jesu Christe qui dixisti Apostolis tuis : Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis : ne respicias peccata mea, sed fidem Ecclesiae tuae : eandem secundum voluntatem tuam pacificare et coadunare digneris : qui vivis et regnas Deus per omnia saecula saeculorum. ℟. Amen.

Traduction.

Antienne. Que tous soient un, comme vous, mon Père, vous êtes en moi, et moi en vous, qu'eux aussi soient un en vous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé. (Io., XVII, 21).

℟. Je te dis que tu es Pierre.

℣. Et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.

ORAISON.

Seigneur Jésus-Christ, qui avez dit à vos apôtres : Je vous laisse ma paix je vous donne la paix : ne considérez pas mes péchés, mais la foi de votre Église. Daignez la pacifier et l'unir selon votre volonté. ô Dieu, vous qui vivez et régnez dans tous les siècles des siècles. ℟. Ainsi soit-il.

200 *jours d'indulgence chaque jour de l'Octave. Indulgence plénière le* 18 *ou le* 25 *janvier.*

II. — Neuvaine préparatoire à la Pentecôte.

(Du vendredi après l'Ascension jusqu'à la veille de la Pentecôte.)

Recommandée par S. S. Léon XIII dans sa Lettre Apostolique « Provida Matris » du 5 mai 1895. — Prescrite par le même Pape dans l'Encyclique « Divinum illud mumus » du 9 mai 1897.

(Aucune formule déterminée n'est prescrite. Nous recommandons la suivante.)

PRECES AD MATURANDUM CHRISTIANAE UNITATIS BONUM.

Ant. Veni Sancte Spiritus, reple tuorum corda fidelium, et tui amoris in eis ignem accende : qui per diversitatem linguarum cunctarum gentes in unitatem fidei congregasti.

℣. Emitte Spiritum tuum et creabuntur.
℟. Et renovabis faciem terrae.

ORATIO.

Deus, qui corda fidelium Sancti Spiritus illustratione docuisti, da nobis in eodem Spiritu recta sapere, et de ejus semper consolatione gaudere. Per Christum Dominum nostrum. ℟. Amen.

TRADUCTION

Antienne : Venez, Esprit divin, remplissez le cœur de vos fidèles et allumez en eux le feu de votre amour, vous qui par la diversité de toutes les langues, avez rassemblé les peuples dans l'unité de la foi.

℣. Envoyez votre Esprit et ils seront créés.
℟. Et vous renouvellerez la face de la terre.

ORAISON

O Dieu, qui avez instruit les cœurs des fidèles par l'illumination du Saint-Esprit, donnez-nous de goûter dans le même Esprit ce qui est droit, et de nous réjouir toujours de sa consolation. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. ℟ Ainsi soit-il.

Indulgence de 7 ans et 7 quarantaines tous les jours de la Neuvaine. Indulgence plénière un jour de la Neuvaine, le jour de la Pentecôte, ou un jour durant l'Octave de la Pentecôte.

III. — Octave de la Pentecôte.

(Du Lundi après la Pentecôte au Dimanche de la Ste Trinité inclus.)

Recommandée par S. S. Léon XIII dans sa lettre Apostolique « Provida Matris » du 5 mai 1895, et dans l'Encyclique « Divinum Illud Munus » du 9 mai 1897.

(Aucune formule déterminée n'est prescrite. Nous recommandons la suivante.)

PRECES AD MATURANDUM
CHRISTIANAE UNITATIS BONUM.

Ant. Caritas Dei diffusa est in cordibus nostris, per inhabitantem Spiritum ejus in nobis. Alleluia.

℣. Loquebantur variis linguis Apostoli. Alleluia.
℟. Magnalia Dei. Alleluia.

ORATIO.

Da, quaesumus, Ecclesiae tuae, misericors Deus ; ut Sancto Spiritu congregata, hostili nullatenus incursione turbetur. Per Christum Dominum nostrum.

℟. Amen.

PRIÈRES POUR L'UNITÉ

On peut se procurer le texte complet de ces prières (8 pages), en s'adressant à :

Irénikon. Prieuré d'Amay s/Meuse, Belgique.

COMPTE-CHÈQUES ; Bruxelles 161.209

Prix : 2 fr. la douzaine.
15 fr. le cent.

A la même adresse : une brochure de 38 pages, contenant le texte latin et la traduction des prières liturgiques (Messes, etc.) ayant trait à l'Unité de l'Eglise et à l'Octave de prières. (Prix : 3 fr.)

Gebeden voor de Eenheid der Kerk.

I. — Octaaf voor de Eenheid der Kerk.

(Vanaf het feest van St Pieters Stoel, 18 Januari, tot aan het feest van St. Paulus.Bekeering, 25 Januari).

Goedgekeurd en warm aanbevolen door Z. H. Benedictus XV, 25 Februari 1916. (A. A. S., IX, 1917, p. 61.)

PRECES AD ECCLESIAE UNITATEM A DOMINO IMPETRANDAM.

Ant. (Joannis, XVII, 21) : Ut omnes unum sint, sicut tu, Pater, in me, et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint ; ut credat mundus, quia tu me misisti.

℟. Ego dico tibi quia tu es Petrus.

℣. Et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.

ORATIO

Domine Jesu Christe qui dixisti Apostolis tuis : Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis : ne respicias peccata mea, sed fidem Ecclesiae tuae ; eandem secundum voluntatem tuam pacificare et coadunare digneris : qui vivis et regnas Deus per omnia saecula saeculorum. ℟. Amen.

Vertaling.

Antiphoon. Opdat alleen één zijn, zooals Gij, Veder in mij, en ik in u, dat ook zij in ons één zijn ; opdat de wereld geloove, dat Gij mij gezonden hebt.

℟. Ik zeg u, gij zijt Petrus.

℣. En op deze steenrots zal ik mijn kerk bouwen.

GEBED

Heer Jezus Christus, die tot uwe Apostelen gezegd hebt : Den vrede laat ik u, mijn vrede geef ik u : sla geen acht op mijne zonden, doch op het geloof uwer Kerk : en gelief haar volgens uwen wil in vrede en eenheid te bewaren : O God die leeft en heerscht in alle eeuwen der eeuwen. ℟. Amen.

200 *dagen aflaat op iederen dag van het octaaf. Volle aflaat den* 18 en 25 *Januari.*

II. — Novene ter voorbereiding tot Pinksteren.

(Vanaf Vrijdag na O. H. Hemelvaart tot aan de Vigilie vóór Pinksteren.) (A. A. S., III, 1911, p. 323.)

Aanbevolen door Z. H. Leo XIII in zijn Apostolischen Brief « Provida Matris » van 5 Mei 1895. Voorgeschreven door denzelfden Paus in zijn Encycliek « Divinum Illud Munus » van 9 Mei 1897.

Er is geen bepaalde formule voorgeschreven. Wij bevelen de volgende aan.

PRECES AD MATURANDUM CHRISTIANAE UNITATIS BONUM.

Ant. Veni Sancte Spiritus, reple tuorum corda fidelium, et tui amoris in eis ignem accende : qui per diversitatem linguarum cunctarum gentes in unitatem fidei congregasti.

℣. Emitte Spiritum tuum et creabuntur.
℟. Et renovabis faciem terrae.

ORATIO.

Deus, qui corda fidelium Sancti Spiritus illustratione docuisti, da nobis in eodem Spiritu recta sapere, et de ejus semper consolatione gaudere. Per Christum Dominum nostrum. ℟. Amen.

Vertaling.

Antiphoon : Kom, Heilige Geest, vervul de harten uwer geloovigen, en ontsteek in hen het vuur uwer liefde, Gij, die overal temidden van de verscheidenheid aller talen, de volken vereenigd hebt in de eenheid des geloofs.

℣. Zend uwen Geest uit en zij zullen geschapen worden.
℟. En gij zult het aanschijn der aarde vernieuwen.

GEBED.

God, die de harten der geloovigen door de verlichting van den heiligen Geest hebt onderwezen, geef dat wij in denzelfden Geest de ware wijsheid mogen bezitten, en ons steeds in zijne vertroosting mogen verheugen. Door Jezus Christus onzen Heer. ℟. Amen.

Aflaat van 7 jaar en 7 maal 40 dagen iederen dag der novene. Volle alfaat naar keuze : op een dag der novene, of op een dag gedurende het octaaf van Pinksteren.

III. — Octaaf van Pinksteren.

(Vanaf Tweede Pinksterdag tot en met Drievuldigheids-zondag.)

Aanbevolen door Z. H. Leo XIII in zijn Apostolischen Brief « Provida Matris », van 5 Mei 1895, en in zijn Encycliek « Divinum Illud Munus », van 9 Mei 1897.

Er is geen bepaalde formule voorgeschreven. Wij bevelen de volgende aan.

PRECES AD MATURANDUM
CHRISTIANAE UNITATIS BONUM.

Ant. Caritas Dei diffusa est in cordibus nostris, per inhabitantem Spiritum ejus in nobis. Alleluia.
℣. Loquebantur variis linguis Apostoli. Alleluia.
℟. Magnalia Dei. Alleluia.

ORATIO.

Da, quaesumus, Ecclesiae tuae, misericors Deus, ut Sancto Spiritu congregata, hostili nullatenus incursione turbetur. Per Christum Dominum nostrum.
℟. Amen.

IRÉNIKON

REVUE DES BÉNÉDICTINS D'AMAY-SUR-MEUSE (BELG.)

(Œuvre Monastique Russe des Bénédictins en Belgique).

Comme son nom l'indique, « *Irénikon* » (le pacifique) veut être un messager et un ouvrier de paix, un trait d'union entre les catholiques latins et leurs frères orthodoxes d'Orient, tout particulièrement ceux de la Russie, s'efforçant de faire connaître, respecter et aimer les traditions catholiques communes de l'Orient et de l'Occident trop souvent ignorées ou oubliées, et collaborant ainsi dès maintenant, sous une forme monastique et bénédictine, au grand-œuvre de l'*Union des Eglises.*

Irénikon veut être l'expression d'une grande idée et d'un immense désir, un effort pour la réalisation concrète d'un idéal surnaturel, un écho moderne de la prière sacerdotale du Christ : « Ut unum sint. »

Pour se rapprocher, il faut se connaître ; pour s'aimer, il faut s'estimer.

Irénikon s'efforce de remplir ce programme en publiant des *Articles* sérieux sur les questions théologiques, liturgiques et artistiques, se rapportant à l'Antiquité chrétienne orientale, et à la Russie religieuse, que ces questions soient soulevées en Orient ou ailleurs. Par sa *Revue des Revues* et sa *Bibliographie*, *Irénikon* tient ses lecteurs au courant des principales publications récentes, périodiques ou autres. Enfin, une *Chronique* régulière permet de suivre la vie de l'Orthodoxie russe, en Russie ou à l'étranger.

A partir de l'année 1929, Irénikon-Revue et Irénikon-Collection sont fusionnés en un seul Irénikon bimestriel. La série annuelle de ses six numéros formera un volume d'environ 900 pages, au prix d'abonnement de

40 fr. pour la Belgique.
12 belgas pour l'Etranger.

Irénikon publiera aussi, à côté de la Revue, une série d'ouvrages plus considérables, qui constitueront, sous un format uniforme, une série de volumes d'un réel intérêt documentaire et scientifique. Chacun de ces ouvrages sera annoncé dans Irénikon au moment de la publication.

L'année 1929 d'Irénikon (Revue et Collection fusionnées) constitue le TOME VI de la série.

Les cinq premiers volumes se répartissent comme suit :

TOME I. — Irénikon-Revue, I. — 1926.
TOME II. — Irénikon-Collection, I. — 1927.
TOME III. — Irénikon-Revue, II. — 1927.
TOME IV. — Irénikon-Collection, II. — 1928.
TOME V. — Irénikon-Revue. III. — 1928.

La Collection complète des cinq volumes parus avant 1929 peut être obtenue au prix de 150 fr. pour la Belgique, 40 belgas pour l'Étranger.

Chaque volume à part : 30 fr., pour la Belgique ; 8 belgas pour l'Étranger.

Chaque numéro séparément : 3 fr. pour la Belgique ; 1 belga pour l'Étranger.

Pour tout ce qui concerne la Rédaction, les envois de Livres et de Revues, s'adresser directement à :

Irénikon, Prieuré d'Amay s/Meuse, Belgique.

Les abonnements peuvent être payés chez :

M. J. DUCULOT, Editeur, Gembloux (Belgique).
Compte-chèques : Bruxelles, 12351.
Paris, 800,12.

IRÉNIKON, Prieuré d'Amay-sur-Meuse (Belgique).
Compte-chèques : Bruxelles, 161,209.

IRÉNIKON

REVUE DES BÉNÉDICTINS D'AMAY-SUR-MEUSE (BELG.)

(Œuvre Monastique Russe des Bénédictins en Belgique).

Comme son nom l'indique, « *Irénikon* » (le pacifique) veut être un messager et un ouvrier de paix, un trait d'union entre les catholiques latins et leurs frères orthodoxes d'Orient, tout particulièrement ceux de la Russie, s'efforçant de faire connaître, respecter et aimer les traditions catholiques communes de l'Orient et de l'Occident trop souvent ignorées ou oubliées, et collaborant ainsi dès maintenant, sous une forme monastique et bénédictine, au grand-œuvre de l'*Union des Eglises.*

Irénikon veut être l'expression d'une grande idée et d'un immense désir, un effort pour la réalisation concrète d'un idéal surnaturel, un écho moderne de la prière sacerdotale du Christ : « Ut unum sint. »

Pour se rapprocher, il faut se connaître ; pour s'aimer, il faut s'estimer.

Irénikon s'efforce de remplir ce programme en publiant des *Articles* sérieux sur les questions théologiques, liturgiques et artistiques, se rapportant à l'Antiquité chrétienne orientale, et à la Russie religieuse, que ces questions soient soulevées en Orient ou ailleurs. Par sa *Revue des Revues* et sa *Bibliographie*, *Irénikon* tient ses lecteurs au courant des principales publications récentes, périodiques ou autres. Enfin, une *Chronique* régulière permet de suivre la vie de l'Orthodoxie russe, en Russie ou à l'étranger.

Irénikon

TOME VI

Nº 1. 1929 Janvier-Févri

PRIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQU